

AFRICA 21

REVUE DE PRESSE

Juin / June 2026

Une sélection d'articles sur l'environnement,
le climat et le développement durable en Afrique



Dans le cadre du

Réseau des journalistes africains spécialisés
sur le développement durable
et le changement climatique

Informier • Comprendre • Agir pour une Afrique durable



Références : Accord de Paris, AFD, BAD, Banque mondiale, BMZ, BOAD, CCNUCC, CITES, COP 17, COP 31, FAO, FMI, Fonds d'adaptation, GAFI, GEF, GIEC, GIZ, Greenpeace Africa, IEA, IRENA, IUCN, Minamata Convention, MSF, NOAA, OMC, OMM, Paris Agreement, PNUD, The Nature Conservancy, UNCCD, UNDP, UNECA, UNEP, UNFCCC, UNFCITC, UNICEF, Union européenne, UNODC, UNSD, WACA, WCS, WHO, World Bank, WRI, WWF.

Table des matières

Ernest Agbota (Bénin) ; L'histoire du pépiniériste de Bawe entre Parakou et N'dila Pad; Radio Bénin, juin 2026.	5
Marcia Moyana (South Africa) ; Is local lagging? Oxpeckers, June 2026.	6
Mélanie Ambombo (Cameroun) ; Déforestation : quand la forêt ne nourrit plus à Campo-Kribi ; Data Cameroon, 1 ^{er} juin 2026.....	18
Samira Imadalou (Algérie) ; Investissement, cohésion sociale, gouvernance et transition énergétique : L'ONU dresse un bilan positif des réformes engagées ; El Watan, 1 ^{er} juin 2026... ..	22
Jenifer Gilla (Tanzania) ; The missing link between climate finance and grassroots action: A Conversation with an environmental expert ; Habitat media, June 1, 2026.	25
Halili Letea (Tanzania) ; Communicating results, not promises: GEF experts highlight keys to sustaining environmental financing ; The Citizen, June 1, 2026.	30
Ismaël Angoh (Côte d'Ivoire) ; Déguerpissement à Vridi-Zimbabwe : des maisons tombent, des vies basculent ; Radio de la Paix, 2 juin 2026.	33
Samira Imadalou (Algérie) ; Face au défi de la sécurité hydrique : Bouzegza insiste sur la numérisation du secteur ; El Watan, 2 juin 2026.	34
Halili Letea (Tanzania) ; Local communities need easier access to climate funds, says Tanzanian environmental leader ; The Citizen, June 3, 2026.	36
Boris Ngounou (Cameroun) ; Cameroun : 4 ans d'actions et 4 mois de prolongation pour renforcer la lutte contre l'exploitation forestière illégale ; Environnementales, 3 juin 2026.	40
Halili Letea (Tanzania) ; How youth can lead the shift to sustainable food systems ; The Citizen, June 4, 2026.	42
Wallace Mawire (Zimbabwe) ; planetGOLD Zimbabwe Project to Reduce Mercury Use in Artisanal Gold Mining ; Pan African Visions, June 5, 2026.	45
Jenna Ramoo (Ile Maurice) ; Carbone Bleu : quand protéger notre lagon devient capital ; Défi Média, 5 juin 2026.....	49
Halili Letea (Tanzania) ; Experts call for stronger policy coordination to maximise green investments ; The Citizen, June 5, 2026.	68
Milliam Murigi (Kenya) ; Heat and Thirst: The Silent Climate Crisis Destroying Kidneys Across Africa ; Science Africa, June 6, 2026.....	71

Halili Letea (Tanzania) ; Tanzania calls for more adaptation finance as GEF assembly ends in Uzbekistan ; The Citizen, June 6, 2026.	75
Joseph Checky Abuje (Kenya); Kenya, Uganda join forces with ECSA-HC to bolster Ebola preparedness at Busia border; Africa Science News, June 7, 2026.	78
Sarah Ben Omrane (Tunisie) ; Jendouba: un nouveau souffle pour la gestion durable des ressources en eau et des sols; La Presse, 7 juin 2026.....	79
Jenna Ramoo (Ile Maurice) ; El Niño s'éveille, Maurice doit se préparer ; Défi Média, 7 juin 2026.....	81
Ismaël Angoh (Côte d'Ivoire) ; Port-Bouët : la survie après les bulldozers ; Radio de la Paix, 8 juin 2026.....	89
Boris Ngounou (Cameroun) ; « Nous avons constaté un écart inexpliqué de 289 millions de dollars par an dans les échanges de bois du Cameroun » ; Environnementales, 9 juin 2026.	90
Amadou Garé (Niger) ; Lutte contre la désertification au Niger : La technique de la fixation des dunes ; Le canard déchaîné, 9 juin 2026.	94
Rivonala Razafison (Madagascar) ; Signature de l'Accord de partenariat économique : Méfiance des défenseurs des droits des paysans ; Mongabay, 10 Juin 2026.....	98
Samira Imadalou(Algérie) ; Le projet est initié dans le cadre du programme TaqatHy+ : Lancement d'un audit énergétique à travers six secteurs ; El Watan, 10 juin 2026.	101
Beatrice Philemon (Tanzania) ; How blue economy transforms Pemba's fishermen livelihoods ; The Guardian, June 11, 2026.	103
Jenifer Gilla (Tanzania); Tanzania Secures \$320 Million to restore climate-damaged infrastructure; Habitat Media, June 12, 2026.....	108
Boris Ngounou (Cameroun) ; ONU : 287 scientifiques appellent à intégrer la faune sauvage dans les politiques climatiques ; Environnementales, 12 juin 2026.	110
Milliam Murigi (Kenya) ; Push for Climate-Resilient Pastoralism as Drylands Face Growing Pressure ; Africa Science, June 14, 2026.	112
Boris Ngounou (Cameroun) ; Mombasa accueille le sommet mondial de l'océan ; Environnementales, 16 juin 2026.	115
Mohamed Saliou Camara (Guinée) ; L'Afrique n'a pas un problème de pauvreté. Elle a un problème de mesure ; Bambou Guinée, 16 juin 2026.	117
Pauline Ongaji (Kenya) ; Climate Change, Pollution Fuel Africa's Growing Allergy Crisis, Health Experts Warn ; Big 3 Africa, June 16, 2026.	122
Denise Kyalwahi (RDC) ; Goma-lac vert : la pollution du lac Kivu inquiète face à l'inefficacité des méthodes locales de traitement de l'eau ; Naturel CD, 16 juin 2026.	126
Boris Ngounou (Cameroun) ; World's richest 0.01% linked to nearly US\$1 trillion in annual climate debt, Greenpeace says ; Environnementales, 16 juin 2026.	129
Pauline Ongaji (Kenya) ; Kenya Among Beneficiaries of KSh407 Million UK Ocean Fund to Protect Seas and Coastal Livelihoods ; Big 3 Africa, June 17, 2026.	132

Hamidou Traore (Burkina Faso) ; Journée de l'Enfant africain 2026 : l'accès à l'eau, un combat vital pour des millions d'enfants ; Afrique durable, 17 juin 2026.	135
Pauline Ongaji (Kenya) ; Kenya Joins Global Coalition to Protect Climate-Resilient Coral Reefs ; Big 3 Africa, June 18, 2026.	138
Pauline Ongaji (Kenya) ; Kenya Unveils Commitments Worth Sh129 Billion As Mombasa Ocean Summit Ends ; Big 3 Africa, June 19, 2026.	141
Najeh Kharrez (Tunisie) ; GreenAssist : un levier de compétitivité verte pour les TPME tunisiennes ; L'Echo tunisien, 19 juin 2026	145
Boris Ngounou (Cameroun) ; Cameroun : Mbiako et Yoyo forment leurs sentinelles contre la pêche INN ; Environnementales, 23 juin 2026.....	147
Denise Kyalwahi (RDC) ; Faune : Conflit entre les peuples autochtones Twa et les éco-gardes du Parc national de Kahuzi-Biega ; Naturel CD, 23 juin 2026.	149
Wallace Mawire (Zimbabwe) ; Society for AIDS in Africa Concerned Over Ebola Outbreak in DRC and Uganda; Pan African Visions, June 24, 2026.	154
Denise Kyalwahi (RDC) ; Uvira : Face à la sécheresse, les agriculteurs de la plaine de la Ruzizi réclament des infrastructures pour sauver leurs récoltes ; Naturel CD, 24 juin 2026.	156
Beatrice Philemon (Tanzania) ; Seaweed project transforms women's fortunes in Pemba ; The Guardian, June 25, 2026.	160
Samira Imadalou (Algérie) ; Le dispositif est prévu en trois phases : les exigences européennes face à la crise énergétique ; El Watan, 27 juin 2026.	164
Amadou Garé (Niger) ; Hydraulique : Le Niger adopte un nouveau Code de l'Eau ; Le canard déchaîné, 27 juin 2026.....	168
Pauline Ongaji (Kenya) ; Lack of Clean Energy Deepens Health and Climate Crisis Across Sub-Saharan Africa ; Big 3 Africa, June 29, 2026.	169
Ndiol Maka Seck (Sénégal) ; Electrification rurale et action climatique : Le Sénégal recherche 396 milliards de FCfa pour l'accès universel ; Le Soleil, 30 juin 2026.....	172



Ernest Agbota (Bénin) ; L'histoire du pépiniériste de Bawe entre Parakou et N'dila Pad; Radio Bénin, juin 2026.

Tag : -.

Pour écouter l'émission : <https://drive.google.com/file/d/1sJ1frTyOiT3FWLNbyUPfxAUeQ4-ggPG0/view?usp=sharing>

Avant de produire des noix de cajou, un anacardier commence par un plant de qualité. À Bawé, entre Parakou et N'dali, un jeune entrepreneur en a fait son métier et son pari. Grâce à sa pépinière, il fournit des plants performants aux producteurs, contribue au développement de la filière anacarde et crée des opportunités d'emploi pour les jeunes. L'histoire d'un engagement au service d'une filière porteuse d'avenir.

« Avant la noix de cajou, il y a le plant : l'histoire du pépiniériste de Bawé. » Une production de Radio Bénin réalisée et présentée par Prince Ernest AGBOTA.



Marcia Moyana (South Africa) ; Is local lagging? Oxpeckers, June 2026.

Tag : -.

To access to the article : <https://oxpeckers.org/2026/06/local-lagging/>

Billions are flowing into South Africa's green economy. #PowerTracker investigates whether local manufacturers, workers and communities are truly benefitting.



The Atlantis Special Economic Zone requires that 30% of infrastructure project value be directed to local businesses. Photo: Barry Christianson



Anthony Jila, a sustainable infrastructure and zone operations technician at the Atlantis Special Economic Zone, says the initiative relies on community participation. Photo: Barry Christianson

The Atlantis Special Economic Zone (ASEZ) in the Western Cape was established in 2020 to attract green economy investment and support local manufacturing.

Oxpeckers visited the site in May 2026 to examine whether those ambitions are translating into jobs, skills development and opportunities for local businesses and workers participating in renewable energy value chains.

According to the ASEZ, the project has attracted more than R3-billion in investment and facilitated the creation of over 800 jobs since its establishment.

Spanning three development zones, the ASEZ is “positioning Atlantis as a leading hub for green manufacturing, advanced manufacturing, renewable energy, industrial technology, construction materials, and other growth sectors”, their CEO, Matthew Cullinan, told Oxpeckers.

It is also focused on localisation, ensuring that surrounding communities, businesses, and workers benefit directly from investment and infrastructure development.

It currently hosts a range of manufacturers spanning renewable energy, advanced manufacturing, construction materials, textiles and industrial technology.

According to Anthony Jila, a sustainable infrastructure and zone operations technician at ASEZ, community participation is built into the model.

“There is a community group called the Community Stakeholders Network. That’s a group of individuals who are elected by the community that covers all spheres of the community,” he explained.

The network represents youth, women, small businesses and people living with disabilities, and provides a mechanism for local engagement and oversight.

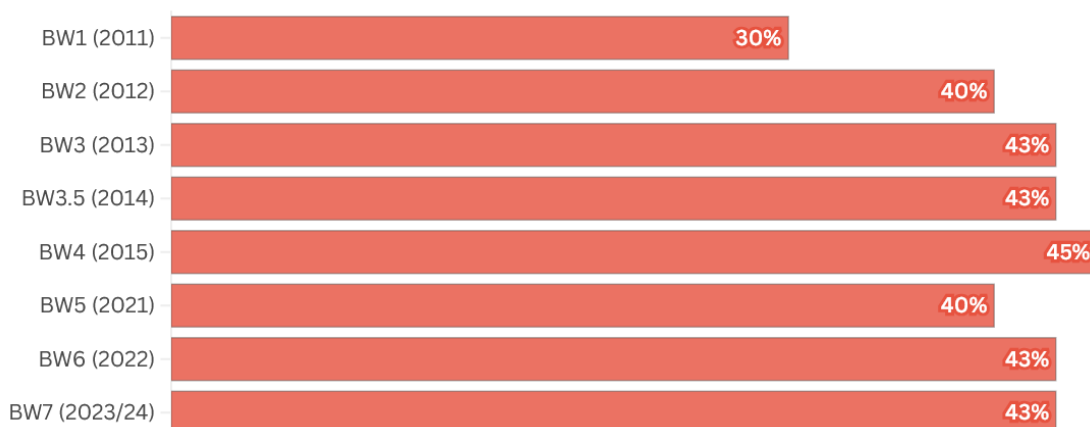
The zone also requires that 30% of infrastructure project value be directed towards local businesses.

The recently completed Zone 1 infrastructure project directed 32.02% of project expenditure to local small, medium and micro enterprises (SMMEs).

Yet challenges remain.

REIPPPP localisation requirements by bid window

There has been a 13% increase in the minimum threshold of local content/parts used in renewable technologies



Source: IPP Renewables, Institute for Economic Justice
Dataviz by Roxanne Joseph

Local participation

Many small businesses struggle to access finance, secure credit facilities or raise capital needed to fulfil contracts.

“Even if local businesses have a contract, they do not have the finances to mobilise and start work. They do not have credit history and cannot access a line of credit,” said Jila.

Despite these obstacles, he believes local economic participation is essential.

“Ethically, I think it is only right that if we are bringing business into an area that the community benefits from it.”

Atlantis offers one example of how localisation can be built into renewable energy development. Yet, while local procurement and community participation are being prioritised in some projects, much of the equipment powering South Africa's renewable energy transition is still imported.

A 2026 report by the Institute for Economic Justice (IEJ) found that localisation remains fragile. This is due to inconsistent enforcement, global supply chain pressures, fiscal constraints. The IEJ's research looked at independent power producers contracted under the Renewable Energy Independent Power Producer Procurement Programme (REIPPPP), which includes specific requirements for local ownership and socio-economic development. It also conducted an accountability audit of REIPPPP's localisation promises, between 2011 (bid window 1) and 2024 (bid window 7). Citing several examples, the audit demonstrated how localisation requirements have changed over time: Hopefield Wind Farm, which fell under bid window 1, is one of REIPPPP's earliest success stories, with a strong sense of community involvement and development. The wind farm supports at least six local communities, conducting a needs analysis on each one to address local skills gaps, build capacity and promote economic independence. Meanwhile, Gouda Wind Facility (bid window 2) was the first wind farm in South Africa to have concrete towers instead of steel ones – these could be produced locally, unlike steel towers, which needed to be imported at the time.

Several other examples with a focus on localisation exist under the REIPPPP (Find them on the [#PowerTracker mapping tool](#) here).



The South African Renewable Energy Masterplan reported that over a period of 12 years, the country imported billions of rands worth of equipment, including solar panels. Photo: ARTsolar



According to local manufacturer ARTsolar, they and other domestic producers face the challenge of having to absorb labour costs, making it a costly enterprise. Photo: Barry Christianson



The streetlights in Zone 1 are solar powered and many of them have mobile phone charging points as well. Photo: Barry Christianson

International imports

The renewable energy sector has grown rapidly, but much of the equipment powering the transition is still imported.

The South African Renewable Energy Masterplan (SAREM), approved in 2025, reported that between 2010 and 2022, the country imported approximately R31-billion worth of solar panels, R53-billion in inverters, R22-billion in lithium-ion batteries and R30-billion in wind turbines.

In 2023 alone, more than R17.5-billion was spent on solar and battery imports, according to senior economist at the Trade and Industrial Policy Strategies (TIPS), Gaylor Montmasson-Clair.

Yet local manufacturers argue that South Africa already possesses much of the industrial capability needed to participate more meaningfully in the renewable energy value chain.

According to ARTsolar, a Durban-based solar panel manufacturer, South Africa has the skills and infrastructure needed for local renewable energy manufacturing, but the sector remains underdeveloped (#PowerTracker was the first to report on the landmark case in 2025 here)

An ARTsolar spokesperson told Oxpeckers that local manufacturers face an uneven playing field. The company said domestic producers must absorb labour, electricity, compliance and financing costs, while many imported products enter the market duty-free at prices local firms cannot sustainably compete against.

“South Africa has the capability to manufacture, assemble and support a significant portion of the renewable energy value chain locally,” said the spokesperson. “However, policy uncertainty, inconsistent procurement enforcement and heavy reliance on imported products continue to undermine the long-term sustainability of local industry.”

ARTsolar argued that one of the biggest challenges facing local manufacturers is the gap between government localisation commitments and actual procurement outcomes.

The company said local manufacturers need a steady pipeline of projects, stronger localisation requirements and long-term certainty to grow production and create jobs.



Local manufacturers are divided on whether the challenges outweigh the benefits of localisation. Photo: ARTsolar



Local assembly plants create the demand necessary for suppliers to establish local production facilities, says Ener-G-Africa. Photo: Barry Christianson



Local manufacturers, such as Ener-G-Africa, see a bright future in the localisation of renewables. Here, two artisans seal the entrance to a building under construction in Zone 1 of the Atlantis SEZ. Photo: Barry Christianson



Ener-G-Africa's Paarl solar module assembly facility is one of the few operational solar manufacturing facilities in South Africa. Photo: Ener-G-Africa

Long-term process

While ARTsolar highlights the challenges facing local industry, other manufacturers view localisation as a long-term process rather than an immediate outcome. Richard Bunderson, chief commercial officer at solar installation company Ener-G-Africa, said South Africa's renewable energy manufacturing industry is still in its early stages. According to Bunderson the company's solar module assembly facility in Paarl, Western Cape, opened in February 2026. It is one of a small number of operational solar manufacturing facilities in the country. Bunderson noted that many of the components used in solar modules — including photovoltaic cells, solar glass, aluminium frames, encapsulants and backsheets — still come from overseas, because South Africa currently lacks manufacturing capacity for these specialised products. However, he argues that local assembly plants create the demand necessary for suppliers to eventually establish local production facilities. For Ener-G-Africa, localisation is not simply about manufacturing components. It is also about creating jobs, developing technical skills and retaining more economic value within South Africa. "The broader benefits flow from there: direct job creation, technical skills development, supplier growth, and ultimately an industry that retains more economic value within South Africa rather than sending it offshore," Bunderson said.

The company's Paarl facility currently employs approximately 30 workers, all of whom are women, while also supporting local engineering, logistics and technical services.



The Atlantis Special Economic Zone is an example of how localisation can be included in renewable energy development. Photo: Barry Christianson



Atlantis transmits power to the national grid, in turn contributing to the creation of local jobs and locally-produced renewable energy. Photo: Barry Christianson

Building a green industrial economy

The recently approved SAREM aims to help accelerate the local manufacturing process.

The plan is set to create more than 250,000 jobs by 2030, through the local manufacturing of solar panels, batteries, wind turbine towers, cables, inverters and related technologies.

In 2024, South Africa introduced a 10% import duty on solar panels. The International Trade Administration Commission of South Africa (ITAC) has also proposed tariff reforms that include a 15% duty on imported lithium-ion batteries, as part of broader efforts to strengthen domestic renewable energy supply chains.

But for ARTsolar, the issue is less about whether policies exist and more about whether they are consistently implemented.

The company argued that localisation frameworks can only support industrial growth if procurement requirements are clear, compliance mechanisms are consistently applied and localisation commitments are properly monitored and enforced.

ARTsolar warns that without these measures, South Africa could lose its existing manufacturing capacity, even as investment in renewable energy continues to grow rapidly.



Wendy Pekeur, director of Ubuntu Rural Women and Youth Movement, says that we need to 'open up opportunities for local people' if we want to end poverty. Photo: Barry Christianson



Makoma Lekalakala, the director of the Johannesburg branch of Earthlife Africa, says municipal bylaws and 'barriers around municipal funding' make localisation a challenge. Photo: Barry Christianson

Women left behind

Local opportunity remains at the forefront of a just energy transition, according to Wendy Pekeur, founder of Ubuntu Rural Women and Youth Movement.

“If we say we want to eradicate poverty and we want to create jobs, open up opportunities for local people to produce their own energy and where the entire community can share in the profits of that production,” she said.

However, according to her, women remain excluded from transition planning despite being the primary custodians of “community resilience”.

Research published in *Frontiers in Sustainable Energy Policy* projects up to 43,000 solar photovoltaic (PV) jobs and 28,900 wind energy jobs by 2030, while noting that women remain largely excluded from upskilling opportunities.

“Companies need to train people, including women and young people. The Sector Education and Training Authorities (SETAs) also need to play a role because women who worked in the coal sector, for instance, need opportunities to be re-skilled. Money must be set aside for training, mentoring and ongoing support,” said Pekeur.

“Renewable energy projects bring with them the hope that communities will participate meaningfully and benefit economically.”



Mélanie Ambombo (Cameroun) ; Déforestation : quand la forêt ne nourrit plus à Campo-Kribi ; Data Cameroon, 1^{er} juin 2026.

Tag : BAD, WWF.

Pour accéder à l'article : <https://datacameroon.com/deforestation-quand-la-foret-ne-nourrit-plus-a-campo-kribi/>



Dans le Sud du Cameroun, cette destruction de la forêt bouleverse les conditions de vie des villages qui dépendent des ressources naturelles. La chasse, la pêche et la cueillette reculent, tandis que les habitants font face à une perte progressive de leur autonomie alimentaire.

Ce samedi 21 mars 2026, à Ebodjé, dans le département de l'Océan, région du Sud, Jacques Lobé, 75 ans, ajuste son costume sombre avant de prendre la route pour Londji où il doit assister à un enterrement. Sous la véranda de son magasin, il attend son petit-déjeuner. Dans la cuisine en terre battue, son épouse s'affaire autour d'un repas modeste, des restes de poulet congelé de la veille avec du riz blanc. Rien de ce qui compose cette assiette n'a été produit dans le village. Tout a été acheté à Campo, à une trentaine de kilomètres. Il s'agit d'un arrondissement du département de l'Océan, à proximité de la frontière avec la Guinée équatoriale dans la région du Sud Cameroun.

Pour ce patriarche, cette scène résume à elle seule la transformation silencieuse qui touche sa région. « Nous souffrons énormément aujourd'hui parce que tout se perd, la mer, la forêt et la brousse », lâche-t-il en regardant la lisière des arbres. « Autrefois, la forêt nous donnait tout. Aujourd'hui, les sociétés exploitent le bois partout. Les engins détruisent la brousse et les animaux s'éloignent. Nous n'y trouvons plus la nourriture que nous trouvions avant. » Dans cette partie du pays, la forêt n'est plus le garde-manger qu'elle représentait pour les générations

précédentes. Longtemps fondée sur la chasse, la pêche, la cueillette et l'exploitation des produits forestiers non ligneux, l'économie locale repose désormais de plus en plus sur des denrées achetées à Campo ou à Kribi. Cette dépendance croissante à l'argent constitue l'un des changements les plus marquants causés par la déforestation.

La « chimie », ou l'art de survivre

« Même les plantes sauvages disparaissent progressivement », raconte Jacques Menga. Pour nourrir les 12 personnes de son foyer, il doit multiplier les stratagèmes. « Ici, nous appelons cela la chimie. Nous nous débrouillons avec ce que nous trouvons. Un jour, nous ramassons des huîtres. Un autre jour, nous attrapons des crabes ou des coquillages. Mais aujourd'hui, il faut au moins 10 000 Fcfa par jour pour nourrir correctement une famille », confirme-t-il. Pour certaines familles, les dépenses alimentaires représentent désormais le principal poste de dépense du ménage. À Mbendji, Julien Sando Mapeta partage le même constat. Autrefois, sa famille vivait largement des ressources de la forêt et de la mer. Aujourd'hui, elle dépend des produits achetés à Kribi.

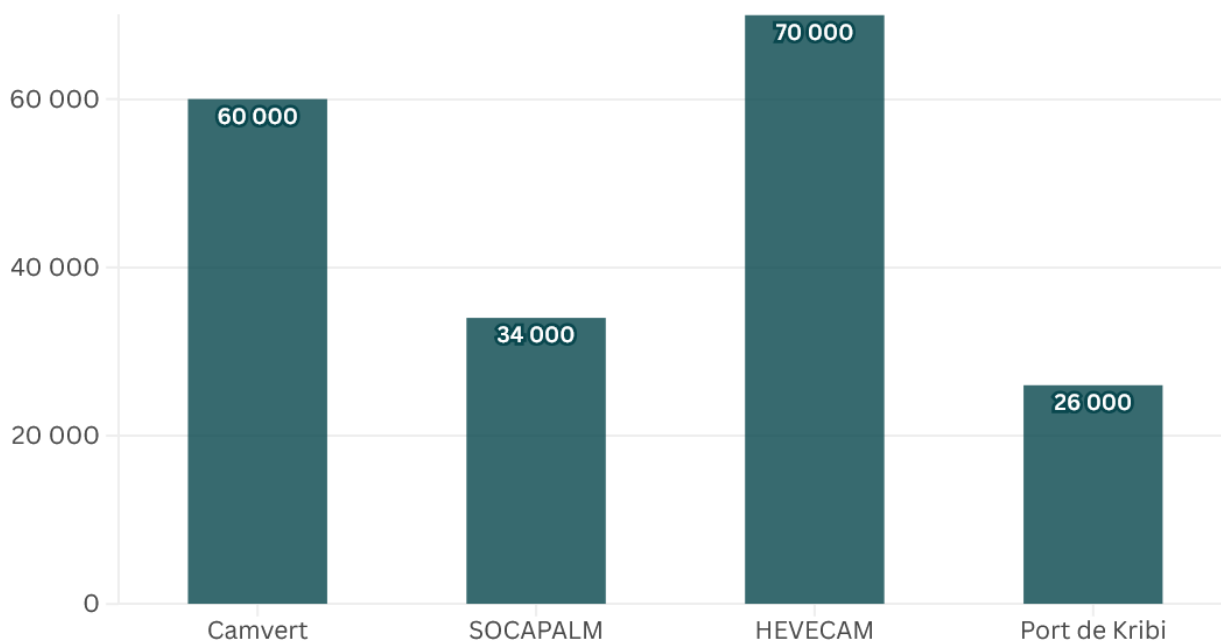
Un massif forestier sous pression

Entre Campo et Kribi, le changement saute aux yeux. Par endroits, les grands arbres qui bordaient autrefois la route ont laissé place à des espaces ouverts. Les habitants désignent du doigt des zones autrefois couvertes de forêt dense, aujourd'hui occupées par des plantations, des pistes d'exploitation ou des emprises liées aux activités industrielles. Pour beaucoup de riverains, la déforestation n'est pas une statistique, c'est un paysage qui change sous leurs yeux. Le parc national de Campo-Ma'an, créé en 2000 dans le cadre des mesures de compensation environnementale du pipeline Tchad-Cameroun, couvre près de 264 000 hectares. Mais cette réserve écologique ne représente qu'une partie d'un ensemble forestier beaucoup plus vaste estimé à plus de 700 000 hectares. Autour du parc, la forêt a disparu, cédant la place aux concessions agro-industrielles, unités forestières d'aménagement, forêts communautaires et projets d'infrastructures se superposent dans un espace devenu stratégique pour le développement économique de la région.

Pour plusieurs observateurs, le tournant majeur intervient au début des années 2010 avec la construction du port en eau profonde de Kribi. L'arrivée des routes, des infrastructures logistiques et des investissements industriels a profondément modifié les dynamiques territoriales.

Évolution de l'occupation de la superficie, en hectares, des principaux acteurs de la transformation du couvert forestier dans le corridor Campo-Kribi

NB : Pour les données de HEVECAM, il s'agit d'une estimation comprise entre 40 000 et 70 000 hectares



Source: MINFOF, WWF, Global Forest Watch, BAD
DataViz by DataCameroon

que with Flourish - Create a chart

Les données compilées montrent l'ampleur des transformations foncières intervenues dans le paysage Campo-Ma'an au cours des quinze dernières années. À elle seule, l'ancienne Unité forestière d'aménagement (Ufa) 09-025, déclassée au profit du projet agro-industriel Camvert, représente près de 60 000 hectares. À cela s'ajoutent les superficies occupées par les plantations industrielles, les forêts communautaires et d'autres concessions présentes dans la zone. Pour plusieurs organisations environnementales, cette multiplication des affectations réduit progressivement les espaces accessibles aux communautés riveraines et fragilise leurs activités traditionnelles.

Quand les éléphants descendent dans les champs

Les conséquences de cette transformation ne concernent pas uniquement les populations humaines. La faune sauvage elle-même semble chercher de nouveaux équilibres dans un paysage de plus en plus fragmenté. « Les éléphants sont en divagation permanente », affirme François Casimir Lobé, chef de troisième degré de Bouandjo. « Ils traversent nos champs et détruisent tout. En une seule nuit, un troupeau peut ravager deux hectares de cultures. Finalement, nous n'avons plus rien pour nourrir nos familles. » Pour les habitants, ces incursions sont devenues plus fréquentes.

Les projets de barrières végétales ou de dispositifs de protection avancent lentement faute de moyens. Cette situation pousse les paysans à bout, d'autant plus que la loi protège fermement la faune sauvage, laissant les communautés locales sans défense. Dans les bureaux du ministère des Forêts et de la Faune (Minfof), le son de cloche est pourtant bien différent. Un haut cadre, sous couvert d'anonymat, recadre fermement les priorités étatiques : « On ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs. Il faut bien développer le pays, et la région côtière de l'Océan est un pôle stratégique majeur pour le Cameroun. Le port de Kribi, les grands chantiers et les projets agro-industriels sont de grands pourvoyeurs d'emplois pour la jeunesse et des moteurs indispensables pour notre croissance économique. On ne peut pas éternellement geler le développement de toute une nation. Quant aux conflits homme-faune, nous comprenons la détresse des villageois, mais les éléphants sont des espèces intégralement protégées et il est strictement interdit de tuer ou de blesser ces animaux. »

A cause de cette intrusion des animaux sauvages dans plusieurs villages riverains du parc, certains habitants affirment avoir réduit les superficies cultivées. Les champs les plus éloignés des habitations sont souvent les premiers abandonnés. Certaines familles ont concentré leurs cultures autour des maisons, quitte à produire moins. « Quand vous passez des mois à nettoyer un terrain, à planter puis à voir tout détruit en une nuit, vous réfléchissez à deux fois avant de recommencer », explique un agriculteur.

Une forêt qui protégeait aussi des vents

À Bouandjo, les habitants évoquent également une autre conséquence, plus difficile à mesurer, l'exposition croissante aux vents violents venus de l'océan. « Beaucoup de personnes ont perdu leurs maisons lors des tempêtes », affirme François Casimir Lobé. « Avant, les arbres formaient une barrière naturelle. Aujourd'hui, l'espace est beaucoup plus dégagé. » Plusieurs riverains partagent cette perception. Toitures arrachées, arbres déracinés, cultures détruites. À Mimbozo repère de la communauté Bagyéli, Gilbert Ndong observe cette transformation depuis plusieurs années. Selon lui, même les ressources autrefois abondantes se raréfient. « Les arbres médicinaux disparaissent. Les ignames sauvages deviennent rares. Le poisson se fait plus difficile à trouver. Nous sommes obligés de consommer du riz ou du couscous achetés au marché. La forêt nous donnait de la viande, du miel et beaucoup d'autres choses. » Pour les peuples autochtones, cette évolution représente bien plus qu'une perte de revenus. Elle remet en cause un mode de vie transmis de génération en génération. Avec la disparition progressive des ressources forestières, ce sont aussi des savoirs, des pratiques culturelles et des repères identitaires qui s'effacent.

Pour Clovis Nguema, facilitateur du Centre pour l'environnement et le développement (Ced), la déforestation agit comme un accélérateur de vulnérabilités. « La coupe massive réduit les revenus des populations, fragilise leur alimentation et menace leur patrimoine culturel. Les produits forestiers se raréfient, les sites sacrés disparaissent et les tensions foncières se multiplient.

El Watan

Le quotidien indépendant

Samira Imadalou (Algérie) ; Investissement, cohésion sociale, gouvernance et transition énergétique : L'ONU dresse un bilan positif des réformes engagées ; El Watan, 1^{er} juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://elwatan.dz/investissement-cohesion-sociale-gouvernance-et-transition-energetique-lonu-dresse-un-bilan-positif-des-reformes-engagees/>



Le rapport annuel 2025 de l'Organisation des Nations unies (ONU) sur l'Algérie fait ressortir des indicateurs au vert en matière de diversification économique, de cohésion sociale, de gouvernance et de transition énergétique.

«En 2025, l'Algérie a poursuivi ses efforts pour consolider une trajectoire de développement plus inclusive, durable et résiliente, dans un contexte international marqué par des incertitudes économiques, climatiques et géopolitiques», résume le document publié la semaine dernière. Et de poursuivre : «Les réformes engagées et les investissements structurants témoignent de l'engagement du gouvernement algérien à renforcer la diversification économique, valoriser le capital humain et améliorer la gouvernance publique.»

Rappelant que l'Algérie demeure un pays à revenu intermédiaire de la tranche supérieure avec un niveau de développement humain relativement élevé pour un indice de 0,763, le rapport souligne que les tendances en matière de croissance économique, inflation (autour de 4%) et chômage (9,7%) «reflètent à la fois les progrès réalisés en matière de stabilité macroéconomique et les défis persistants liés à la diversification économique et à la création d'emplois pour une population jeune».

Le pays a par ailleurs poursuivi, selon le rapport de l'ONU, des réformes visant à renforcer les capacités productives nationales et à soutenir la diversification de l'économie, notamment dans les secteurs de l'énergie, de l'agriculture et des infrastructures. Le document cite à titre illustratif les projets structurants engagés dans l'extension des capacités de raffinage, le développement de l'agriculture saharienne à grande échelle et des investissements dans les infrastructures de transport et d'exploitation des ressources minières.

Sur le plan social, «les politiques publiques ont continué de privilégier la cohésion sociale et la protection des ménages». Et ce, à travers un niveau élevé de dépenses sociales dans le budget, incluant la revalorisation du salaire minimum, des allocations chômage et des pensions, ainsi que l'engagement d'une modernisation du système de protection sociale. Dans le secteur de la santé, le pays poursuit ses efforts pour faire face à la progression des maladies non transmissibles. L'Algérie a aussi renforcé, selon la même source, son rôle sur les scènes régionale et internationale.

Diversification de l'économie : axe prioritaire de la coopération Algérie-ONU

Selon l'ONU, sur le plan régional, l'organisation à Alger de la quatrième Foire commerciale intra-africaine a également illustré «l'ambition du pays de promouvoir l'intégration économique continentale». Dressant, par ailleurs, le bilan du partenariat entre l'Algérie et l'ONU via le Cadre de coopération pour le développement durable 2023-2027 qui entame sa deuxième phase, le rapport souligne que ce partenariat est consolidé autour d'un appui stratégique aux politiques publiques, fondé sur des données fiables, le renforcement des capacités institutionnelles et la recherche de résultats concrets et durables.

L'action du Système des Nations unies en 2025 s'est dans ce sens articulée autour de quatre axes prioritaires. Il s'agit de la diversification économique et la promotion de l'investissement, afin de soutenir une croissance inclusive et durable, à travers le renforcement des capacités, l'appui aux filières stratégiques, le soutien à l'entrepreneuriat et la promotion d'opportunités économiques créatrices d'emplois. Vient ensuite la gouvernance, à travers le renforcement des institutions, l'amélioration de la transparence, l'appui à des politiques publiques plus efficaces et inclusives ainsi que le renforcement des mécanismes de coordination et de prise de décision fondés sur les données.

Le développement humain et social figure également parmi les priorités de cette coopération, avec une attention particulière aux populations les plus vulnérables. Enfin, une place importante

a été accordée à l'environnement, la transition énergétique et les économies d'énergie, afin de renforcer la résilience face aux défis climatiques, préserver les ressources naturelles et promouvoir des modèles de développement plus durables.

Pour une action ciblée et orientée

Pour l'année 2026, les priorités s'inscrivent dans une logique de consolidation et d'accélération des résultats. Il s'agira de concentrer, selon l'ONU, davantage les efforts sur des initiatives à fort impact, de renforcer la mobilisation des ressources et de poursuivre l'appui aux transformations structurelles engagées par le pays. Autrement dit : convertir les acquis du Cadre de coopération en résultats plus structurants, plus visibles et plus durables.

«Dans un contexte de ressources contraintes, l'action collective devra être davantage ciblée, cohérente et orientée vers les interventions à plus fort effet de levier», estime l'ONU. Ainsi, cinq priorités se dégagent pour l'année. Il s'agira, préconise le rapport, de concentrer l'appui sur un nombre limité d'interventions à fort impact, en appui direct aux priorités nationales. Dans ce cadre, l'accent sera porté sur l'accélération de la mise en œuvre des initiatives probantes, notamment dans la protection sociale, les systèmes alimentaires, l'inclusion des jeunes, la transition de l'apprentissage vers l'emploi et la transition écologique. Et ce, à travers une orientation efficace, efficiente et équitable du financement national.

L'ONU appelle, dans ce sens, à une vigilance «particulière» face aux risques liés à la contraction des financements et à la persistance d'approches fragmentées. A l'inverse, soutient le document, «la dynamique de réforme engagée par l'Algérie, ainsi que les opportunités offertes par la coopération Sud-Sud, l'innovation et les financements verts, peuvent contribuer à accélérer les résultats en 2026».

Économie sociale et solidaire des résultats structurants

Dans le cadre de la création d'emplois, le programme Économie sociale et solidaire (ESS) a atteint une pleine maturité, selon le rapport de l'ONU. Le document fait part de résultats structurants à l'échelle nationale. Ainsi, 54 structures institutionnelles et 319 structures facilitatrices ont été mobilisées et accompagnées, tandis que 1130 personnes ont bénéficié d'actions ciblées de renforcement des capacités.

Cette dynamique s'est traduite, selon le rapport en question, par la création ou le développement de 108 entreprises sociales et la génération directe de 164 emplois, dans 12 wilayas. «Au-delà de ces acquis, l'impact est systémique», note le document, qui relève l'importance de l'installation d'un comité intersectoriel ESS. Ce comité a permis «d'ancrer une gouvernance coordonnée, accélérant l'émergence d'un cadre légal dédié et d'une stratégie nationale en cours de finalisation, fondements d'un écosystème durable», souligne l'ONU .



Jenifer Gilla (Tanzania) ; The missing link between climate finance and grassroots action: A Conversation with an environmental expert ; Habitat media, June 1, 2026.

Tag : GEF, UNDP.

To access to the article : <https://habitatmedia.co.tz/the-missing-link-between-climate-finance-and-grassroots-action-a-conversation-environment-expert/>



Uzbekistan. As global leaders gather in Samarkand, Uzbekistan, for the 8th Global Environment Facility (GEF) Assembly, questions about who benefits from climate and environmental financing remain central.

Habitat Media's Reporter sat down with Tumaini Marijani, Regional Focal Point for the GEF Civil Society Organisation Network and Chairperson of the Tanzania Climate Change Stakeholders Forum, to discuss access to climate finance, clean energy, biodiversity conservation, agriculture, youth engagement and the future of environmental governance in Tanzania.

Q: One of the concerns often raised by communities is the difficulty of accessing climate and environmental funding. How serious is this challenge in Tanzania?

Tumaini Marijani: It is a very serious challenge. There are funding opportunities available through programmes such as the GEF Small Grants Programme, but many local communities, village groups and small NGOs are not aware that these opportunities exist.

Even when they are aware, the application procedures are often too technical and difficult for grassroots organisations. The process from application to final submission is not always friendly to local communities or newly established organisations.

We need to simplify access. One way is to translate funding calls into Kiswahili and ensure they reach district councils, ward offices and community organisations. A village environmental group should have the same opportunity to understand and apply for funding as a large organisation in Dar es Salaam.

The media also has a major role. Many farmers and community groups will never visit the GEF or UNDP websites. Journalists can help bridge that gap by informing communities about available opportunities.

Q: What role should the government play in supporting local communities to access these funds?

Marijani: Government support is very important. Local authorities already work with youth groups, women groups and community organisations. They can help build awareness and capacity so communities understand how environmental financing works.

The government could also integrate information about environmental funding opportunities into existing programmes that support youth and women.

Another area is participation in international forums. When you come to events like this GEF Assembly, you meet donors, implementing agencies and development partners directly. We need policies that allow more youth representatives, women leaders and community organisations to participate in such global platforms.

I have seen strong representation from some neighbouring countries. Tanzania should also invest more in connecting local actors to international opportunities.

Q: Tanzania continues to lose large areas of forest every year. What practical solutions do you see?

Marijani: We have to recognise the reality facing rural communities. Many people depend on charcoal and firewood because they have no affordable alternatives.

That is why we are advocating for subsidies on clean cooking energy, particularly LPG, biogas and solar technologies. We cannot simply tell people to stop using charcoal when they cannot afford the alternatives.

At the same time, we need to rethink tree-planting programmes. Instead of focusing only on timber trees, we should promote fruit trees. When farmers know they can earn income from fruits, they are more likely to protect those trees.

Environmental conservation and livelihoods must go together. If people see direct economic benefits, conservation becomes sustainable.



Tumaini Marijani, Regional Focal Point for the GEF Civil Society Organisation Network and Chairperson of the Tanzania Climate Change Stakeholders Forum

Q: Across East Africa, climate change is disrupting agriculture and livestock production. How prepared are communities for the future?

Marijani: We still have a long way to go. My background is in agricultural economics and agribusiness, and one thing I strongly advocate is treating farming as a business.

We know that Tanzania experiences rainy seasons followed by dry seasons. Yet very little rainwater is harvested. Every household should be encouraged to harvest rainwater. Communities should invest in water storage systems, including charco dams and community reservoirs. For livestock keepers, we need to promote fodder conservation. During the rainy season, grass should be harvested and stored as hay or silage for use during drought periods.

This can reduce conflicts over grazing land and minimise long-distance livestock movements in search of pasture and water.

Innovation is key. Small-scale irrigation technologies, especially drip irrigation, can help farmers produce more food while using less water.

Q: Biodiversity loss is becoming a global concern. How serious is the situation in Tanzania?

Marijani: It is extremely serious. Unfortunately, many people do not yet appreciate the urgency of the problem.

We need a national conversation about biodiversity and ecosystem protection. Parliament, policymakers, environmental activists and the media all have a role to play.

If we fail to protect our ecosystems today, future generations may inherit a very different Tanzania. Some ecosystems that we take for granted could disappear completely.

This is why awareness, education and capacity building are so important.

Q: Can local communities play a bigger role in conservation?

Marijani: Absolutely. In fact, some of the best conservation examples come from local communities.

A good example is the Mkumbawana Pari Museum in Mbambua Village, Mwanga District, Kilimanjaro Region. Local communities have protected forests and water sources there for generations using indigenous knowledge.

The government recently recognised this initiative because it demonstrates that conservation does not always require advanced technology or large budgets.

Communities understand their environments. We should learn from them and invest in strengthening their capacity.



Q: What role can alternative energy sources such as briquettes and biogas play?

Marijani: They can make a huge difference.

Many rural households have livestock. The manure from cattle, goats and sheep can be used to produce biogas for cooking and other household needs.

Similarly, simple technologies now exist for producing briquettes from agricultural waste such as rice husks.

The challenge is not technology; it is awareness, training and affordability. Government and development partners should support the widespread adoption of these technologies because they reduce pressure on forests while creating economic opportunities.

Q: You have been advocating for reforms in global climate finance. What changes are needed?

Marijani: One of our key proposals is that a greater share of climate finance should go directly to civil society organisations.

Currently, funding often passes through multiple agencies before reaching communities. This increases costs and can slow implementation.

We are advocating for up to 20 percent of GEF funding to be channelled directly to civil society organisations because they work closest to local communities.

Another important reform relates to green financing. Environmental investments should not be treated the same as conventional commercial investments.

Someone planting trees or restoring ecosystems may wait many years before seeing financial returns. Therefore, green investments require special financial policies, lower-interest financing and targeted subsidies.

Q: Finally, what message would you like policymakers and development partners to take away from this Assembly?

Marijani: My message is simple: communities must be at the centre of environmental action.

The people most affected by climate change are often the people with the least access to resources. If climate finance, conservation programmes and environmental policies do not reach the grassroots, we will struggle to achieve lasting results.

The future of environmental protection depends on empowering local communities, supporting youth and women, investing in practical solutions and ensuring that climate finance reaches those who need it most.



Halili Letea (Tanzania) ; Communicating results, not promises: GEF experts highlight keys to sustaining environmental financing ; The Citizen, June 1, 2026.

Tag : BMZ, FAO, GEF.

To access to the article :

<https://www.thecitizen.co.tz/tanzania/news/national/communicating-results-not-promises-gef-experts-highlight-keys-to-sustaining-environmental-financing-5482360>



Uzbekistan. Experts say that countries seeking support for environmental action must do more than simply report their activities and expenditures.

They need to demonstrate real change in people's lives, provide evidence of impact, and communicate those achievements in ways that are both credible and compelling, experts told delegates at the ongoing Global Environment Facility (GEF) Assembly in Samarkand, Uzbekistani on Jun 1, 2026.

During a panel discussion on strategic communication, experts from government agencies, international organizations and developing countries shared insights into what funding partners and decision-makers look for when assessing environmental investments.

A recurring message emerged throughout the discussion: results matter, but how those results are communicated matters just as much.

Nicolas Gundlach, Senior Policy Officer for Climate Finance at Germany's Federal Ministry of Economic Cooperation and Development (BMZ), said project communication should focus on demonstrated outcomes rather than future expectations.

"We need to see that it works," Gundlach told participants.

"If we want to support future projects, we have to see that projects already completed have delivered the results they set out to achieve."

According to Gundlach, clear indicators of environmental progress are essential. Whether projects aim to reduce emissions, restore ecosystems, or protect biodiversity, communicators need to show measurable improvements rather than simply describe planned activities.

However, he emphasized that statistics alone are not enough. Decision-makers, he said, also want to understand what happens on the ground and how investments translate into action.

"If GEF money is paying someone's salary, what does that person actually do? Where do they go? What changes because of their work?" Gundlach asked.

Explaining these practical realities, he argued, helps connect technical reports with the realities that policymakers and the public can understand.

Catherine Potvin, Deputy Director for Environment and Climate Affairs Canada, echoed the need to combine evidence with storytelling.

"What works best for us is a credible plan and a concrete example of how a GEF investment unlocks something larger," she said.

Potvin stressed that verified results remain important, but stories that demonstrate how projects improve livelihoods are equally valuable.

"Basically, numbers and stories," she said.

She also highlighted the importance of demonstrating country ownership. Decision-makers want evidence that projects are building lasting national capacity and creating systems that can continue delivering benefits beyond the life of a single project.

For developing countries, communication should also show how environmental investments are improving lives and reaching the most vulnerable groups.

Evans Njewa, Chair of the Least Developed Countries (LDC) Group and a senior climate diplomat from Malawi, said communication strategies should clearly demonstrate the benefits that projects bring to communities.

"People want to know whether they have food security, whether they have access to water, whether their livelihoods are improving," Njewa said.

He argued that communication should place communities at the center of environmental narratives while ensuring women, youth and other marginalized groups are visibly included in decision-making processes.

Njewa also pointed to transparency and accountability as critical elements in building confidence among funding partners.

"They have invested resources and they need to see transparency in reporting and monitoring," he said.

Beyond accountability, panelists emphasized the importance of documenting long-term transformation. Environmental change often takes years, and sometimes decades, to become visible.

Barbara Fang, Communications Specialist at the Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO), said communicators must do a better job of showing how sustained investments create lasting change over time.

"Transformation takes time," Fang said. "It doesn't happen in one election cycle. It doesn't happen in one project."

She encouraged countries and implementing agencies to move beyond reporting outputs and focus on broader outcomes that contribute to global environmental goals.

Rather than simply highlighting a local improvement, Fang said communicators should explain how individual projects contribute to larger objectives such as climate resilience, biodiversity conservation and sustainable development.

As discussions continue at the GEF Assembly, experts agreed that effective communication is no longer a supplementary activity.



Ismaël Angoh (Côte d’Ivoire) ; Déguerpissement à Vridi-Zimbabwe : des maisons tombent, des vies basculent ; Radio de la Paix, 2 juin 2026.

Tag : -.

Pour écouter le reportage : <https://vocaroo.com/18GfkbvJltgj>

À Abidjan, dans le quartier précaire de Zimbabwe, des maisons ont été rasées ce mardi 2 juin 2026. Des familles se retrouvent sans abri après une opération de déguerpissement menée par le District autonome d’Abidjan, avec les forces de sécurité.

El Watan

Le quotidien indépendant

Samira Imadalou (Algérie) ; Face au défi de la sécurité hydrique : Bouzegza insiste sur la numérisation du secteur ; El Watan, 2 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://elwatan.dz/face-au-defi-de-la-securite-hydrique-bouzegza-insiste-sur-la-numerisation-du-secteur/>



Le ministre de l'Hydraulique, Lounès Bouzegza, a inauguré hier la 21e édition du Salon international des équipements, des technologies et des services de l'eau «SIEE-Pollutec», qui se tient au Palais des expositions de la Safex, à Alger, jusqu'au 4 juin, avec la participation de 170 exposants venus d'une quinzaine de pays.

L'ouverture de cette manifestation économique qui s'est déroulée en présence de plusieurs responsables représentant divers secteurs en lien avec les services et les technologies de l'eau a donné l'occasion au ministre de faire le point sur les principaux indicateurs liés à la gestion du secteur. Une gestion appelée à s'appuyer sur des outils modernes pour assurer l'efficacité des réseaux et la qualité du service public, selon le ministre qui a annoncé l'élaboration d'une nouvelle stratégie nationale de l'eau fondée sur la télégestion, les compteurs intelligents et les technologies numériques.

Objectif : éviter les déperditions et préserver cette ressource vitale. D'où le cap sur la modernisation et la numérisation. L'apport des start-up présentes au salon Pollutec est dans ce sens fortement attendu pour accompagner la transition du secteur.

M. Bouzegza a également insisté sur les efforts déployés dans l'objectif d'assurer la réalisation de l'équilibre en matière de sécurité hydrique à l'échelle nationale. Et ce, en s'appuyant sur les eaux de surface, les eaux souterraines et l'eau de mer dessalée. Mais aussi en misant sur l'interconnexion entre les barrages via le transfert de l'eau vers les régions où le déficit en ressources hydriques est marquant.

Le dessalement, option stratégique

Lors d'un point de presse tenu en marge de ce Salon, le ministre a fait part de l'amélioration de l'approvisionnement en eau, grâce à l'abondance des ressources hydriques. Les importantes précipitations enregistrées au cours de ces derniers mois ont, en effet, contribué à augmenter le taux de remplissage des barrages à l'échelle nationale.

Un taux qui a dépassé les 60% dans certaines infrastructures hydrauliques et qui a même atteint les 100% dans certains barrages. Le taux de pluviométrie a également assuré la remontée du niveau des nappes phréatiques.

Ce qui a permis la remise en service de nombreux puits, selon le ministre.

Pour ce qui est des ressources hydriques non conventionnelles, M. Bouzegza a rappelé l'importance du dessalement de l'eau de mer comme option stratégiques pour le renforcement de la sécurité hydrique.

Il a ainsi relevé la mise en service de 19 usines de dessalement de l'eau de mer pour une production supérieure à 3,6 millions de mètres cubes par jour. L'eau dessalée couvre, selon le ministre, 16 wilayas côtières et trois wilayas de l'intérieur. Pour cette deuxième catégorie, il s'agit de Blida, Bouira et Sidi Bel-Abbès. Tiaret, El Bayadh, Saïda et Naâma bénéficient, par ailleurs, de nouveaux projets de transfert d'eau dessalée alors qu'un nouveau programme prévoit la construction de trois grandes usines de dessalement à Tlemcen, Chlef et Mostaganem. Toujours selon le ministre, douze stations supplémentaires sont exploitées par la Société algérienne des eaux dans le cadre du réseau de production.

Pour soutenir l'approvisionnement en eau dans le Grand Sud, le ministre a mis en exergue le rôle des stations de déminéralisation, notamment à Tindo. Dans ce cadre, faudrait-il rappeler qu'en avril, le président de la République, Abdelmadjid Tebboune, a ordonné, lors d'une réunion du Conseil des ministres, d'augmenter le volume de production de la station de déminéralisation dans la wilaya d'In Salah, en tenant compte de la vision prospective liée à l'augmentation de la densité de la population à l'avenir.

Sur un autre plan, le ministre a abordé le dossier de la valorisation des eaux usées traitées. Un segment qui compte actuellement 234 stations d'épuration en service, alors que 75 autres sont en cours de réalisation.



Halili Letea (Tanzania) ; Local communities need easier access to climate funds, says Tanzanian environmental leader ; The Citizen, June 3, 2026.

Tag : GEF, UNDP.

To access to the article : <https://www.thecitizen.co.tz/tanzania/news/national/local-communities-need-easier-access-to-climate-funds-says-tanzanian-environmental-leader-5483186>



The Regional Focal Point for the GEF Civil Society Organisation (CSO) Network, Mr Tumaini Marijani, speaks at the sidelines of the Eighth Global Environment Facility (GEF) Assembly in Samarkand, Uzbekistan. PHOTO | HALILI LETEA

Samarkand. Local communities and grassroots organisations in Tanzania continue to face significant barriers in accessing environmental and climate finance despite the availability of global funding opportunities, a leading Tanzanian environmental advocate has said.

Speaking on the sidelines of the Eighth Global Environment Facility (GEF) Assembly in Samarkand, the Regional Focal Point for the GEF Civil Society Organisation (CSO) Network, Mr Tumaini Marijani, has called for simplified funding procedures and stronger government support to enable communities to benefit from available resources.

“It is difficult for local communities and small organisations to access these funds,” he said in an interview with The Citizen.

“The procedures, from application to final submission, are not friendly to local people and emerging NGOs,” he added.

Mr Marijani, who is also chairperson of the Tanzania Climate Change Stakeholders Forum, said many rural communities remain unaware that programmes such as the GEF Small Grants Programme provide funding of up to \$50,000 (about Sh130 million) for community-based environmental initiatives.

“We need to translate funding opportunities into Kiswahili and make information available at district and ward levels so that local communities know these opportunities exist,” he said.

According to Mr Marijani, government institutions, the private sector, civil society organisations, and the media should work together to raise awareness of environmental financing opportunities.

“The media has a critical role to play. Many farmers cannot access the UNDP or GEF websites. It is our responsibility to inform people that these opportunities exist and encourage them to apply,” he said.

Beyond access to finance, Mr Marijani called for greater government support for affordable clean energy solutions to reduce pressure on forests.

Tanzania loses an estimated 400,000 hectares of forest annually, largely due to charcoal production and firewood collection.

“We need practical solutions that communities can afford. The government should consider subsidising liquefied petroleum gas (LPG), solar energy, and biogas technologies to help rural households reduce dependence on charcoal and firewood,” said Mr Marijani.

He argued that environmental conservation programmes should be directly linked to food security and livelihoods.

“If we separate environmental conservation from food production, we overlook the reality facing smallholder farmers who are struggling to cope with climate change,” he said.

Mr Marijani also advocated greater promotion of fruit tree planting rather than focusing solely on timber species.

“When farmers earn income from fruit trees, they have an incentive to protect them instead of cutting them down,” he said.



As climate change intensifies across East Africa, bringing prolonged droughts and increasingly unpredictable rainfall, he called for greater investment in water harvesting technologies, small-scale irrigation, and livestock feed storage.

“We know that every year, there will be rainy seasons followed by dry periods. Communities should be trained to harvest rainwater, preserve livestock feed, and adopt innovative farming technologies,” he said.

He added that agriculture should increasingly be treated as a business, enabling farmers to improve productivity while conserving natural resources.

On biodiversity conservation, Mr Marijani warned that Tanzania risks losing critical ecosystems unless urgent action is taken.

“We need a national campaign to protect the ecosystems we inherited from previous generations. If we fail to act now, some of these ecosystems may disappear completely,” he said.

He cited the Mkumbawana Pari Museum in Mwanga District, Kilimanjaro Region, as an example of how indigenous communities have successfully protected forests and water sources through traditional knowledge.

“They have protected these resources for generations without advanced technology. There is a great deal we can learn from local communities,” he said.

Mr Marijani also called for reforms to global climate finance mechanisms, including allocating a larger share of funding directly to civil society organisations.

“We are advocating for up to 20 percent of GEF funding to go directly to civil society organisations because they work closest to communities and can deliver impact more quickly,” he said.

He further urged Tanzania to strengthen participation in international environmental forums, noting that such events provide valuable opportunities to connect local organisations with global funders and development partners.

“The financiers are here, the donors are here, and the opportunities are here. We need to ensure that our youth, women, and community organisations are connected to these global networks,” he said.

This story was produced as part of a reporting fellowship to the Eighth GEF Assembly supported by Internews’ Earth Journalism Network.



Boris Ngounou (Cameroun) ; Cameroun : 4 ans d'actions et 4 mois de prolongation pour renforcer la lutte contre l'exploitation forestière illégale ; Environnementales, 3 juin 2026.

Tag : CITES, WRI.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2026/06/03/cameroun-4-ans-dactions-et-4-mois-de-prolongation-pour-renforcer-la-lutte-contre-lexploitation-forestiere-illegale/>



L'organisation Field Legality Advisory Group (FLAG), en partenariat avec le World Resources Institute (WRI) et avec l'appui financier du Bureau international de lutte contre les stupéfiants et d'application de la loi des États-Unis (US-INL), a officiellement lancé à Yaoundé la phase

d’extension de son projet de « Renforcement de la collaboration transfrontalière pour lutter contre l’exploitation forestière illégale dans le bassin du Congo ».

Réunis le 2 juin 2026 au MANSEL Hôtel de Yaoundé, les représentants du ministère des Forêts et de la Faune, des Douanes, du Programme de sécurisation des recettes forestières (PSRF), du ministère de la Justice et plusieurs partenaires techniques ont examiné les modalités de mise en œuvre de cette nouvelle étape. Depuis son démarrage il y a quatre ans, le projet a permis de former des agents des Eaux et Forêts, des Douanes, des Impôts, ainsi que des magistrats à l’utilisation d’outils technologiques de surveillance et de traçabilité forestière tels qu’Open Timber Portal, Global Forest Watch, l’Atlas forestier interactif, e-CITES et le SIGIF II. Cette phase d’extension intervient dans un contexte de forte pression sur les ressources forestières du bassin du Congo, deuxième massif forestier tropical au monde après l’Amazonie. Selon les responsables du projet, les différentes phases ont également permis d’intégrer les écoles de foresterie et d’environnement, notamment l’École de Faune de Garoua, les instituts ISABEE d’Ebolowa et de Bélabo, ainsi que le CRESA Forêt-Bois de Yaoundé. En avril 2026, le projet a bénéficié d’une prolongation de quatre mois afin de consolider les acquis, à travers des évaluations post-formation, des séances de coaching et de nouvelles actions de sensibilisation ciblant désormais les enseignants des établissements spécialisés. Les organisateurs entendent ainsi renforcer l’appropriation des outils numériques de contrôle forestier et améliorer la coopération entre administrations impliquées dans l’application de la loi forestière.

Pour Horline Njike Bilogue Mvogo, Secrétaire générale de FLAG, cette nouvelle étape constitue un tournant important : « La phase d’extension de ce projet représente bien plus qu’une prolongation technique : c’est la confirmation que la lutte contre l’exploitation forestière illégale dans le bassin du Congo exige une mobilisation durable et concertée. » Selon elle, les quatre années d’expérience accumulées démontrent que les outils technologiques, lorsqu’ils sont maîtrisés par les administrations concernées, deviennent de véritables leviers de changement. À travers cette extension, FLAG ambitionne de consolider les mécanismes de collaboration transfrontalière, d’améliorer la détection des infractions forestières et de contribuer à une meilleure gouvernance des ressources naturelles dans une région essentielle à la biodiversité mondiale, au climat et au développement durable.



Halili Letea (Tanzania) ; How youth can lead the shift to sustainable food systems ; The Citizen, June 4, 2026.

Tag : FAO, GEF, World Bank.

To access to the article : <https://www.thecitizen.co.tz/tanzania/news/national/how-youth-can-lead-the-shift-to-sustainable-food-systems-5484744>



From left: Peter Goodman, Programme Lead WB - FOLUR Initiative; Piedad Martin, FAO Deputy Director for Climate Change, Biodiversity and Environment; Emeline Ellus, Senior Director for Agriculture and Food at the WBCSD; and Tadeo Ajuna, Programme Coordinator at YPARD, participate in a panel discussion on sustainable food systems in Samarkand, Uzbekistan. PHOTO | HALILI LETEA

Uzbekistan. When Tadeo Ajuna speaks about agriculture, he does not sound like someone who entered farming by chance. The Ugandan youth leader and farmer says agriculture shaped his life from childhood, paid his school fees and ultimately influenced his career path.

“I was born by farmers. I grew up farming and my education was paid for through farming,” said Mr Ajuna, Programme Coordinator at Young Professionals for Agricultural Development (YPARD), a global youth network operating in more than 62 countries.

Mr Ajuna told participants at a side event on Transforming food systems through regenerative landscape at the ongoing Eighth Global Environment Facility Assembly (GEF-8) in Samarkand, Uzbekistan that young people should view agriculture as a serious investment opportunity rather than a last resort.

“The best thing I can always say is invest wisely. Do research before you invest. Do something you are passionate about. Agriculture needs patience and passion,” he said.

His journey is becoming an inspiration to many young people seeking employment and entrepreneurship opportunities in a sector that remains the backbone of livelihoods across much of Africa.

Yet despite the opportunities, Mr Ajuna acknowledged that young farmers face significant barriers. Access to land, finance, markets and knowledge remains limited, particularly for those interested in regenerative agriculture, an approach that seeks to restore soils and ecosystems while maintaining production. He argued that many young farmers lack incentives to adopt sustainable farming practices that often require time before yielding returns.

“Knowledge is a big gap,” he said, noting that many young people are unaware of available training programmes, research resources and agricultural initiatives that could help them succeed.

The concerns raised by Mr Ajuna were echoed by global experts who warned that transforming agriculture will require more than increasing production.



Tadeo Ajuna, Programme Coordinator at Young Professionals for Agricultural Development (YPARD), shares his experiences and calls for greater youth involvement in designing agricultural and environmental solutions during a global food systems dialogue.
PHOTO|HALILI LETEA

Thematic Lead for Food Systems and Land Use at the Global Environment Facility (GEF), Mr Peter Umunay said food systems have become a major driver of environmental degradation worldwide.

According to data presented at the forum, food production occupies about 37 percent of global land, contributes 35 percent of greenhouse gas emissions, accounts for 70 percent of biodiversity loss, 80 percent of global deforestation and 50 percent of freshwater withdrawals.

“The food system has provided a lot of wealth, but at the same time it has come at the expense of natural resources,” Mr Umunay said.

He argued that governments, development agencies, farmers and the private sector must work together to transform food systems from production through to consumption.

For the United Nations Food and Agriculture Organization (FAO), the solution lies in ensuring that agricultural programmes are designed around the realities of farmers rather than assumptions made in boardrooms.

FAO’s Deputy Director for Climate Change, Biodiversity and Environment, Piedad Martin said development projects often fail when they overlook the needs of the people they are intended to support. Drawing lessons from FAO projects, she said inclusion must be built into project design from the beginning.

“We have analyzed more than 40 projects and found that when women are involved from the project design stage, environmental results last longer,” she said.

Meanwhile, Peter Goodman, Programme Lead for the World Bank-supported Food Systems, Land Use and Restoration (FOLUR) initiative, stressed the importance of combining public and private investment to support sustainable agriculture.

He said, “agricultural transformation cannot be achieved through isolated farm-level interventions alone but requires broader landscape approaches involving governments, communities and investors”.

Experts also pointed to the need for incentives that reward farmers for protecting biodiversity and ecosystems, better measurement systems for environmental outcomes and stronger coordination among institutions.

For Mr Ajuna, however, one message stands above all others: young people must not merely be counted as beneficiaries in agricultural projects but should help design the solutions themselves.

“Let’s have young people come and co-create these projects,” he said. “We should not only report numbers. We should ask how those engagements translate into action.”

As governments and international organisations search for ways to build resilient food systems, the experience of young farmers such as Tadeo Ajuna suggests that the future of agriculture may depend as much on empowering people as on funding programmes.

Pan African Visions

Wallace Mawire (Zimbabwe) ; planetGOLD Zimbabwe Project to Reduce Mercury Use in Artisanal Gold Mining ; Pan African Visions, June 5, 2026.

Tag : GEF, Minamata Convention, UNEP.

To access to the article : <https://panafricanvisions.com/2026/06/planetgold-zimbabwe-project-to-reduce-mercury-use-in-artisanal-gold-mining/>



By Wallace Mawire in Kadoma and Chegutu District

Zimbabwe: A planetGOLD Zimbabwe project which is just beginning in Zimbabwe and is at mapping phase is aiming to reduce the use of mercury in artisanal and small-scale gold mining in Zimbabwe. Artisanal and small-scale gold mining is the largest source of mercury pollution in the world, according to IMPACT, the Project Executors.

The initiative is expected to improve the health and lives of local mining communities and is implemented in 23 countries globally. The planetGOLD Zimbabwe project is supported by the

Global Environment Facility (GEF) and led by the United Nations Environment Programme (UNEP). It is executed by IMPACT, in partnership with the Ministry of Mines and Mining Development and Zimbabwe's Environmental Management Agency (EMA).

The planetGOLD Zimbabwe project plans to support 7 500 men and women across 11 districts of Zimbabwe, reducing mercury use by 4.85 tonnes. It aims to reduce the use of mercury in the artisanal and small-scale gold sector through a holistic, multisectorial, integrated formalization approach and to increase access to traceable gold supply chains and finance for the adoption of sustainable mercury-free technologies.

Key strategic components of the project include training national artisanal and small-scale gold mining specialists on implementation and scaling of best practices, including mercury-free technologies and formalization, among others.

According to the executer in a statement, miners will be sensitised on risks of mercury use, including capacitating the actors to use mercury-free processing techniques.

The project educate, raise awareness and transfer knowledge to the global Artisanal and Small-scale Mining (ASGM) community. It will also share knowledge and information to support better management of the sector.

PlanetGOLD Zimbabwe says in a project overview that artisanal and small-scale gold is a crucial part of Zimbabwe's national economy, contributing significantly to people's livelihoods. The sector is reported to be especially important in rural areas, where alternative economic opportunities are limited.

The implementers add that the sector in Zimbabwe operates with varying levels of formalization. They add that efforts to formalize the sector have been made through the establishment of gold milling and buying centres and the registration of actors.

It is however, said that the poor extent of formalization remains a significant challenge, contributing to non-compliance with legal provisions and increasing mercury emissions. More than 300 000 people are reported to work directly in the artisanal and small-scale gold mining sector in Zimbabwe.

The sector is reported to contribute to over 40% of Zimbabwe's mineral exports. The sector is said to account for more than 60% of deliveries to Fidelity Gold Refinery (FGR), the country's sole buyer, refiner and exporter of gold in the country.

Some gold from the artisanal sector is reported to being still traded illicitly through illegal channels. Project details add that artisanal and small-scale mining activities are primarily concentrated in four provinces of the country considered to be hotspots due to high density of gold processing sites and large numbers of miners.

The selected provinces in Zimbabwe include Midlands Mashonaland West, Matebeleland South and Mashonaland Central. The workforce in the sector is said to be diverse with significant participation of both men and women

However, it is reported that women are particularly vulnerable to mercury exposure due to their involvement in processing and washing stages, where exposure levels are reported to be highest. Mercury is reported to contaminate the soil, water, air and the equipment that is used.

It is also said to be highly toxic to miners and others who come into direct contact with it when vaporised or among children and pregnant women. The project implementers said mercury emitted to the air can also contaminate water fish and wildlife, far from the mine it was released.

It is added that 96% of Zimbabwe's artisanal gold is produced using mercury and more than 24 tonnes of mercury are being released annually from the artisanal and small-scale gold mining sector in Zimbabwe.

In 2013, Zimbabwe signed on to the Minamata Convention on Mercury which aims to reduce and eliminate mercury use in gold processing. The country became a party to the Convention in 19 August 2021.

Also Zimbabwe's National Action Plan released in November 2019 sets out national level commitments to address the challenges. It also emphasises the need for strong cooperation among government agencies, artisanal and small-scale mining associations and other stakeholders to promote responsible mining practices and improve the health and safety of communities.

Nyaradzo Mutonhori, planetGOLD Zimbabwe Project Manager said they aim to achieve a safe, clean and sustainable artisanal and small-scale gold mining sector in Zimbabwe through reducing the use of mercury by 4.85 tonnes at the end of five years.

She said the project is going to do this using four approaches using a holistic, integrated approach to formalization where they will assist artisanal and small-scale gold miners to formalize and be integrated into the formal economy.

Mutonhori said they will do so by modeling successful pilots where the large-scale mining sector will work with artisanal and small-scale gold miners to support formalization.

She added that the other component is the access to finance component because they believe that if artisanal and small-scale gold miners have access to finance, then they will be able to acquire mercury-free gold processing technologies.

“So we are going to be working with banks, microfinance institutions, and other financial services actors to enable ease of access to finance for artisanal and small-scale gold miners,” Mutohori said.

She said the third component of the project is the technologies pillar where the project is going to establish eight mercury-free gold processing centers in the project district so that artisanal and small-scale gold miners can transition to safer, mercury-free gold processing technologies.



The fourth component of the project is the knowledge and communications where they are looking at producing knowledge products on ASM formalization, technologies and access to finance and also share the lessons from implementation of the project to inform the broader programme. Through the project, visits have been made to Bubi District in Matabeleland province at Waterwitch Mine. Waterwitch is one of the projects sites and is a mercury hotspot because they work and contract artisanal and small-scale gold miners from the surrounding communities. Mutohori said up to 1000 artisanal and small-scale gold miners supply the ores at the site and process their gold using mercury.

Other recent visits under the project have been made to Gzone Milling and Mining in Chegutu district and at Trafalgar X4 mine at Battlefields under Kadoma district where both sites witness extensive use of mercury in gold processing.

DEFI MEDIA

Jenna Ramoo (Ile Maurice) ; Carbone Bleu : quand protéger notre lagon devient capital ; Défi Média, 5 juin 2026.

Tag : Accord de Paris, AFD, Banque mondiale, GIEC, PNUD.

Pour accéder à l'article : <https://defimedia.info/carbone-bleu-quand-proteger-notre-lagon-devient-capital>



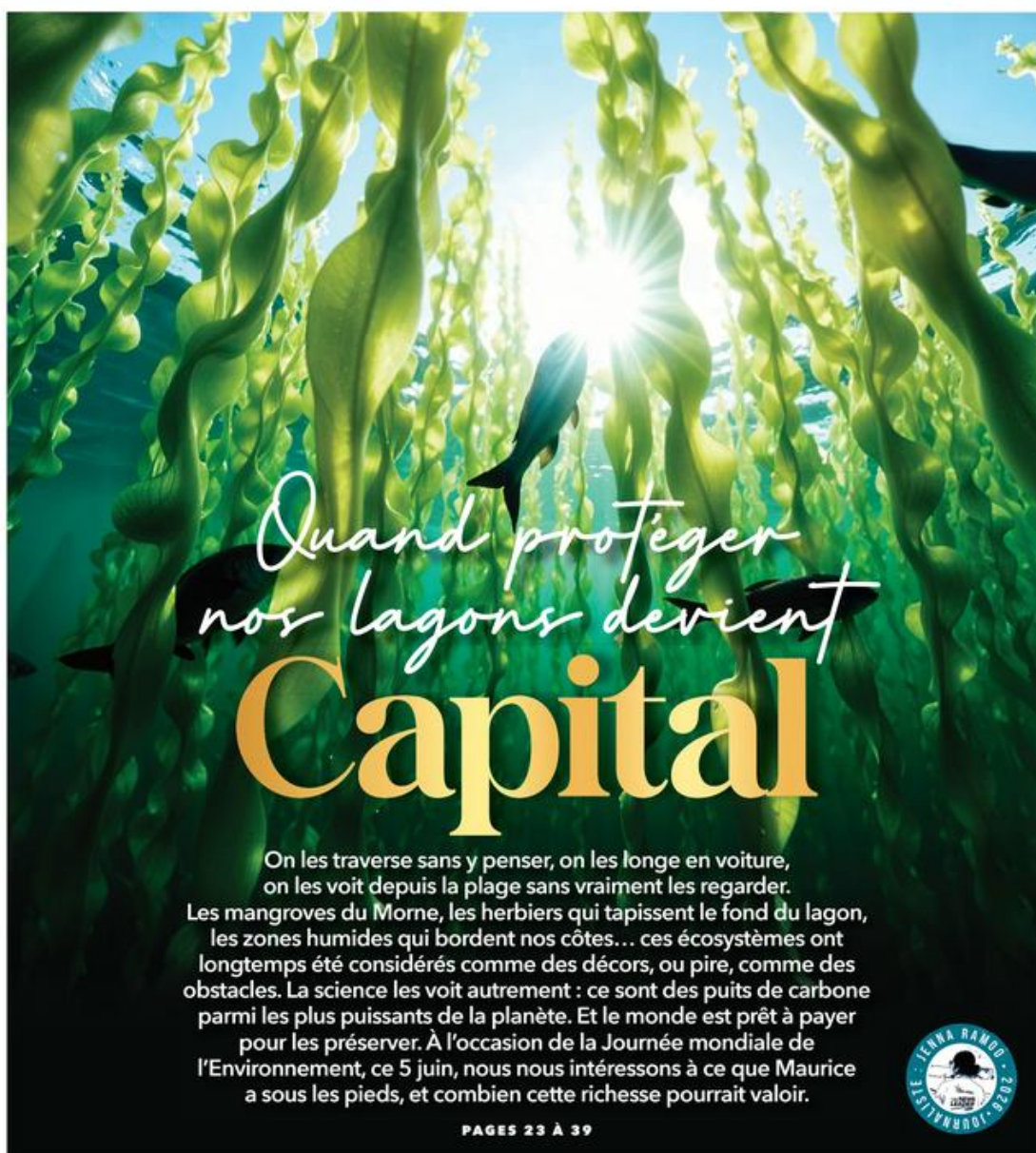
On les traverse sans y penser, on les longe en voiture, on les voit depuis la plage sans vraiment les regarder. Les mangroves du Morne, les herbiers qui tapissent le fond du lagon, les zones humides qui bordent nos côtes... ces écosystèmes ont longtemps été considérés comme des décors, ou pire, comme des obstacles. La science les voit autrement : ce sont des puits de carbone parmi les plus puissants de la planète. Et le monde est prêt à payer pour les préserver. À l'occasion de la Journée mondiale de l'Environnement, ce 5 juin, nous nous intéressons à ce que Maurice a sous les pieds, et combien cette richesse pourrait valoir.

Carbone Bleu

SUPPLÉMENT DE LE DIMANCHE/L'HEBDO
DU 31 MAI AU 6 JUIN 2026

DOSSIER RÉALISÉ PAR JENNA RAMOO

DéfiVert



*Quand protéger
nos lagons devient*
Capital

On les traverse sans y penser, on les longe en voiture,
on les voit depuis la plage sans vraiment les regarder.
Les mangroves du Morne, les herbiers qui tapissent le fond du lagon,
les zones humides qui bordent nos côtes... ces écosystèmes ont
longtemps été considérés comme des décors, ou pire, comme des
obstacles. La science les voit autrement : ce sont des puits de carbone
parmi les plus puissants de la planète. Et le monde est prêt à payer
pour les préserver. À l'occasion de la Journée mondiale de
l'Environnement, ce 5 juin, nous nous intéressons à ce que Maurice
a sous les pieds, et combien cette richesse pourrait valoir.

PAGES 23 À 39



24

LE DIMANCHE/L'HEBDO • DU 31 MAI AU 6 JUIN 2026

CARBONE BLEU: le capital invisible de nos lagons

Sous ses lagons, herbiers, mangroves et marais salants, Maurice stocke des milliers de tonnes de carbone bleu. Selon le Dr Jay Doorga (Université des Mascareignes), cette ressource économique considérable, encore inexploitée, pourrait transformer l'avenir de l'île.

Imaginez un actif financier enfoui sous nos pieds, qui prend de la valeur chaque année, qui protège nos infrastructures, nourrit nos pêcheurs et préserve nos plages... et que nous n'avons pas encore commencé à exploiter. C'est exactement la situation de Maurice, aujourd'hui, face à son carbone bleu.

Le carbone bleu, c'est le carbone capturé et stocké par les écosystèmes côtiers : herbiers marins, mangroves, marais salants. Ces milieux naturels absorbent le CO₂ présent dans l'air et dans l'eau, et l'enfouissent dans leurs sédiments pour des siècles, parfois des millénaires. Sur les marchés internationaux du carbone – où les entreprises et les États achètent des crédits pour compenser leurs émissions – cette capacité de stockage a une valeur monétaire directe et croissante, qui se chiffre en millions de dollars. Et Maurice, avec ses 1382 hectares d'écosystèmes côtiers, en possède une quantité substantielle.

« En prouvant que nos côtes verrouillent un stock vital allant jusqu'à près de 77 000 tonnes de carbone, nous disposons d'arguments scientifiques solides pour attirer des financements internationaux liés à l'économie bleue et à la lutte contre le changement climatique », affirme le Dr Doorga, chercheur à l'Earth and Ocean Lab de l'Université des Mascareignes. Un argument en or, à condition de savoir le



faire valoir.

Pour comprendre la valeur économique du carbone bleu mauricien, il faut d'abord comprendre comment nos trois écosystèmes côtiers fonctionnent, et pourquoi ils sont si efficaces comparés à d'autres réservoirs naturels.

Les herbiers marins : Ils constituent notre plus grande superficie côtière avec 832 hectares dans nos lagons. Leur stockage



de carbone est diffus, mais leur emprise territoriale immense en fait le socle de notre réservoir naturel, stabilisant les fonds marins, cassant l'énergie des vagues, protégeant nos plages de l'érosion.

Les mangroves : Elles sont d'une toute autre nature. Avec seulement 144,8 hectares, elles sont nos championnes de la densité. Leurs racines plongent dans une boue salée et privée d'oxygène où la décomposition



des matières végétales est quasi stoppée. Le carbone s'y accumule pendant des siècles sans jamais s'échapper. « Les mangroves peuvent stocker jusqu'à 5 fois, parfois même 10 fois plus de carbone par hectare qu'une forêt terrestre comme celle des Gorges de la Rivière-Noire », explique le Dr Doorga. À chaque marée, leurs racines piègent de nouveaux sédiments, empilant couche après couche un capital souterrain d'une

CARBONE BLEU : le capital invisible de nos lagons

Sous ses lagons, herbiers, mangroves et marais salants, Maurice stocke des milliers de tonnes de carbone bleu. Selon le Dr Jay Doorga (Université des Mascareignes), cette ressource économique considérable, encore inexploitée, pourrait transformer l'avenir de l'île.



Imaginez un actif financier enfoui sous nos pieds, qui prend de la valeur chaque année, qui protège nos infrastructures, nourrit nos pêcheurs et préserve nos plages... et que nous n'avons pas encore commencé à exploiter. C'est exactement la situation de Maurice, aujourd'hui, face à son carbone bleu.

Le carbone bleu, c'est le carbone capturé et stocké par les écosystèmes côtiers : herbiers marins, mangroves, marais salants. Ces milieux naturels absorbent le CO₂ présent dans l'air et dans l'eau, et l'enfouissent dans leurs sédiments pour des siècles, parfois des millénaires. Sur les marchés internationaux du carbone - où les entreprises et les États achètent des crédits pour compenser leurs émissions - cette capacité de stockage a une valeur monétaire directe et croissante, qui se chiffre en millions de dollars. Et Maurice, avec ses 1382 hectares d'écosystèmes côtiers, en possède une quantité substantielle.

« En prouvant que nos côtes verrouillent un stock vital allant jusqu'à près de 77 000 tonnes de carbone, nous disposons d'arguments scientifiques solides pour attirer des financements internationaux liés à l'économie bleue et à la lutte contre le changement climatique », affirme le Dr Doorga, chercheur à l'Earth and Ocean Lab de l'Université des Mascareignes. Un argument en or, à condition de savoir le



faire valoir.

Pour comprendre la valeur économique du carbone bleu mauricien, il faut d'abord comprendre comment nos trois écosystèmes côtiers fonctionnent, et pourquoi ils sont si efficaces comparés à d'autres réservoirs naturels.

Les herbiers marins : Ils constituent notre plus grande superficie côtière avec 832 hectares dans nos lagons. Leur stockage



de carbone est diffus, mais leur emprise territoriale immense en fait le socle de notre réservoir naturel, stabilisant les fonds marins, cassant l'énergie des vagues, protégeant nos plages de l'érosion.

Les mangroves : Elles sont d'une toute autre nature. Avec seulement 144,8 hectares, elles sont nos championnes de la densité. Leurs racines plongent dans une boue salée et privée d'oxygène où la décomposition



des matières végétales est quasi stoppée. Le carbone s'y accumule pendant des siècles sans jamais s'échapper. « Les mangroves peuvent stocker jusqu'à 5 fois, parfois même 10 fois plus de carbone par hectare qu'une forêt terrestre comme celle des Gorges de la Rivière-Noire », explique le Dr Doorga. À chaque marée, leurs racines piègent de nouveaux sédiments, empiétant couche après couche un capital souterrain d'une

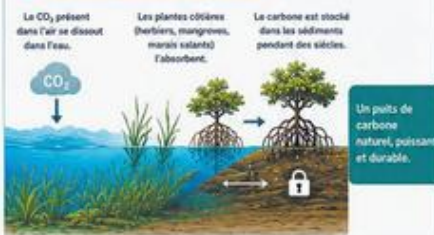


CARBONE BLEU : LE TRÉSOR CACHÉ DES LAGONS MAURICIENS

Nos océans et écosystèmes côtiers capturent le CO₂ et le stockent pendant des siècles.

« Nos herbiers, mangroves et marais salants sont le moteur biologique de la résilience de Maurice face au changement climatique. »
— Dr Jay Doorga

1 LE CARBONE BLEU, C'EST QUOI ?



2 NOS 3 SUPER-HÉROS ÉCOLOGIQUES

HERBIERS MARINS	MANGROVES	MARAISSALANTS ET ZONES HUMIDES
832 hectares	144,8 hectares	404,8 hectares
- Stabilisent les fonds marins - Cassent l'énergie des vagues - Stockage diffus mais immense surface	- Stockage ultra-concentré - Jusqu'à 427 t de carbone / hectare - Racines = pièges à carbone	- Zones tampons entre terre et mer - Filtrant les polluants - Protègent contre la montée des eaux

3 POURQUOI LES MANGROVES SONT SI EFFICACES ?



4 LE POTENTIEL CHIFFRÉ DE L'ÉCOSYSTÈME MAURICIEN

ÉCOSYSTÈMES	SUPERFICIE	STOCK DE CARBONE (tonnes)
Herbiers marins	832 ha	7 155 à 13 977
Mangroves	144,8 ha	12 746 à 61 946
Marais salants et zones humides	404,8 ha	3,6 à 1 056,5
TOTAL ESTIMÉ : ENTRE 19 905 ET 76 981 TONNES DE CARBONE		

5 UN ATOUT STRATÉGIQUE MAJEUR POUR MAURICE

POUR LE CLIMAT	POUR L'ÉCONOMIE
- Protègent contre l'invasion et la montée des eaux - Absorbent l'énergie des vagues et des tempêtes - Stockent du carbone à long terme	- Pêche artisanale plus productive - Tourisme durable et paysages préservés - Accès à des financements internationaux (carbone bleu)

6 COMBIEN ÇA VAUT ?

1 hectare de mangrove bien préservé =
427,81 t de carbone pur
= environ 1 570 t de CO₂ bloquées

VALEUR CARBONE ESTIMÉE PAR HECTARE DE MANGROVE
Rs 1,8 à 3,6 MILLIONS
(39 250 à 78 500 USD) selon les prix du marché

À L'ÉCHELLE DE MAURICE

Protéger notre stock maximal de carbone bleu, c'est sécuriser un capital d'environ
282 500 tonnes de CO₂

Un argument clé pour attirer des millions de dollars de financements internationaux.

7 SI ON DÉTRUIT, ON RELÂCHE !

BÉTONNAGE, POLLUTION, DÉGRADATION...

- 1 Relargage massif de CO₂ stocké depuis des décennies
- 1 Érosion des plages et des côtes
- 1 Lagons appauvris et moins résilients
- 1 Perte de biodiversité et de moyens de subsistance

8 DES MODÈLES ÉTRANGERS À SUIVRE

KENYA	SEYCHELLES	COLUMBIE
Mikoko Pamoja Premier projet communautaire de carbone bleu au monde. Crédits carbone vendus pour financer l'eau potable et l'éducation.	Blue Band Obligation carbone souveraine pour lever des fonds et financer la protection des autres marines protégées.	Crédits carbone haute qualité Intégration des communautés locales et pratiques strictes (MRV) certifiées par Verra.

« Le carbone bleu n'est pas un simple produit financier : c'est l'outil qui nous permettra de financer le sauvetage de nos lagons et l'avenir de nos communautés. Agissons dès aujourd'hui pour préserver notre trésor bleu ! »
— Dr Jay Doorga

Source : Earth and Ocean Lab (Université des Mascareignes) — Project Blue Carbon-Borneo par WRI (Mauritius) 2019

9 LES RÈGLES DU JEU : CE QUI BLOQUE ENCORE À MAURICE

- Absence de loi-cadre nationale sur les marchés de carbone
- Flou sur les droits de propriété du carbone séquestré
- Pas de registre national officiel connecté aux instances internationales
- Protocoles MRV (Mesure, Notification et Vérification) à institutionnaliser avec des organismes agréés

10 LES PROCHAINS ENJEUX

- Adopter un cadre légal clair et un registre national
- Protéger et restaurer nos écosystèmes côtiers face aux pressions humaines
- Financer des mesures in situ certifiées internationalement
- Obtenir la crédibilité nécessaire pour monnayer notre carbone bleu

densité exceptionnelle, jusqu'à 427 tonnes de carbone par hectare. C'est ce mécanisme de coffre-fort géologique, impossible à reproduire sur la terre ferme, qui fait des mangroves l'écosystème le plus précieux sur les marchés du carbone.

Les marais salants et zones humides : Avec leurs 404,8 hectares, ils complètent ce dispositif en agissant comme zones tampons entre la terre et la mer – filtrant les polluants, amortissant les tempêtes, préservant la biodiversité côtière. « Nos herbiers, mangroves et marais salants sont le moteur biologique de la résilience de Maurice face au changement climatique », résume le Dr Doorga. Mais ce moteur biologique est aussi, potentiellement, un moteur économique.

Ce que valent réellement nos lagons

Le dernier audit cartographique de l'Earth and Ocean Lab, dans le cadre du projet Blue Carbon financé par MOL (Mauritius) Ltd, a quantifié pour la première fois l'ampleur réelle de ce capital. Résultat : nos écosystèmes côtiers stockent entre 19 905 et 76 981 tonnes de carbone. Les mangroves, malgré leur superficie limitée, en concentrent la part la plus massive, jusqu'à 61 946 tonnes à elles seules, grâce à leur densité de stockage extraordinaire.

Pour traduire ces chiffres en valeur économique concrète, il faut regarder les marchés internationaux du carbone. La tonne de CO₂ bleu s'y négocie aujourd'hui entre 25 et 50 dollars américains. Une prime significative liée aux bénéfices exceptionnels de ces écosystèmes pour la biodiversité. À ce tarif, un seul hectare de mangrove intacte représente un actif financier dormant évalué entre Rs 1,8 million et Rs 3,6 millions.

« À l'échelle de notre pays, protéger l'ensemble de notre stock maximal de carbone bleu permet de sécuriser un capital d'environ

282 500 tonnes de CO₂, un argument en or pour Maurice afin de décrocher des millions de dollars de financements internationaux pour protéger nos côtes », estime le chercheur.

Et ce n'est que la valeur carbone directe. Car ces écosystèmes génèrent simultanément des bénéfices économiques concrets pour les Mauriciens au quotidien. Pour les pêcheurs artisanaux, mangroves et herbiers sont les pouponnières de l'océan : poissons, crabes et crevettes s'y reproduisent avant de repeupler nos lagons. Pour les opérateurs du tourisme,

ces barrières naturelles garantissent des eaux cristallines, des plages préservées, des récifs vivants.

« Pour le citoyen lambda et les opérateurs du tourisme, cela se traduit par la préservation de nos paysages emblématiques, le maintien des emplois liés aux activités nautiques et hôtelières, et l'assurance que les générations futures pourront continuer à profiter de lagons sains et résilients », souligne le Dr Doorga. Des bénéfices qui, contrairement à une infrastructure en béton, se régénèrent d'eux-mêmes, à condition de les préserver.

PÊCHE, TOURISME, CLIMAT : DES GAINS POUR TOUS

- POISSONS PLUS NOMBREUX
- PLAGES PROTÉGÉES
- TOURISME DURABLE
- EMPLOIS PRÉSERVÉS
- LAGONS SAINS POUR NOS ENFANTS

Le danger d'un capital dilapidé

Mais ce capital n'est pas indestructible. Et sa destruction aurait un coût économique et climatique catastrophique. Le Dr Doorga utilise une métaphore limpide pour l'expliquer : l'océan est notre compte épargne climatique. Chaque jour, nos mangroves, herbiers et marais salants y déposent du carbone, patiemment, depuis des décennies. Si ces écosystèmes venaient à être détruits, ce serait non seulement la fin des dépôts, mais un retrait brutal et massif de tout le capital accumulé.

« Si nous continuons à bétonner nos côtes ou à dégrader nos lagons, nous effectuons des retraits forcés et catastrophiques. Détruire ces milieux revient à vider brutalement notre compte épargne, libérant instantanément des décennies de pollution accumulée, ce qui aggraverait la montée des eaux et priverait nos enfants de leur meilleure assurance naturelle contre le changement climatique », avertit-il.

La menace est réelle et déjà visible. L'encroûtement des infrastructures, la pollution des lagons, le développement côtier non maîtrisé fragilisent chaque année un peu plus nos réservoirs naturels. « Si ces usines naturelles venaient à être détruites, non seulement elles arrêteraient de fonctionner, mais elles relâcheraient instantanément des décennies de pollution accumulée directement dans l'atmosphère et nos lagons », prévient le scientifique. Protéger ces zones n'est donc pas seulement un impératif écologique ; c'est éviter une dette carbone et économique que les générations futures ne pourraient pas rembourser.

Ce qui nous sépare encore de cette ressource

Alors pourquoi Maurice n'exploite-t-elle pas encore ce capital ? Parce qu'entre la ressource naturelle et le crédit carbone monnayable sur les marchés mondiaux, le chemin est long, et plusieurs obstacles concrets restent à franchir.

Le premier est scientifique. « On ne peut pas vendre ce que l'on ne sait pas quantifier avec précision, ni ce que l'on risque de perdre demain sous la pression du bétonnage ou de la pollution », insiste le Dr Doorga. L'audit de l'Earth and Ocean Lab constitue une base solide, mais des mesures in situ beaucoup plus approfondies devront être validées par des organismes d'accréditation internationaux certifiés avant toute mise sur le marché.

Le second obstacle est légal. Maurice souffre encore de l'absence d'une loi-cadre nationale sur les marchés du carbone, d'un flou juridique sur la propriété du carbone séquestré – appartient-il à l'État, aux communautés locales, aux développeurs de projets ? – et de l'absence d'un registre national officiel des transactions. Pour s'aligner sur les exigences de l'Accord de Paris, le pays devra également mettre en place un protocole strict de Mesure, Notification et Vérification (MRV), imposant l'intervention systématique d'organismes certifiés avant toute vente de crédit carbone.

« C'est uniquement en démontrant notre capacité à protéger ce bouclier naturel que Maurice obtiendra la crédibilité nécessaire pour transformer ses côtes en un actif financier certifié et respecté », précise le Dr Doorga.

Des modèles qui prouvent que c'est possible

Ces obstacles ne sont pas insurmontables. D'autres pays, avec des ressources comparables aux nôtres, ont déjà tracé la voie.

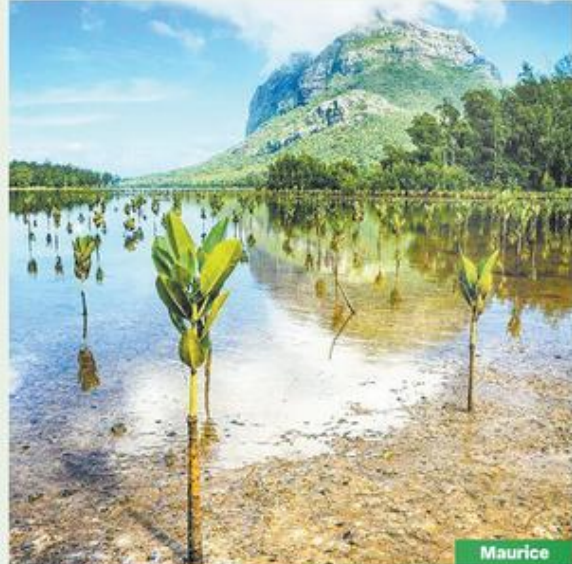
Au Kenya, le projet Mikoko Pamoja a

Maurice, Saya de Malha, Chagos : des écosystèmes d'importance mondiale

À l'échelle mondiale, le Dr Jay Doorga place Maurice, Saya de Malha et les Chagos dans une catégorie à part : trois espaces formant des sanctuaires d'exception, véritables poumons et boucliers de tout l'océan Indien.

Le banc de Saya de Malha est, à ses yeux, tout simplement sans équivalent. Cette immense plaine sous-marine – de la taille de la Belgique – abrite la plus grande prairie d'herbiers marins continue au monde et capture une quantité colossale de CO₂ à l'échelle planétaire. Plus au sud, l'archipel des Chagos se distingue par le Great Chagos Bank, la plus grande structure d'atoll au monde, ceintée de récifs coralliens parmi les plus sains de la Terre, une abondance de vie marine et une résilience face au réchauffement que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

À l'échelle de Maurice, nos herbiers côtiers (832 hectares) et nos mangroves (144,8 hectares) complètent ce tableau en agissant à la fois comme remparts physiques contre les vagues et comme usines de stockage ultra-concentrées de carbone. « Ensemble, ce réseau de puits de carbone connecte nos océans et place notre région au cœur de la stratégie mondiale de sécurité climatique », souligne le Dr Doorga.



Maurice



Saya de Malha



Chagos

été le premier au monde à monétiser le carbone bleu des mangroves, vendant des crédits certifiés sur le marché volontaire pour financer directement l'accès à l'eau potable et l'éducation locale. Les Seychelles ont émis un « Blue Bond » souverain soutenu par la Banque mondiale, levant des fonds internationaux tout en finançant la protection de leurs aires marines protégées. La Colombie, enfin, s'est distinguée par un programme intégrant pleinement les

communautés locales avec des protocoles certifiés par l'organisme international Verra.

« En s'appuyant sur ces réussites, Maurice pourrait concevoir un modèle similaire adapté à ses spécificités, associant la rigueur des certifications scientifiques internationales à des retombées économiques directes pour la résilience de nos communautés côtières », indique le Dr Doorga.

Son message est sans ambiguïté :

l'opportunité est réelle, la ressource est là, mais la fenêtre pour agir ne restera pas ouverte indéfiniment. « Le carbone bleu n'est pas un simple produit financier. C'est l'outil qui va nous permettre de financer le sauvetage de nos lagons et l'avenir de nos communautés. »

Notre trésor est là, sous nos vagues. Il nous appartient encore de décider si nous allons le dilapider, ou en faire le socle d'une nouvelle économie bleue pour Maurice.



BIO EXPRESS

Formé à l'Université d'Oxford (MSc) et de Maurice (BSc, Doctorat), le Dr Jay Rovisham Singh Doorga est maître de conférences à l'Université des Mascareignes. Expert reconnu en énergies renouvelables et changement climatique, ses recherches ont influencé les politiques énergétiques en Afrique et ont été saluées par des médias de prestige comme Forbes. Lauréat d'État et médaillé d'or académique, il est l'auteur de plus de 50 publications scientifiques, d'un ouvrage de référence et détient un brevet pour l'invention d'un prototype d'énergie houlomotrice. Ses champs d'expertise comprennent les énergies renouvelables et systèmes houlomoteurs ; le changement climatique et la gestion des risques de catastrophes ; ainsi que les SIG (systèmes d'information géographique) et la gestion des océans.

Financer l'invisible : le pari du carbone bleu

Les mangroves et herbiers marins de l'île abritent un trésor climatique encore inexploité : le carbone bleu. Pour le transformer en levier économique, il faudra d'abord lui donner un prix, et inventer une nouvelle façon de faire de la finance.



Par une matinée calme, un pêcheur de Mahébourg sort son filet. Sous sa pirogue, à quelques mètres de profondeur, des herbiers marins s'étendent en silence. Le sait-il ? Ce tapis végétal immergé fait quelque chose d'extraordinaire : il capture du carbone atmosphérique et le stocke dans les sédiments, parfois pendant des millénaires. Mieux encore, il le fait à une vitesse que les forêts terrestres, pourtant si célébrées dans les débats climatiques, ne peuvent pas égaler.

Ce phénomène a un nom : le carbone bleu. Et à Maurice, il constitue peut-être l'un des actifs économiques les plus précieux du pays... à condition de savoir le voir. Le problème, c'est que les lagons n'apparaissent dans aucun bilan. Ni dans celui d'une entreprise, ni dans les comptes nationaux, ni dans les modèles de risque des banques. Ils sont là, ils travaillent, ils protègent, ils régulent. Et, pourtant, ils restent économiquement invisibles.

« Pendant longtemps, nous avons abordé les récifs, les lagons ou les mangroves comme de simples décors naturels au service de nos activités, plutôt que comme de véritables infrastructures naturelles à forte valeur économique », observe Vanessa Doger de Spéville, Head of Sustainability du MCB Group.

Cette infrastructure naturelle rend pourtant des services concrets et chiffrables. Elle absorbe l'énergie des vagues et protège le littoral. Elle nourrit les espèces marines dont dépend la pêche. Elle maintient la transparence et la beauté des eaux qui font venir les touristes. Elle séquestre du carbone que d'autres pays, ailleurs, paieront pour compenser leurs émissions.

L'économie bleue représente déjà environ 10,5 % du PIB mauricien et soutient près de 20 000 emplois directs ; des groupes comme IBL Seafood Ltd ou Alba Fishing Ltd en sont la preuve vivante. Mais ce chiffre ne capture qu'une fraction de la valeur réelle : celle qui se voit, se vend, se facture. L'essentiel reste dans l'ombre.

Le marché qui pourrait tout changer

Depuis une décennie, une nouvelle mécanique financière tente de corriger cette invisibilité : le marché volontaire du carbone. Son principe est simple.

Une entreprise qui émet des gaz à effet de serre peut compenser une partie de son bilan en achetant des crédits carbone. Chaque crédit représentant une tonne de CO₂ captée ou évitée quelque part dans le monde. Les forêts tropicales ont été les premières à alimenter ce marché. Les écosystèmes marins commencent à y entrer.

C'est là qu'intervient le carbone bleu. Les mangroves et les herbiers marins de Maurice, s'ils sont préservés et restaurés selon des protocoles rigoureux, peuvent générer des crédits vendables sur ce marché international. Pour l'île, ce serait une source de revenus entièrement nouvelle, non plus tirée de l'extraction ou de la consommation de la nature, mais précisément de sa protection.

Le potentiel est réel. La zone économique exclusive (ZEE) de Maurice couvre 2,2 millions de kilomètres carrés d'océan. Ce territoire maritime immense n'a pas encore été cartographié sous l'angle du carbone bleu. Personne ne sait précisément combien de tonnes de CO₂ sont stockées dans ces sédiments, ni à quelle vitesse elles s'accumulent ou se libèrent lorsque les écosystèmes se dégradent.

C'est le premier verrou. Sans cartographie, pas de quantification. Sans quantification, pas de crédits. Sans crédits, pas de marché.

Mais la cartographie n'est que le

Vanessa Doger de Spéville,
Head of Sustainability
du MCB Group.

début du problème. Pour qu'une banque finance un projet de restauration de mangroves et accepte d'inscrire les futurs crédits carbone dans son bilan comme une garantie, il faut un cadre légal. Il faut que l'État définisse qui possède ces crédits, comment ils sont certifiés, comment les transactions sont enregistrées. Il faut une taxonomie bleue, c'est-à-dire une classification officielle qui distingue ce qui est « durable » de ce qui ne l'est pas dans l'économie maritime, de la même façon que la taxonomie verte européenne le fait pour les investissements terrestres.

« C'est ce qui permettra aux banques commerciales de se lancer sereinement sur le marché du carbone bleu à Maurice », explique un expert en finance climatique que nous avons consulté. Aujourd'hui, ce cadre n'existe pas. La Banque de Maurice n'a pas encore émis de directive sur le sujet. Le gouvernement n'a pas adopté de loi encadrant les crédits carbone nationaux. Les Assises de l'Océan 2025 ont envoyé un signal politique encourageant, mais les signaux, rappelle l'expert avec une pointe d'impatience, « ne font pas les investissements ».

Dans ce vide institutionnel, les banques restent en retrait. Non par manque d'intérêt, mais par prudence rationnelle : sans règles du jeu claires, le risque est impossible à évaluer, donc impossible à tarifier, donc impossible à financer.

Des produits financiers à inventer

Supposons que le cadre existe. Que la cartographie soit faite, que la loi soit votée, que la taxonomie soit publiée. Il resterait encore un obstacle moins visible mais tout aussi réel : les banques mauriciennes



ne disposent pas, aujourd'hui, des produits financiers adaptés.

Les « green loans » existent, les « sustainability-linked bonds » aussi, mais ils couvrent une palette trop large et trop généraliste pour s'ajuster aux spécificités d'un projet de restauration de mangroves dans une baie du Sud. « Aucune banque à Maurice ne propose d'offre spécifiquement dédiée à ces écosystèmes », constate l'expert en finance climatique.

La priorité la plus accessible serait un « Blue Loan », un prêt bleu sur mesure, conçu pour les petites et moyennes entreprises engagées dans des activités marines durables. Un outil simple, calibré pour le tissu économique local, avec des critères d'éligibilité liés à des indicateurs écologiques mesurables. Et une innovation de taille : les banques devraient pouvoir accepter la valeur écologique des mangroves et herbiers marins comme garantie collatérale – de la même façon qu'un bien immobilier sert aujourd'hui de caution à un prêt. Une mangrove en bonne santé aurait ainsi, officiellement, une valeur bancaire, propose l'expert.

À plus grande échelle, les « Blue Bonds » (obligations bleues) offrent un potentiel de mobilisation de capitaux significatif. Deux obligations vertes seulement ont été émises à Maurice jusqu'ici, de façon privée. L'émission d'une obligation bleue souveraine est techniquement envisageable, précise l'expert, mais elle supposerait une capacité technique de structuration que le gouvernement ne possède pas encore clairement.

Une piste alternative, inspirée de l'expérience des Seychelles, mérite l'attention : le mécanisme de « debt-for-nature swap », ou conversion de dette en faveur de la nature. Le principe – un créancier international accepte d'annuler ou de réduire une partie de la dette d'un État en échange d'un engagement de celui-ci à investir dans la préservation de ses écosystèmes – a permis aux Seychelles de financer la protection de 30 % de ses eaux territoriales. Maurice, dont la marge de manœuvre budgétaire est contrainte, pourrait s'en inspirer directement.

Ne pas oublier le pêcheur

Il y a un risque dans tous ces raisonnements financiers : que la transition bleue profite aux grandes entreprises et aux investisseurs institutionnels, mais passe à côté de ceux qui vivent directement de l'océan.

Les petits pêcheurs, les coopératives de femmes des zones côtières, les associations communautaires qui restaurent déjà des mangroves avec peu de moyens et beaucoup de connaissances locales... ces acteurs-là ont peu de chances de décrocher un « Blue Loan » dans une banque commerciale, même bien intentionnée. Les dossiers sont complexes, les garanties manquent, les horizons de rentabilité ne correspondent pas aux attentes habituelles du crédit bancaire.

Pour eux, l'expert en finance climatique propose un mécanisme distinct : des microcrédits concessionnels, garantis par l'État ou des institutions internationales, distribués via un modèle inspiré de la DBM (Development Bank of Mauritius) mais intégré au sein des banques commerciales. Et surtout, un accès réservé à certaines zones économiques bleues stratégiques, les îlots périphériques notamment, dont les petits opérateurs ont été progressivement évincés par les grands acteurs.

Pour la MCB, cette dimension sociale n'est pas séparable de la logique financière. « La transition doit garantir une répartition équitable des bénéfices économiques en valorisant les savoir-faire locaux et en incluant les populations les plus exposées »,

Sept pistes concrètes pour débloquent le carbone bleu mauricien

Les recommandations d'un expert en finance climatique, classées par ordre de priorité

1. Cartographier avant tout

Aucune monétisation n'est possible sans une cartographie précise du stock de carbone bleu dans la ZEE mauricienne. C'est la base scientifique indispensable à tout ce qui suit. La National Blue Carbon Task Force, créée à cet effet, doit livrer des résultats concrets et publics.

2. Créer la taxonomie bleue nationale

Sans classification officielle de ce qui est « durable » dans l'économie maritime mauricienne, les banques ne peuvent ni évaluer les risques ni concevoir des produits adaptés. Cette taxonomie – à l'image de ce que l'Europe a fait pour la finance verte – est le préalable réglementaire à tout investissement sérieux.

3. Lancer le « Blue Loan » pour les MPME

Le produit financier le plus rapidement réalisable : un prêt bleu sur

mesure, spécifiquement conçu pour les micro, petites et moyennes entreprises engagées dans des activités marines durables. Des critères d'éligibilité liés à des indicateurs écologiques mesurables, pas à une grille généraliste de crédit vert.

4. Imposer un plan de préservation aux développements côtiers

Tout projet immobilier ou touristique en zone littorale – à la construction comme au renouvellement de bail – devrait être conditionné à un plan de préservation des écosystèmes adjacents, adossé à un engagement d'investissement. Ce mécanisme consoliderait le stock existant de carbone bleu sans dépenser une seule roupie publique.

5. Créer un fonds alimenté par une redevance bleue

Une taxe spécifique sur les permis et baux côtiers viendrait alimenter un fonds dédié à la restauration des écosystèmes marins. L'État deviendrait ainsi investisseur direct dans son propre capital naturel, avec des ressources pérennes et prévisibles.

6. Explorer le debt-for-nature swap

Inspiré du modèle des Seychelles, ce mécanisme permet à un État d'obtenir l'annulation partielle de sa dette extérieure en échange d'un engagement de protection de ses écosystèmes. Pour Maurice, dont les marges budgétaires sont contraintes, c'est une voie crédible pour financer à grande échelle la préservation de sa ZEE, sans attendre les recettes futures du marché carbone.

7. Réserver l'accès aux zones bleues stratégiques aux petits opérateurs

Certains îlots périphériques de Maurice, parmi les zones les plus riches en carbone bleu, ont été progressivement accaparés par les grands acteurs économiques, au détriment des pêcheurs et communautés côtières qui en vivaient. Toute stratégie nationale crédible doit corriger cette injustice : réserver des zones économiques bleues spécifiques aux petits opérateurs locaux est à la fois une mesure de justice territoriale et une condition de bonne gestion durable des écosystèmes.



Comprendre la finance bleue

- **CRÉDIT CARBONE** : Certificat représentant une tonne de CO₂ captée ou évitée. Il peut être acheté par une entreprise pour compenser ses émissions.
- **MARCHÉ VOLONTAIRE DU CARBONE** : Marché sur lequel des entreprises achètent volontairement des crédits carbone pour réduire leur empreinte climatique.
- **TAXONOMIE BLEUE** : Classification officielle permettant d'identifier quelles activités maritimes sont considérées comme durables.
- **BLUE LOAN (PRÊT BLEU)** : Prêt destiné à financer des activités liées à la protection ou à l'exploitation durable des ressources marines.
- **BLUE BOND (OBLIGATION BLEUE)** : Produit financier émis pour lever des fonds consacrés à des projets liés à l'océan et aux écosystèmes marins.
- **DEBT-FOR-NATURE SWAP** : Mécanisme par lequel une partie de la dette d'un pays est annulée en échange d'engagements de protection de la nature.

« Le moment d'agir concrètement, c'est maintenant, pas demain », répète l'expert en finance climatique.

INTERVIEW

DR JAMIIL JEETOO,

ÉCONOMISTE DU PNUD :

« Le carbone bleu nous oblige à repenser notre définition de la valeur financière »

Mangroves, herbiers et récifs pourraient bientôt alimenter un marché mondial en pleine explosion. Mais comment transforme-t-on un lagon en actif financier ? Le Dr Jamiil Jeetoo, économiste au PNUD, explique les mécanismes et les enjeux derrière cette nouvelle ruée verte.

● Dr Jamiil Jeetoo, quelle est votre mission au sein du PNUD et en quoi l'économie océanique change-t-elle votre rôle ?

Traditionnellement, les économistes travaillaient principalement sur le PIB, le commerce, l'investissement ou l'inflation. Aujourd'hui, le rôle de l'économie évolue profondément. Nous nous penchons désormais sur des questions beaucoup plus systémiques : comment les écosystèmes créent-ils de la valeur économique ? Comment les risques climatiques redessinent-ils les économies ? Comment les petits États insulaires en développement (PEID) peuvent-ils construire leur résilience économique dans un monde de plus en plus instable ?

Et, surtout, comment transformer le capital naturel en moteur de développement durable sans le détruire ? Dans le domaine du carbone bleu, le rôle du PNUD est aujourd'hui, de plus en plus, celui d'un catalyseur stratégique.

● Qu'est-ce que le Blue Carbon Tech Centre ? Quelle est sa configuration concrète ?

Le Blue Carbon Tech Centre n'a pas été conçu comme un simple projet environnemental supplémentaire. La vision est beaucoup plus ambitieuse. L'objectif n'est pas simplement de parler de crédits carbone, mais de contribuer à bâtir un véritable écosystème autour de la science marine, de la gouvernance océanique, du financement climatique, de la technologie, de l'innovation et de la transformation économique durable.

Le but est de positionner Maurice comme une plateforme régionale pour les PEID, reliant plusieurs disciplines clés : la science marine et les technologies océaniques ; l'intelligence artificielle et les systèmes satellitaires ; la modélisation économique et les infrastructures MRV (Mesure, Notification et Vérification) ; le financement climatique, la gouvernance et l'innovation.

En d'autres termes, l'ambition est que Maurice ne soit pas simplement



“

La valeur future ne proviendra pas uniquement du carbone lui-même, mais de toute l'intelligence économique, scientifique et technologique que nous construirons autour de l'océan

”

une participante de la future économie océanique, mais qu'elle contribue à en concevoir les systèmes fondamentaux. C'est un niveau de positionnement stratégique totalement différent.

● D'un point de vue purement économique, comment le « carbone bleu » se distingue-t-il du carbone vert ?

La plupart des gens entendent le terme « carbone bleu » et pensent immédiatement aux crédits carbone. Pourtant, la réalité est beaucoup plus profonde. Le carbone vert provient principalement des écosystèmes terrestres comme les forêts tandis que le

carbone bleu est issu des écosystèmes marins et côtiers.

Les forêts sont déjà relativement bien intégrées dans les systèmes économiques et les politiques climatiques mondiales. Les océans, eux, commencent seulement à entrer dans cette nouvelle phase.

D'un point de vue économique, le carbone bleu nous oblige surtout à repenser complètement notre définition de la valeur financière. Pendant des décennies, les économies ont principalement valorisé les usines, les infrastructures ou les ressources terrestres. Nous entrons aujourd'hui dans une période où les écosystèmes eux-mêmes deviennent progressivement des actifs économiques stratégiques.

Pour Maurice, cela change radicalement la manière de voir notre territoire et notre avenir économique. Nos lagons, nos herbiers marins et nos écosystèmes océaniques ne sont plus uniquement des espaces environnementaux, ils deviennent une partie intégrante de l'architecture économique du futur.

● Les PEID possèdent un immense capital naturel marin, mais peinent à en tirer des bénéfices. Qu'est-ce que le « paradoxe du financement » et quel est le véritable enjeu pour nos îles ?

C'est l'une des grandes contradictions auxquelles font face de nombreux États insulaires. Les PEID disposent souvent d'écosystèmes marins d'importance mondiale, d'une biodiversité exceptionnelle et d'actifs naturels essentiels pour la stabilité climatique

BIO EXPRESS

Économiste national au PNUD pour Maurice et les Seychelles, le Dr Jamiil Jeetoo pilote les stratégies de transformation économique, de financement durable et de résilience climatique de la région. Expert en carbone bleu et finance climatique, il propulse le déploiement du Blue Carbon Tech Centre pour positionner Maurice comme hub mondial de l'intelligence océanique. Il dirige également l'Economic Lab du PNUD, un centre d'analyse avancée et de prospective dédié à l'innovation des politiques publiques et à la conception de modèles économiques résilients pour les Petits États insulaires en développement (PEID).

globale. Pourtant, ces mêmes pays restent souvent fortement vulnérables sur le plan économique et climatique. C'est ce que j'appelle le paradoxe du financement : des pays protègent des actifs naturels d'importance mondiale, mais ne disposent pas toujours des ressources suffisantes pour les préserver durablement.

Le carbone bleu peut potentiellement modifier cette dynamique en créant des passerelles entre la protection des écosystèmes, le financement climatique et la transformation économique. Mais la vraie question est : les PEID vont-ils simplement fournir leurs écosystèmes au futur marché mondial du carbone, ou vont-ils également développer la propriété intellectuelle, les systèmes technologiques, les capacités scientifiques, les plateformes de données et les architectures financières autour de ces écosystèmes ? C'est là que se situe le véritable enjeu stratégique.

● **Où en est Maurice aujourd'hui et comment valoriser durablement des éco-zones spécifiques comme le banc de Saya de Malha ?**

Maurice se trouve encore dans une phase relativement précoce mais, stratégiquement, cela représente une formidable opportunité. À l'échelle mondiale, les marchés du carbone bleu, les méthodologies scientifiques et les systèmes de gouvernance sont eux-mêmes en pleine construction.

Le banc de Saya de Malha n'est pas uniquement un actif écologique : il pourrait également devenir un actif scientifique, technologique et économique stratégique. Mais, il faut éviter toute vision simpliste. La véritable question n'est pas seulement : peut-on vendre du carbone marin ?

La question, beaucoup plus importante est : Maurice peut-elle devenir un centre de référence pour les futurs systèmes d'intelligence des économies océaniques ? Cela inclut notamment les systèmes de données marines, la surveillance satellitaire, l'intelligence artificielle appliquée aux écosystèmes, les technologies MRV, la modélisation des risques climatiques, la valorisation de la biodiversité, le financement durable des océans et l'innovation scientifique.

La valeur future ne proviendra pas uniquement du carbone lui-même, mais de toute l'intelligence économique, scientifique et technologique que nous construirons autour de l'océan. C'est un véritable changement de paradigme économique.

● **Qu'est-ce qui ralentit aujourd'hui le développement de cette économie et comment s'assurer que ce ne soit pas qu'un concept abstrait pour les Mauriciens ?**

Un des principaux défis réside dans le fait que le secteur évolue actuellement beaucoup plus rapidement que les systèmes de gouvernance. De nombreux pays tentent encore de répondre à des questions fondamentales : comment valoriser correctement les écosystèmes ? Qui possède cette valeur ? Comment garantir l'intégrité environnementale ? Comment éviter le greenwashing ? Comment protéger les communautés locales ? Comment relier la science aux marchés ?

Pourtant, la valeur potentielle dépasse largement les seuls revenus liés aux crédits carbone. Si le secteur est correctement structuré, il peut générer de nouvelles opportunités d'emploi et d'activité dans des domaines d'avenir : la science marine, les technologies environnementales, la gestion des systèmes de données, la restauration des écosystèmes ou encore la finance climatique.

Un changement majeur s'amorce : la future économie bleue sera beaucoup plus intensive en connaissances qu'en extraction de ressources. Et pour une économie insulaire comme Maurice, ce passage au capital immatériel est particulièrement stratégique.

1 Maurice : Petite île, grand État océanique

2 040 km²
Terre émergée

2,2 millions km²
Zone Économique Exclusive (ZEE)



FOCUS ZOOM

Le banc de Saya de Malha : l'un des plus grands écosystèmes d'herbiers marins au monde – un géant écologique encore méconnu de la planète.

2 L'océan, notre meilleur bouclier climatique



30% des émissions de CO₂ issues des activités humaines sont absorbées par l'océan chaque année.



L'océan stocke **60 fois plus** de carbone que l'atmosphère.



50% du carbone piégé dans les sédiments marins provient uniquement des habitats côtiers.

3 La superpuissance des écosystèmes marins



VS



x35 : C'est la vitesse à laquelle les herbiers marins peuvent stocker le carbone par rapport aux forêts tropicales.



3 à 5 fois plus efficace : À surface égale, les mangroves et herbiers stockent le carbone de manière bien plus performante qu'une forêt, notamment grâce aux sédiments sous-marins.



Durabilité : Ce carbone bleu reste piégé sous le fond marin pendant des siècles, voire des millénaires.

4 Monétiser le lagon : La valeur de l'intégrité

Plus un projet est sérieux et écoresponsable, plus il rapporte.



3 \$ - 10 \$
CRÉDITS GÉNÉRIQUES
(Qualité standard)

20 \$ - 50 \$+
CRÉDITS DE HAUTE QUALITÉ
(Meilleure confiance)

80 \$ - 100 \$+
CRÉDITS PREMIUM
(Liés à la biodiversité & nature)

ÉCHELLE DES PRIX DU CRÉDIT CARBONE (par tonne de CO₂e)



L'océan capture 35 fois plus vite le carbone qu'une forêt tropicale.

Pour Maurice, ce n'est plus un lagon, c'est un coffre-fort climatique.



“

Dans les décennies à venir, les océans deviendront l'une des plus grandes frontières économiques du monde.

”

● **Pour clore cet entretien, à quoi ressemblerait une réussite mauricienne dans dix ans ?**

Le véritable succès ne se limitera pas à vendre des crédits carbone. La réussite, la vraie, serait que Maurice devienne une référence mondiale : un centre de gouvernance océanique durable, un leader régional de l'innovation dans l'économie bleue, une plateforme reconnue de financement climatique et un hub d'intelligence marine pour l'ensemble des PEID.

Le carbone bleu se situe à l'intersection du financement climatique, de la résilience souveraine, du capital naturel, des technologies et du positionnement

stratégique des États. Les pays qui réussiront ne seront probablement pas ceux qui vendront simplement des crédits carbone, mais ceux qui construiront des écosystèmes intégrés autour de la science, de la gouvernance, de la finance et de l'innovation.

Mais le changement le plus important est peut-être psychologique. Maurice doit cesser de se percevoir uniquement comme une petite économie insulaire. Stratégiquement, nous sommes un grand État océanique. Et dans les décennies à venir, les océans deviendront l'une des plus grandes frontières économiques du monde.

INTERVIEW

FRÉDÉRIC DEGRET,

FONDATEUR DE NOAH REGEN :

« Le carbone bleu ne devrait pas se limiter aux mangroves »

Le carbone bleu attire investisseurs et financiers du monde entier. Depuis Maurice, Frédéric Degret, fondateur de NOAH ReGen, défend une approche plus large : faire de l'océan un levier de souveraineté économique.

● Qu'est-ce que NOAH ReGen ?

Basée à Maurice, NOAH ReGen développe des solutions de croissance régénératrice mêlant finance, technologie et gouvernance pour valoriser le capital naturel terrestre et marin. Avec ReGen Planet, une plateforme conçue avec l'écosystème des Nations Unies, l'entreprise aide les États à transformer leurs ressources environnementales – carbone, carbone bleu, biodiversité – en actifs à haute intégrité capables de générer des revenus souverains durables, d'attirer des investissements étrangers et de financer la transition écologique.

Comment Maurice pourrait-elle monnayer son espace maritime (ZEE) sans céder la propriété ou la gouvernance de ses ressources à des entités privées étrangères ?

Le principal défi pour un État résiderait dans la complexité de l'exercice. Créer un marché du capital naturel à haute intégrité exigerait de synchroniser la recherche scientifique, les systèmes de MRV (Mesure, Rapportage et Vérification), l'Article 6 de l'Accord de Paris et les structures de finance mixte. C'est sur ces aspects que la plateforme pourrait apporter une contribution technique.

La gouvernance, la propriété des actifs et l'allocation des revenus resteraient, dans ce modèle, sous contrôle souverain.

Sur quelles zones ou quels types d'écosystèmes conseilleriez-vous de prioriser les investissements pour maximiser le rendement du carbone bleu ?

Le carbone bleu ne devrait pas se limiter aux mangroves ou aux herbiers marins : il doit s'inscrire dans une vision intégrée de la chaîne de valeur océanique.

La première zone concerne les bassins versants et les écosystèmes terrestres côtiers – rivières, zones humides, terres agricoles, eaux usées et déchets. Une part importante des dégradations marines ayant une origine terrestre, il s'agit d'agir en amont : traitement des eaux usées, valorisation énergétique des déchets, développement de solutions comme le biochar. Ces approches « Green-to-Blue » permettraient d'améliorer la qualité de l'eau tout en générant des crédits carbone, biodiversité et plastique.

La deuxième zone porte sur les écosystèmes côtiers et lagunaires. Il ne s'agit plus seulement de protection, mais de développement d'activités durables autour de l'aquaculture intelligente, de la conchyliculture (Ndlr, élevage des coquillages) ou de l'aquaponie. En réduisant les pressions destructrices et en impliquant les communautés locales, Maurice pourrait

restaurer les stocks halieutiques, renforcer la sécurité alimentaire et accroître la séquestration du carbone.

La troisième zone concerne la haute mer et les aires marines protégées offshore. Ici, le carbone bleu passe par les dynamiques océanographiques – plancton, poissons et pompes biologiques de carbone – et exige une surveillance technologique avancée – satellites, système AIS de suivi des navires et intelligence artificielle – pour lutter contre la pêche illégale et préserver les fonctions écologiques de l'océan.

Pour lier ces zones, vous parlez d'un outil baptisé « BLUE+ Impact ». Comment se traduit-il concrètement pour les grands fonds d'investissement ?

BLUE+ Impact serait le cadre de référence que NOAH ReGen proposerait d'utiliser pour les dynamiques océaniques. L'idée serait d'éviter une fragmentation des crédits environnementaux. Au lieu d'émettre séparément des crédits carbone, biodiversité ou dépollution, le Framework agrégerait plusieurs co-bénéfices dans une même unité de valeur appelée « Super Unit ». Cette unité pourrait intégrer la séquestration de CO₂, le retour de la biodiversité, la réduction des pollutions et le nettoyage plastique. Ces actifs seraient adossés à des systèmes de vérification scientifique transparents et à des mécanismes de finance mixte alignés, lorsque cela serait pertinent, sur l'Article 6 de l'Accord de Paris.

Un tel dispositif pourrait créer les conditions de confiance nécessaires pour orienter des capitaux privés vers le capital naturel mauricien ou régional.

Comment l'État mauricien pourrait-il combiner les capitaux pour financer la restauration initiale, et quel serait l'effet de levier ?

Le nœud du problème serait le risque perçu. Les marchés privés se mobilisent difficilement vers les projets écologiques marins parce qu'ils les considèrent souvent comme trop risqués. Les investisseurs institutionnels exigent donc des mécanismes de désengagement robustes.

Une structure de finance mixte pourrait réunir philanthropie, banques de développement et investissements publics pour constituer un capital de première perte (First-Loss capital). Cette première tranche absorberait une partie du risque initial et rendrait les projets plus bancaables.

L'effet de levier pourrait être important si le modèle était correctement structuré. Une tranche de première perte pourrait servir de



bouclier de sécurité. Par exemple, si cette tranche couvrait une partie significative du coût total d'un projet de restauration, elle pourrait aider à attirer des capitaux privés et institutionnels additionnels. L'objectif serait de rendre financiables des projets qui, autrement, dépendraient uniquement de fonds publics ou de financements traditionnels insuffisants.

L'économie bleue ne peut se faire sans les pêcheurs et les habitants des côtes mauriciennes. Comment garantir qu'une part juste des revenus leur revienne ?

Ce serait un point central. La transition ne pourrait pas reposer uniquement sur des instruments financiers ou technologiques. Elle devrait créer des emplois locaux qualifiés et résilients. Les communautés côtières et les pêcheurs pourraient être formés et rémunérés pour participer à la restauration des mangroves et des coraux, au monitoring scientifique des lagons, à la conchyliculture (élevage de coquillages), à l'aquaponie ou encore à la gestion d'infrastructures de traitement des eaux et des déchets.

Elle devrait être intégrée dans les critères de valeur. Une « Super Unit » ne devrait pas être valorisée seulement en fonction de sa performance écologique, mais aussi selon ses impacts sociaux mesurables. Un projet qui n'évaluerait pas correctement les communautés locales perdrait en crédibilité. À l'inverse, un projet qui formerait, rémunérerait et associerait les pêcheurs et les habitants des côtes pourrait renforcer son intégrité, sa durabilité et sa valeur à long terme.

Mesurer le carbone stocké nécessite des données lourdes. Quelles technologies pour quantifier précisément ce carbone bleu ?

Ce serait l'un des principaux défis technologiques du secteur. Les méthodes utilisées pour les forêts terrestres ne sont pas directement transposables à l'océan.

L'approche proposée combinerait donc analyse satellitaire multi spectrale, apprentissage automatique, algorithmes spécialisés et capteurs sous-marins. L'objectif serait de cartographier les écosystèmes et de distinguer les espèces végétales marines car elles n'ont pas toutes la même capacité de captation du CO₂.

Ces données spatiales devraient ensuite être couplées avec des capteurs physiques sous-marins afin de calibrer les modèles. L'objectif à Maurice serait de mettre ces outils à disposition des scientifiques locaux et des institutions, dans une logique de co-développement et de standard d'intégrité élevé.

Pour conclure, Maurice accueille plus d'un million de touristes par an. Comment les acteurs du secteur peuvent-ils contribuer à la transition écologique face aux risques de dégradation côtière ?

Il serait plus intéressant de créer des incitations et des outils financiers permettant aux opérateurs touristiques de financer leur propre transition écologique. Des mécanismes comme les « Blue Bonds » pourraient leur permettre de cofinancer la restauration des herbiers marins, des coraux, des mangroves ou des écosystèmes qui protègent directement leur activité. Ils pourraient également intéresser les assureurs exposés aux risques liés à la dégradation côtière.

Bien structurés, ces instruments pourraient contribuer à réduire le risque physique pesant sur les actifs touristiques, à soutenir l'économie circulaire, à financer des économies d'énergie et à renforcer un cadre touristique écoresponsable. L'enjeu serait donc de transformer la transition écologique du tourisme en stratégie d'investissement et de réduction des risques et non en simple coût supplémentaire.

ENTRETIEN EXCLUSIF

PR PETER MACREADIE,
SPÉCIALISTE MONDIAL DU CARBONE BLEU

« Avant de rêver à des millions, sachez ce que vous avez »

Le Professeur Peter Macreadie est l'un des scientifiques les plus cités au monde sur le carbone bleu. Cet expert australien a accepté de parler franchement à Le Dimanche/L'Hebdo. Son message : oui, Maurice a une carte à jouer. Mais le chemin est semé d'embûches.

Tout a commencé par la pêche. Enfant, Peter Macreadie savait déjà que les zones couvertes d'herbiers marins abritaient les meilleurs poissons. Ce n'est que bien plus tard, en faisant son doctorat sur ces écosystèmes, qu'il a compris que ces prairies sous-marines étaient aussi, et surtout, de formidables puits de carbone, à une époque où l'expression « carbone bleu » n'existait pas encore dans le vocabulaire scientifique.

Aujourd'hui directeur du Centre for Nature Positive Solutions à l'Université RMIT en Australie, il consacre sa carrière à défendre ce qu'il appelle les « mal-aimés de la nature » : les mangroves, les herbiers marins, les marais côtiers. Des écosystèmes longtemps traités, dit-il, « comme des terres incultes ou des zones négligées du littoral », alors qu'ils soutiennent les pêcheries, protègent les côtes, améliorent la qualité de l'eau et séquestrent du carbone avec une efficacité que les forêts terrestres ne peuvent pas égaler – certains stockent jusqu'à cinq fois plus de carbone par hectare qu'une forêt tropicale.

« Le carbone bleu nous donne un moyen de montrer que ces écosystèmes ne sont pas marginaux. Ce sont des actifs naturels précieux qui, dans certains cas,

peuvent attirer des financements pour la conservation et la restauration », explique le spécialiste australien. Mais encore faut-il ne pas brûler les étapes.

La première mise en garde du Pr Macreadie est aussi la plus simple : avant de parler de revenus, il faut cartographier. « La première étape consiste à comprendre l'actif en question, plutôt que de présumer d'emblée d'une opportunité commerciale. »

Pour Maurice, cela signifie mesurer précisément l'étendue et l'état des mangroves, des herbiers marins et des autres zones humides côtières. Ses propres estimations – qu'il qualifie lui-même de prudentes – suggèrent environ 145 à 243 hectares de mangroves autour de l'île principale, une vingtaine d'hectares à Rodrigues, et des milliers d'hectares d'herbiers marins si l'on inclut l'archipel. Des chiffres à manier avec précaution : la cartographie des herbiers reste incertaine, et les méthodes varient d'une étude à l'autre.

Une fois cette base établie, la feuille de route est claire : identifier les zones dégradées ou menacées, évaluer le potentiel de restauration, puis – et seulement alors – tester la viabilité financière et juridique. Et ne pas oublier, insiste-t-il, que la valeur de ces écosystèmes dépasse largement le



seul carbone : protection côtière, pêche, biodiversité, qualité de l'eau, tourisme, valeurs culturelles. « Autant d'aspects parfois plus importants que le carbone lui-même. »

Le paradoxe de l'additionnalité

Il existe une injustice structurelle au cœur des marchés carbone, que le Pr Macreadie formule sans détour. Les marchés ne paient pas pour ce qui est déjà préservé. Ils rémunèrent un changement, ce que les spécialistes appellent l'« additionnalité » : une action qui ne se serait pas produite sans l'intervention financière. Concrètement : si les mangroves de Maurice sont encore intactes aujourd'hui,

“

Les marchés récompensent la restauration après dégradation, mais négligent souvent la conservation d'écosystèmes restés intacts grâce à une bonne gestion historique.

”

c'est souvent parce que des générations de Mauriciens les ont protégées. Mais cette bonne gestion historique ne génère pas automatiquement de crédits carbone. En revanche, restaurer une zone dégradée, ou empêcher une dégradation imminente et documentée, peut être valorisé sur les marchés internationaux.

« Les marchés récompensent la restauration après dégradation, mais négligent souvent la conservation d'écosystèmes restés intacts grâce à une bonne gestion historique », déplore-t-il. Ce paradoxe a une implication directe pour Maurice : les zones les mieux préservées sont écologiquement les plus précieuses, mais financièrement les moins valorisables dans le système actuel.

À quels revenus Maurice peut-elle réellement s'attendre ? Ici, le Pr Macreadie refuse de donner un chiffre magique. « Un hectare de mangrove ne se convertit pas automatiquement en dollars. Sa valeur dépend du site, du succès de la restauration, des coûts de suivi, de l'échelle du projet et de la demande. »

Les ordres de grandeur existent à l'échelle mondiale : des rapports internationaux estiment que les écosystèmes de carbone bleu fournissent environ 190 milliards de dollars par an en services à l'économie mondiale : protection contre les tempêtes, tourisme, traitement de l'eau. Mais transposer ce chiffre global à l'échelle d'un lagon mauricien serait une erreur méthodologique. « Pour Maurice, j'éviterais de donner un chiffre unique sans une analyse au niveau du site. »

Il note aussi une asymétrie technique importante : si la restauration des mangroves peut générer des crédits carbone viables, celle des herbiers marins est techniquement plus complexe et ses gains plus difficiles à mesurer. Là où le carbone trouve ses limites, d'autres leviers existent : financement de la biodiversité, paiement pour services écosystémiques, investissement public, mécanismes d'assurance, écotaxes touristiques, philanthropie. Le carbone bleu est un outil dans une boîte, pas la boîte entière.



Annabelle Cupidon évolue à six mètres de fond où elle cartographie les herbiers marins mauriciens.

Les pièges qui font échouer les bons projets

Le premier piège identifié par le Pr Macreadie est l'illusion de « l'argent facile ». Les coûts de restauration sont élevés, les gains incertains, les processus de certification lents. Un projet mal conçu peut coûter plus qu'il ne rapporte.

Le deuxième piège est juridique. À Maurice, la superposition des compétences gouvernementales et des droits d'accès en zone marine peut paralyser un projet pourtant bien intentionné. Trois questions doivent être tranchées dès le départ : Qui possède le carbone ? Qui gère l'écosystème ? Qui perçoit les revenus ?

Le troisième est une question d'équilibre. Concevoir un système trop laxiste, qui ne résistera pas aux audits internationaux, ou trop complexe, inutilisable par les communautés locales, est également fatal. Maurice doit trouver une voie médiane. Enfin, le quatrième piège est social. Se focaliser sur le carbone au point d'empiéter sur les usages locaux traditionnels – la pêche, l'accès aux lagons – serait une erreur à la fois humaine et politique.

La conclusion du scientifique australien est nette. Avant de parler de marchés, de crédits ou de revenus, Maurice a besoin d'une évaluation nationale de faisabilité rapide, rigoureuse, publique. « Elle permettra d'identifier où les marchés du carbone sont viables, où ils ne le sont pas et où d'autres financements doivent prendre le relais. Si Maurice réussit cette transition, le carbone bleu protégera des écosystèmes précieux. Mais l'intégrité doit passer avant tout et cela demande une science de qualité, une gouvernance claire et de réels bénéfices pour la communauté. »

Ce patrimoine naturel – lagons, mangroves, herbiers – est d'abord une infrastructure vitale

Ce que les marchés internationaux exigent concrètement

Les acheteurs occidentaux ne cherchent plus le crédit le moins cher, mais le plus robuste face à l'examen public. Pour accéder à ces marchés, Maurice devra satisfaire à des exigences précises. Ce que les acheteurs exigent :

- Des cartographies et bases de référence robustes.
- La preuve que le projet fait mieux que le scénario de statu quo.
- L'adoption d'une méthodologie carbone reconnue internationalement.
- Un suivi et une vérification indépendants à long terme (protocole MRV).
- Un cadre juridique clair sur les droits de propriété et un partage transparent des bénéfices.
- Un plan de gestion des risques climatiques : cyclones, échecs de restauration.

pour l'île. Le transformer en actif financier est possible. Le transformer en actif financier bien géré est tout autre chose.



Son intérêt scientifique a débuté avec les herbiers marins.

BIO EXPRESS

Le Professeur Peter Macreadie dirige le Centre for Nature Positive Solutions à l'Université RMIT (Melbourne, Australie). Il est l'auteur de nombreuses publications de référence sur le carbone bleu et les écosystèmes côtiers tropicaux. Ses travaux portent sur la séquestration du carbone dans les écosystèmes côtiers : mangroves, herbiers marins, marais salants.

La feuille de route recommandée par le Pr Macreadie :

1. Lancer une évaluation nationale de faisabilité pour identifier les réelles opportunités.
2. Bâtir une base de référence fiable sur l'étendue, l'état de santé et les stocks de carbone des écosystèmes.
3. Cibler en priorité les zones à dégradation évidente ou à potentiel de restauration clair.
4. Rester conservateur dans les revendications carbone : des affirmations surestimées sapent la confiance et l'accès au marché.
5. Clarifier dès le départ les droits de propriété et le partage des revenus.
6. Placer les communautés locales au centre du projet, pas en réflexion après coup.
7. Prouver les co-bénéfices : biodiversité, résilience locale, pêche.
8. Diversifier les outils de financement : les crédits carbone ne sont qu'un mécanisme parmi d'autres.
9. Viser la haute qualité : intégrité, légitimité locale, gouvernance transparente.

LEXIQUE

- **ADDITIONNALITÉ** : La règle d'or des marchés du carbone. Un projet est additionnel s'il prouve que la capture de carbone n'aurait pas eu lieu sans son intervention. Un écosystème déjà intact ne génère pas automatiquement de crédits.
- **GREENWASHING** : Pratique consistant à utiliser l'argument écologique pour se donner une image responsable, alors que les actions réelles manquent d'impact ou de rigueur scientifique. Le risque est réel sur le marché du carbone bleu, encore peu régulé.
- **MRV (SUIVI, REPORTING ET VÉRIFICATION)** : Le protocole de contrôle obligatoire avant qu'un projet ne puisse vendre le moindre crédit carbone sur les marchés internationaux. Sans MRV solide, aucun acheteur sérieux ne signera.

« Le carbone bleu ne doit pas devenir notre nouvelle monoculture »

Elle passe ses journées à six mètres de fond, à cartographier les herbiers de la côte est, à compter les poissons qui en dépendent, à mesurer ce qui reste d'un écosystème que les touristes ne voient jamais depuis leurs palmes de surface. À 33 ans, Annabelle Cupidon, biologiste marine, MPhil à l'Université des Mascareignes, a derrière elle sept ans passés à ausculter les atolls sauvages des Seychelles et, aujourd'hui, les eaux mauriciennes dans le cadre du projet Varuna. Elle connaît ces fonds mieux que la plupart des décideurs qui parlent aujourd'hui en leur nom.

Ce qu'elle y observe est d'une précision que les discours financiers n'atteignent pas. Le lagon mauricien abrite six espèces d'herbiers marins – Thalassodendron

ciliatum, Syringodium isoetifolium, et plusieurs variétés de Halophila et Halodule – ainsi que deux espèces de mangroves : Bruguiera gymnorhiza et Rhizophora mucronata, visibles de Roches Noires au Morne. Ces écosystèmes ne fonctionnent pas en silo : ils forment un pont biologique vital entre les récifs coralliens et le littoral, abritant les nurseries dont dépendent les espèces que nous consommons. « Plus les herbiers sont variés, plus la faune marine se diversifie, garantissant la survie des espèces comme les poissons ou les crabes, et soutenant l'économie locale liée à la pêche et au tourisme », explique-t-elle.

C'est depuis ce terrain-là qu'elle regarde l'enthousiasme actuel pour le carbone bleu et qu'elle tire la sonnette d'alarme. « Il ne

faut pas survaloriser la monétisation au risque de détourner l'attention des objectifs humains et écologiques fondamentaux de la conservation. » Le financement par les crédits carbone peut être un bonus précieux. Pas une boussole.

Pour elle, toute restauration durable repose sur trois piliers que l'argent seul ne peut pas acheter :

- Sanctuariser avant de replanter. Stopper toute nouvelle dégradation avant même d'envisager la restauration. Replanter sur un écosystème encore sous pression, c'est verser de l'eau dans un seau percé.
- Impliquer les communautés locales dès le premier jour. Les pêcheurs et les habitants des zones côtières ne sont pas des parties prenantes à consulter en

fin de processus : ils sont les premiers gestionnaires de ces milieux, depuis des générations. Les exclure des décisions, c'est condamner les projets à l'échec dès que les financeurs se retirent.

- Financer le temps long. Les projets de restauration « flash » – lancés en fanfare, abandonnés quand les fonds initiaux s'épuisent – sont un gaspillage de ressources et une trahison écologique. Un herbier marin ne se restaure pas en une saison de team building.

La priorité absolue doit rester l'intégrité écologique, la protection de la biodiversité et la subsistance des communautés côtières. Le carbone bleu peut aider à financer tout cela. À condition de ne pas inverser l'ordre des priorités.

« Sauver d'abord, monnayer ensuite »

Le carbone bleu, ce CO₂ piégé par les mangroves et les herbiers marins, déclenche une ruée mondiale. Avec son immense Zone économique exclusive, Maurice possède un trésor convoité. Mais entre promesses de millions, spéculation verte et lagons fragilisés, la bataille ne fait que commencer.



À six mètres de fond, dans le lagon de Poste-Lafayette, les herbiers marins s'étendent à perte de vue. Des prairies d'un vert sombre, silencieuses, traversées par des rais de lumière. Rajiv Bheeroo connaît chaque recoin de ce monde invisible. Six mille plongées en bouteille, un millier d'heures en apnée : ce scientifique côtier mauricien a passé sa carrière à observer ce que les touristes ne voient jamais depuis leurs pédalos. Ce qu'il voit aujourd'hui l'inquiète profondément. Et le fascine à la fois. Ces herbiers valent peut-être de l'or. Pas métaphoriquement.

D'abord, il faut saisir ce qu'est le carbone bleu et en quoi il diffère du carbone vert. Le carbone vert, c'est celui que stockent les forêts terrestres dans leurs troncs, leurs branches, leurs feuilles. Le carbone bleu, c'est son équivalent marin : le CO₂ atmosphérique capté et séquestré naturellement par les écosystèmes côtiers : herbiers marins, mangroves, zones humides et marais salants.

Selon plusieurs études récentes, les écosystèmes marins séquestrent le carbone jusqu'à dix fois plus vite que leurs équivalents terrestres. Et surtout, ils le stockent infiniment mieux. Quand un arbre meurt ou brûle, le carbone qu'il avait absorbé retourne dans l'atmosphère. Les herbiers marins, eux, enfouissent le CO₂ dans les sédiments anoxiques (Ndlr, des couches profondes privées d'oxygène) où il reste piégé pendant des centaines, parfois des milliers d'années. C'est ce stockage à la fois massif et permanent qui fait du carbone bleu un outil potentiellement décisif dans la lutte contre le réchauffement climatique.

Les récifs coralliens fonctionnent selon un mécanisme différent, mais tout aussi fascinant. Les polypes coralliens extraient le CO₂ dissous et les ions calcium directement de l'eau de mer, les combinent et sécrètent du carbonate de calcium, ce matériau crayeux et dur qui forme les architectures des récifs. Ce processus porte un nom : la biominéralisation, ou calcification. Il transforme littéralement du gaz en pierre.

En parallèle, de minuscules algues microscopiques appelées zooxanthelles vivent en symbiose dans les tissus coralliens : grâce à



Dr Rajiv Bheeroo, scientifique côtier.

la lumière du soleil, elles consomment du CO₂ par photosynthèse pour produire l'énergie dont le corail a besoin. Deux mécanismes distincts, un seul résultat : quand un corail meurt, son squelette calcaire s'intègre à la géologie marine. Le carbone y est verrouillé pour des millénaires.

Maurice possède tout cela en abondance. Des herbiers à Mont-Choisy, Poste-Lafayette, Albion, Le Morne, Roches-Noires et Bel-Ombre. Des mangroves qui bordent certaines côtes et stabilisent les sols contre l'érosion. Des récifs coralliens lagunaires d'une richesse exceptionnelle. Et surtout, une Zone économique exclusive de 2,3 millions de kilomètres carrés, l'une des plus vastes du monde rapportée à la taille du territoire terrestre, qui s'étend jusqu'aux eaux de Rodrigues, d'Agaléga, de Saint-Brandon et de l'archipel des Chagos. Un capital naturel considérable que des économistes, des financiers et des diplomates ont commencé à chiffrer.

Les quatre piliers d'une stratégie nationale

L'État n'a pas attendu que le marché frappe à sa porte. Depuis plusieurs années, une stratégie nationale prend forme autour de

quatre axes qui se renforcent mutuellement.

Le premier est politique et diplomatique. En juin 2024, une National Blue Carbon Task Force a été officiellement lancée pour coordonner les efforts nationaux et intégrer le carbone bleu dans les Contributions Déterminées au niveau National de file – le document qui engage Maurice dans les négociations climatiques mondiales. Lors de la Mauritius Ocean Week, des sessions entières sont désormais consacrées au binôme « Blue Carbon and Climate Finance ». Et sur la scène internationale, Maurice pousse activement pour la création d'une coalition des États-océans avec d'autres nations africaines, pour peser davantage dans les négociations sur la valorisation des ressources marines.

Le deuxième pilier est scientifique. Pour monnayer ces espaces, il faut d'abord en prouver la valeur. Environ 80 % des herbiers marins de file sont déjà cartographiés, avec des données précises collectées sur les sites pilotes. À Port-Louis, l'océanarium Odyssée, soutenu par l'Agence française de développement, abrite des laboratoires dotés de fours à haute performance permettant de quantifier la matière sèche et de mesurer la capacité exacte de rétention en CO₂ des mangroves. L'ambition est désormais d'étendre ces inventaires à l'ensemble de la ZEE. L'Université des Mascareignes joue un rôle central dans ces recherches.

Le troisième pilier est économique. Des ONG comme Reef Conservation mènent des projets concrets de replantation dans les lagons, avec l'objectif de faire certifier ces zones restaurées selon les standards internationaux. Une fois validés, ces espaces généreront des crédits de carbone bleu à haute valeur ajoutée. La Banque de Maurice travaille parallèlement à un Carbon Trading Framework, un cadre d'échange officiel et régulé qui permettra de lister et de vendre ces crédits sur les marchés internationaux de façon transparente. Le gouvernement se fixe une ambition déclarée : doubler la contribution de l'économie bleue pour atteindre 20 % du PIB d'ici 2035.

Le quatrième pilier, souvent oublié dans les discours officiels, est social. Des

voix s'élèvent pour rappeler que derrière les crédits carbone et les obligations bleues, il y a des communautés qui vivent de la mer depuis des générations.

La fracture sociale

La monétisation du carbone bleu exige de garantir juridiquement la propriété exclusive des crédits générés sur un espace donné. Cette contrainte légale a une conséquence concrète et souvent tue : elle peut conduire à la fermeture ou à la privatisation de zones côtières traditionnellement ouvertes, privant les pêcheurs artisanaux de leurs zones de subsistance et les familles riveraines de leurs espaces de récréation. Des ONG comme Eco-Sud alertent régulièrement sur ce risque.

Le Dr Bheeroo partage cette vigilance sans détour. « Il faut prioriser la conservation avant la financiarisation. Le risque est de voir la nature mauricienne réduite à un simple actif financier spéculatif, et d'exclure les communautés locales au profit de grands acheteurs de droits à polluer internationaux. »

La question se double d'une faille juridique qui n'a pas encore été résolue. L'État mauricien n'a pas défini dans sa législation à qui appartient légalement le carbone séquestré au sein du domaine public maritime. Vendre des promesses de carbone bleu à des multinationales sans avoir tranché cette question expose à des conflits de propriété majeurs.

Le Fisheries Act de 2023 a renforcé la protection stricte des herbiers marins. Le Climate Change Act de 2020 pose les bases juridiques des puits de carbone nationaux. L'Environment Protection Act encadre les études d'impact pour toutes les activités susceptibles d'affecter le littoral. Mais le manque de clarté sur les dérogations accordées aux projets d'infrastructures touristiques via les permis d'étude d'impact environnemental constitue une faille persistante : il arrive que ces permis autorisent légalement la destruction d'écosystèmes que la loi est censée protéger.

Les pièges du terrain

Rajiv Bheeroo a vu trop de projets prometteurs se transformer en catastrophes silencieuses pour ne pas être méfiant. Il a observé des plantations de mangroves installées sur des plages de sable fin, milieu hydrodynamique totalement inadapté, où la houle condamne les plants à une mort certaine. Il a vu des structures métalliques destinées à la restauration corallienne se transformer, après un cyclone, en débris sous-marins destructeurs, faute d'étude préalable de courantométrie et de sédimentologie. Il a constaté comment la mortalité de ces greffes de coraux précipitées entraîne fréquemment une prolifération d'algues (eutrophisation) qui détruit ce qu'elle était censée restaurer.

La première erreur systémique, c'est la monoculture. La tentation de maximiser rapidement les crédits carbone pousse certains opérateurs à planter en masse une seule espèce, le *Rhizophora mucronata*, le palétuvier le plus commun et le plus facile à propager à Maurice. Résultat : des forêts monospécifiques vulnérables aux maladies et peu résilientes face aux vagues de chaleur marine.

Ce faisant, on néglige le *Bruguiera gymnorhiza* (le palétuvier noir) qui pousse naturellement plus en retrait dans les terres, possède une biomasse aérienne supérieure et s'avère indispensable pour s'adapter à la montée du niveau de la mer. Négliger cette espèce au profit de la plus visible, c'est créer une forêt écologiquement appauvrie, moins efficace pour stocker le carbone sur le long terme.

« L'écosystème marin a évolué sur des échelles de temps qui dépassent notre entendement, sélectionnant ses niches selon des critères physiques, chimiques et génétiques précis. C'est un milieu vivant qui ne se plie pas à nos intérêts financiers. Le choix de l'espèce et de l'espace exige une recherche scientifique approfondie. »

Il y a aussi les erreurs de site, moins spectaculaires mais tout aussi fatales. Planter à l'embouchure d'une rivière polluée sans système de rétention des sédiments étouffe les pneumatophores (Ndlr, les racines respiratoires des palétuviers). Planter des mangroves directement sur des herbiers sains ou des vasières intertidales détruit des habitats déjà fonctionnels et libère dans l'atmosphère le carbone qu'ils stockaient. Et ne pas prévoir d'espace terrestre libre en amont condamne l'écosystème à long terme : pour s'adapter à la montée des eaux, les mangroves ont besoin de migrer vers l'intérieur des terres. Si cet espace est bétonné, elles mourront prises au piège.

Un angle mort préoccupe particulièrement Rajiv Bheeroo : la concurrence budgétaire entre herbiers marins et mangroves. Parce que les mangroves sont visibles depuis la rive, photogéniques, facilement plantables lors d'une journée de team building, elles captent l'essentiel des financements et de l'attention médiatique. Les herbiers marins – invisibles sous la surface, plus difficiles à restaurer, exigeant des plongeurs et des équipements – sont systématiquement délaissés.

Or la littérature scientifique est claire :

Du lagon à la Bourse : comment ça marche

Le principe du marché du carbone bleu est, dans son architecture, élégant. Une compagnie aérienne, un groupe hôtelier ou une multinationale souhaitant compenser ses émissions de gaz à effet de serre achète des « crédits de carbone bleu » générés par un projet certifié de restauration d'herbiers ou de mangroves. L'argent finance la conservation ; le pollueur obtient une contrepartie mesurée, vérifiée, certifiée. Sur le marché volontaire mondial, ces crédits se négocient à prix croissant : leur certification, plus exigeante que celle du carbone forestier, leur confère une valeur ajoutée réelle.

À côté des crédits carbone, un second instrument se développe : les obligations bleues, ou « Blue Bonds ». Maurice a formalisé son Sustainable Finance Framework, un cadre légal qui permet au gouvernement ou à des entités privées d'émettre ces obligations directement sur la Stock Exchange of Mauritius. Le mécanisme est simple : des investisseurs internationaux prêtent des capitaux pour financer la restauration des herbiers et des récifs ; en retour, ils perçoivent des rendements indexés sur la performance environnementale ou sur les revenus générés par les crédits carbone. La conservation devient un produit financier

côté en Bourse.

Un troisième levier, plus discret, est en train de se mettre en place : l'écotourisme de régénération. Pendant des décennies, certains hôteliers mauriciens ont détruit les herbiers marins pour offrir aux touristes des zones de baignade au fond lisse et dégagé. Aujourd'hui, la tendance s'est inversée. De grands groupes hôteliers et des fondations comme la Fondation Odysseo financent la recherche et la replantation, transformant le lagon préservé en argument marketing premium. Un récif vivant, un herbier dense peuplé de poissons colorés : c'est devenu un argument commercial que les brochures de sable blanc ne peuvent plus concurrencer.

Pour vendre un crédit carbone au prix fort, il faut d'abord le prouver. Le protocole MRV (Measurement, Reporting and Verification) impose de quantifier scientifiquement et de façon indépendante la quantité exacte de CO₂ réellement capturée. À Maurice, des techniques de pointe sont actuellement testées : carottage de sédiments jusqu'à un mètre de profondeur, analyse de l'ADN environnemental (ADNe).

Rajiv Bheeroo fait remarquer que la plupart des projets mesurent uniquement la biomasse visible : les troncs, les branches, les feuilles. C'est une erreur fondamentale,

estime-t-il. À Maurice, l'essentiel du carbone bleu est piégé dans les sédiments profonds anoxiques, jusqu'à un mètre sous la surface. Ne mesurer que ce qui dépasse de l'eau, c'est sous-évaluer massivement le stock réel et fausser tous les calculs financiers qui en découlent. Le protocole rigoureux impose de quantifier le « Soil Organic Carbon » enfoui dans le sédiment profond, ce que seul le carottage permet de faire sérieusement.

Il déconseille également d'utiliser des coefficients génériques internationaux publiés par le GIEC au lieu de mesures réalisées in situ. Les sédiments mauriciens ont leurs propres caractéristiques biophysiques. Appliquer des moyennes mondiales à des écosystèmes locaux spécifiques, c'est produire des chiffres inexacts, et potentiellement vendre des crédits surevalués.

L'objectif est d'obtenir une certification selon les standards internationaux les plus stricts – Verra ou Gold Standard – qui bloquent les projets purement spéculatifs. Ces standards exigent notamment la démonstration de l'additionnalité : le projet doit prouver que la séquestration du carbone n'aurait pas eu lieu sans cette intervention humaine. Un herbier qui se serait régénéré spontanément ne génère pas de crédits valides.

les herbiers peuvent stocker jusqu'à deux fois plus de carbone par hectare que les forêts terrestres. Les ignorer au profit des mangroves plus médiatiques, c'est passer à côté de l'essentiel.

Le bluewashing : l'ennemi invisible

Le risque le plus pernicieux n'est pas l'erreur technique : c'est le bluewashing. Calqué sur le greenwashing, le terme désigne les opérations qui habillent de vertu écologique ce qui n'est, au fond, qu'une opération d'image. La mécanique est connue : planter des arbres en fanfare lors d'une journée bien photographiée, laisser mourir les pousses sans entretien, puis continuer à se prévaloir de l'opération dans les rapports RSE. Certains vont plus loin, finançant un projet de restauration côtière pour compenser, ailleurs, la destruction d'une zone intacte – ce qu'on appelle l'offsetting. Une dérivation particulièrement dangereuse en milieu marin : un herbier qui a mis des décennies à s'établir ne se remplace pas par des jeunes pousses dont la survie reste incertaine.

Pour bloquer ces pratiques, Rajiv Bheeroo est précis sur les remèdes : un registre national public répertoriant chaque projet avec géolocalisation, taux de survie et identité du financeur ; des vérifications de terrain confiées exclusivement à des organismes indépendants ; et des labels « verts » ou « bleus »

sans certification rigoureuse sanctionnés par la Financial Services Commission. Et surtout, un seul critère de succès communicationnel valide : le taux de survie vérifié de l'écosystème après trois ou cinq ans – pas le nombre de plants mis en terre ni les montants investis.

Il rappelle enfin la hiérarchie d'attention : avant de revendiquer la paternité d'un projet de carbone bleu, un promoteur doit d'abord prouver qu'il a réduit ses propres impacts directs – eaux usées, plastique, énergie. Le carbone bleu ne doit pas servir à acheter une bonne conscience à bon marché.

Quarante ans de recul : le constat sans fard

Derrière les calculs financiers et les garde-fous juridiques, il y a un constat d'urgence que Rajiv Bheeroo formule sans détour. En quatre décennies, Maurice a perdu la majorité de ses prairies sous-marines. Les récifs coralliens lagunaires se sont massivement dégradés. Les zones humides ont été bétonnées au profit de développements spéculatifs. La pêche à la senne a piétiné des coraux et des herbiers. Les bateaux à forte puissance ont labouré les lagons peu profonds. Le rechargement des plages sans études d'impact côtier préalables a aggravé la situation. Et les engrais agricoles ont provoqué des proliférations d'algues qui asphyxient ce qui reste.

Les algues captent effectivement du carbone, mais leur cycle de vie est très court. Quand elles meurent et se décomposent, elles relâchent rapidement ce gaz dans l'atmosphère. Elles ne sauraient remplacer le stockage stable et pérenne que garantissent les herbiers marins. Croire le contraire, ou utiliser la prolifération algale comme argument de compensation, serait une erreur scientifique et un mensonge commercial, affirme Rajiv Bheeroo.

Face à l'immensité de la ZEE mauricienne, les efforts actuels de replantation par les ONG et le secteur privé restent marginaux. Mais ils constituent un point de départ. La vraie question n'est pas de savoir si le carbone bleu peut devenir une ressource économique réelle pour Maurice : il le peut, et la science le démontre. La question est de savoir si l'île saura résister à la tentation du profit rapide pour construire quelque chose qui dure. « Sauver d'abord, monnayer ensuite. » C'est ultimatum qui est la véritable adresse à son île et, peut-être, à travers elle, à tous les petits États insulaires qui regardent leurs lagons comme une bouée de sauvetage financière. Si ces initiatives locales savent éviter les pièges, elles pourraient, selon la formule de Neil Armstrong, constituer « un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité ».

Ce qu'une vraie charte nationale devrait imposer

Pour immuniser les projets contre la spéculation et le bluewashing, Bheeroo plaide pour une Charte Scientifique du Carbone Bleu édictée par l'État. Ses contours sont précis.

Sur le plan biologique : interdiction stricte des monocultures, avec l'obligation d'associer au minimum *Rhizophora mucronata* et *Bruguiera gymnorhiza* là où les conditions le permettent. Validation des crédits uniquement si le taux de survie atteint au moins 75 % après trois ans et 65 % après cinq ans, avec replantation annuelle obligatoire des plants morts. Et avant toute intervention, une étude topographique, sédimentologique et hydrologique préalable – avec interdiction

absolue de planter dans des zones à forte énergie hydrodynamique ou sur des plages de sable blanc pur.

Sur le plan financier : plafonner par décret les commissions que les courtiers en carbone étrangers peuvent prélever sur la vente des crédits mauriciens – 15 à 20 % au maximum – pour garantir que l'essentiel des fonds reste sur l'île. Déclarer le carbone bleu comme un bien public inaliénable : les entreprises privées peuvent financer la restauration, mais jamais privatiser une portion du lagon. Et introduire des clauses de récupération contraignantes, les « clawback clauses », obligeant les investisseurs à rembourser

l'intégralité des gains si le site est abandonné ou dégradé avant une période minimale de trente à cinquante ans.

Sur le plan de la gouvernance : interdire la vente de crédits ex-ante, c'est-à-dire basés sur des projections de croissance future. Seul le carbone déjà séquestré, mesuré et certifié doit pouvoir être commercialisé. Confier les évaluations à des institutions académiques neutres – Université des Mascareignes, Université de Maurice, MSIRI – et non à des cabinets d'audit privés. Imposer la publication de toutes les données brutes sur une base de données publique accessible aux chercheurs et à la société

civile. Et conditionner l'approbation de tout projet à un accord de gestion conjointe avec les communautés locales, en prévoyant un partage équitable et transparent des revenus.

Sur le plan de l'intégrité écosystémique enfin : le succès d'un projet ne doit pas se mesurer uniquement en tonnes de CO₂. Les critères d'évaluation doivent inclure le retour de la faune locale : réapparition des crabes de mangrove, retour des juvéniles de poissons dans le lagon, amélioration mesurable de la clarté de l'eau. Et le principe de non-nuisance doit être inviolable : créer ou restaurer un écosystème ne doit jamais se faire aux dépens d'un autre milieu sain déjà en place.

Le Dr Josheena Naggea, chercheuse mauricienne au Stanford Center for Ocean Solutions, appelle à ne pas réduire le carbone bleu à un simple marché financier. Derrière les mangroves et les herbiers marins, c'est toute une économie humaine, et une souveraineté alimentaire, qui est en jeu.



Derrière les millions du carbone bleu, l'assiette des Mauriciens

Elle travaille à Stanford, en Californie. La Mauricienne Dr Josheena Naggea dirige le programme Blue Food Futures au Center for Ocean Solutions, un projet endossé par la Décennie des Nations unies pour les sciences océaniques. Son sujet : repenser ce que l'océan peut nous donner à manger et à quel prix pour ceux qui en vivent.

Quand on parle de carbone bleu à Maurice, on pense vite aux crédits carbone, aux marchés financiers, aux millions qui pourraient entrer dans les caisses de l'État. Josheena Naggea ne conteste pas cet horizon. Mais elle pose une question qu'on occulte souvent : qui vit là, autour de ces mangroves et de ces herbiers, et que va-t-il lui arriver ? Car derrière ce que les scientifiques appellent les écosystèmes à carbone bleu se cache une réalité que les tableaux Excel ne captent pas toujours.

Les mangroves et les herbiers marins ne sont pas de simples arbres qui poussent dans l'eau. Leur réseau de racines immergées agit comme un filtre naturel qui purifie

l'eau jusqu'aux récifs coralliens. C'est là que grandissent les jeunes poissons, les crabes, les huîtres, à l'abri des prédateurs. C'est là que les femmes pratiquent le *gleaning*, cette cueillette marine à marée basse transmise de génération en génération.

« Préserver ces écosystèmes, ce n'est pas seulement stocker du carbone bleu. C'est protéger l'assiette des Mauriciens, sécuriser les revenus de nos communautés côtières et consolider notre souveraineté alimentaire nationale », dit-elle. Le carbone bleu est trop souvent réduit à sa seule dimension climatique. Cette approche est incomplète, voire risquée, si elle déconnecte l'urgence environnementale de la réalité sociale de ceux qui vivent de la mer.

C'est ce que le Dr Josheena Naggea appelle les « blue foods », les aliments bleus. Poissons, crustacés, coquillages, algues, produits de l'aquaculture : tout ce que la mer et les côtes peuvent mettre dans nos assiettes. La valeur nutritionnelle de ces ressources est exceptionnelle. Pour preuve, l'Indonésie

en a fait une stratégie nationale de santé publique pour lutter contre le retard de croissance chez les enfants. « Le lien entre alimentation marine et santé publique n'est pas marginal. Il peut et doit devenir un axe de politique nationale. » Notamment pour Maurice, où la malnutrition silencieuse coexiste avec l'abondance maritime.

Deux faces d'une même pièce

La chercheuse va plus loin encore avec le concept de *syvo-pêche* – une pratique déjà éprouvée dans plusieurs pays –, qui consiste à planter des mangroves directement aux abords des bassins d'aquaculture. Les arbres agissent alors comme un bouclier thermique et biologique : ils atténuent la hausse des températures de l'eau, ralentissent l'acidification des océans, et protègent les espèces marines élevées. La mangrove nourrit littéralement le poisson qui nourrit l'homme. Pour le Dr Josheena Naggea, carbone bleu et « blue foods » ne sont pas deux sujets

“

La mangrove nourrit littéralement le poisson qui nourrira l'homme.

”

distincts. Ils sont les deux faces d'une même pièce.

Le risque qu'elle identifie est précis. Lorsqu'un projet de conservation interdit l'accès à une zone de mangrove pour maximiser le stockage de carbone, il prive souvent les communautés locales d'une ressource dont elles dépendent directement. Certains projets proposent



alors des compensations : des fourneaux à charbon, des ruches. Des alternatives qui partent d'une bonne intention mais qui sont, dit-elle, déconnectées de l'identité maritime de ces populations. Les chiffres qu'elle cite sont éloquent : moins de dix études scientifiques sur la restauration des mangroves mentionnent la création d'emplois. Cinq ou moins intègrent l'amélioration des stocks de poissons. (Source : Gatt, Y. et al. (2022). *Front. Glob. Change*, 5)

Il y a aussi un piège écologique. Une jeune pousse de mangrove replantée après démolition ne remplace pas une forêt côtière centenaire. La complexité biologique d'un écosystème mature (sa biodiversité, ses réseaux racinaires, ses équilibres) se construit sur des décennies. « Planter de jeunes pousses de mangrove n'a aucun sens si, en parallèle, des forêts côtières matures continuent d'être sacrifiées pour des projets immobiliers ou touristiques. » La compensation carbone ne compense pas la perte écologique réelle. C'est une illusion comptable.

Sur le marché des crédits carbone lui-même, elle reste



Les « blue foods » sont tout ce que la mer et les côtes peuvent mettre dans nos assiettes.

lucide. L'opportunité est réelle. Mais un projet mal calibré peut dériver rapidement : surestimation des gains climatiques, exclusion des populations locales, concentration des profits entre quelques intermédiaires. Pour éviter, elle est claire : avant de quantifier le moindre gramme de carbone stocké, il faut cartographier qui vit là, qui pêche, qui collecte, qui risque de perdre quoi.

Les paiements aux communautés doivent être prévisibles et versés avant même la vente des crédits sur les marchés internationaux. Et si des revenus significatifs entrent, la création d'un fonds communautaire, géré de façon collégiale et transparente, est une piste sérieuse pour éviter que la manne ne profite qu'à quelques-uns et ne ravive des tensions locales, suggère-t-elle.

Lacunes persistantes

Pour illustrer ce que pourrait être un modèle réussi, le Dr Josheena Naggea cite l'Indonésie. Le pays a mené avec Stanford une vaste évaluation nationale de ses ressources marines, non pas en les découpant par secteurs, mais en les cartographiant comme un système vivant et interdépendant : production, logistique, économie, nutrition, justice sociale. L'aliment bleu cesse d'être un slogan environnemental pour devenir un outil de planification publique.

Le Dr Josheena Naggea, Blue Food Futures Program Manager au Stanford Center for Ocean Solutions en Californie.

Maurice, autre État insulaire dont l'océan soutient simultanément l'alimentation, l'emploi et le tourisme, gagnerait à s'inspirer de cette méthode, affirme-t-elle. Mais cela implique d'abord de regarder nos faiblesses en face, en commençant par identifier précisément nos lacunes réglementaires et nos déficits d'infrastructure les plus pragmatiques, tels que le manque de chaînes du froid adéquates ou d'équipements de transformation modernes.

Il y a, enfin, la question des femmes, que le Dr Josheena Naggea pose avec insistance. Dans les communautés côtières mauriciennes, elles assurent la collecte, la transformation et la vente des produits de la mer. Elles garantissent les revenus des ménages et la sécurité alimentaire des villages. Et pourtant, elles sont quasi absentes des instances de décision et des retombées financières.

En Gambie et au Ghana, la TRY Oyster Women's Association a montré ce que leur inclusion peut produire : en leur donnant un rôle central dans la gestion des mangroves dont dépendent leurs huîtres, le projet a réduit la pression sur les écosystèmes tout en créant une identité collective forte autour de la restauration écologique. « Leur maîtrise directe des chaînes de valeur alimentaires marines est un atout stratégique. Pus un volet secondaire. Le cœur du dispositif. » À Maurice, des initiatives communautaires ont été lancées via Ocean Connect. Elle cite notamment la coopérative de 15 femmes formées à l'ostréiculture à Poudre-d'Or.

La conclusion du Dr Josheena Naggea est à la fois sobre et ambitieuse. Maurice possède des atouts historiques réels, portés par une véritable culture de la conservation des mangroves initiée dès 1995, un tissu solide de pêche artisanale, et un potentiel encore sous-exploité dans la valorisation de ses produits de la mer. Mais transformer tout cela en modèle durable exigera une cohérence politique. L'aménagement du territoire, le tourisme, la pêche et la sécurité alimentaire doivent cesser de se parler en silos.

« Les 'blue foods' ne relèvent pas d'une mode conceptuelle, conclut-elle. C'est un rappel que l'avenir climatique et alimentaire de Maurice se joue dans ses racines maritimes. Pour que l'océan continue de nous nourrir, nous devons cesser de le traiter comme un simple décor de carte postale et commencer à le gouverner comme ce qu'il est véritablement : une infrastructure vivante, nourricière et fragile. »

AU MORNE

Des femmes et des abeilles au secours des mangroves

Entre Case-Noyale et Le Morne, la Fondation Odyseeo a planté 3 000 palétuviers avec l'aide de six femmes de la région. Leur botte secrète pour pérenniser le projet ? L'apiculture. Voyage au cœur d'un modèle de restauration locale.

À Pointe-Cassidy, au Morne, les crabes violonistes et les petits poissons filent entre les racines immergées. C'est ici, les pieds dans la vase, que six femmes de la région ont pris en main l'avenir de leur lagon. Sous la supervision de Shane Sunnassee, Project Lead à la Fondation Odyseeo, elles ont déjà mis en terre 3 000 mangroves.

Financé par l'Agence française de développement (AFD) via le programme Varuna Biodiversité, ce projet RISE (Restauration, Innovation, Science et Éducation) refuse le piège des opérations de communication éphémères. « Notre projet repose sur trois piliers : la science, l'inclusion et la durabilité », explique Shane Sunnassee. En impliquant les habitants dès la conception, on crée une véritable appropriation communautaire. Ce modèle pourrait être dupliqué dans d'autres villages côtiers de l'île.

La vraie force de cette initiative réside dans ses retombées sociales immédiates. Pour s'assurer que ces barrières naturelles soient protégées sur le long terme, Odyseeo a lié la conservation à l'entrepreneuriat. Les six bénéficiaires du projet ont ainsi été formées à l'apiculture afin de produire un miel unique, enrichi au pollen de mangrove. Une activité économique durable qui transforme ces femmes en gardiennes en chef de la forêt côtière.

« Ces formations permettent aux



Shane Sunnassee, Project Lead à Odyseeo Foundation.

participantes à développer des compétences de terrain et de générer des revenus directs liés aux écosystèmes restaurés », se réjouit le chef de projet. En parallèle, des campagnes de sensibilisation sont menées dans les écoles des villages avoisinants pour ancrer cette culture chez les plus jeunes. Sur le terrain, les premiers effets de cette alliance entre science et communauté se font déjà



sentir. Les habitants du Morne constatent une régénération progressive de leur littoral : la plage retrouve peu à peu sa forme naturelle, l'érosion recule et la faune marine, notamment les crustacés, réapparaît.

Pour valider ces observations empiriques, la fondation mène des analyses scientifiques rigoureuses, notamment via la méthode « Loss on Ignition » (LOI). En brûlant des échantillons de sédiments à haute température dans des fours spécialisés (comme ceux installés à l'océanarium Odyseeo à Port-Louis), les chercheurs mesurent la masse de matière organique détruite pour calculer précisément la capacité de stockage en CO₂ du site. « Nos études scientifiques

viennent appuyer les observations des villageois », indique Shane Sunnassee. Plus les plantations mûrissent, plus leur capacité à séquestrer le carbone augmente. Cela valide l'efficacité de nos actions pour le climat. »

Si le projet du Morne reste à échelle humaine, la Fondation Odyseeo voit beaucoup plus grand pour l'avenir. Ses chantiers majeurs incluent la régénération des récifs coralliens, la protection de l'écosystème fragile de Saint-Brandon et la création d'un Blue Economy Hub. Shane Sunnassee en est convaincu : Maurice a le potentiel pour devenir un leader régional du carbone bleu, en jetant notamment un œil scientifique vers le

Daisy Eole : une indépendance financière à 59 ans

Rien ne destinait Daisy Eole, 59 ans, à troquer sa routine télévisée contre des bottes dans la vase du lagon. Devenue la « cheffe de meute » du projet de restauration d'Odyseeo, cette grand-mère de cinq petits-enfants y a trouvé une indépendance financière qui lui fait désormais voir du pays.

Daisy est une force de la nature. Née au Morne, elle y a grandi et s'y est mariée, après avoir, raconte-t-elle dans un grand éclat de rire, « ramené » son mari pour y vivre. Jusqu'ici, sa vie s'écoulait paisiblement au rythme des tâches ménagères. Sa présence sur le chantier de Pointe-Cassidy ? Elle la doit à une curiosité un brin effrontée. « Dan vinm vey zafer, bann-la inn dennan muca si mo amn trany », avoue-t-elle sans complexe.

C'est ainsi que Daisy a enfilé ses bottes pour participer à la plantation des 3 000 mangroves du projet. Du lundi au samedi, elle s'est investie corps et âme, devenant rapidement le pilier du groupe, la force joyeuse qui portait les autres femmes. « J'étais la cheffe de meute ! C'est toujours moi qui faisais des plaisanteries pour motiver tout le monde pendant qu'on plantait les

propagules dans le sol. »

À marée basse, entre deux éclats de rire, Daisy s'est aussi découvert des talents de pêcheuse en débusquant les trésors du lagon : poissons, crabes et palourdes. Pourtant, chez elle, la mer est une affaire d'hommes : son époux et ses deux fils sont pêcheurs artisans. Le poisson n'a donc jamais manqué sur la table familiale, mais ramener sa propre récolte avait une tout autre saveur. Son mari ramenait-il de plus grosses prises ? « Ah, lui, il gagnait des plus gros, c'est sûr ! Mais moi, je ramenaient toute la variété, même les petits ! » plaisante-t-elle.

Au-delà de la fassiette, cette aventure a opéré une véritable métamorphose chez la quinquagénaire, brisant sa routine : « Finis les après-midis passés sur le pas de ma porte à attendre que le temps passe. » Si l'impact écologique du projet est réel, son impact financier a littéralement changé son quotidien. Prévoyante, Daisy a mis de côté, semaine après semaine, chaque enveloppe de salaire reçue de la fondation. Un pactole qui lui a permis de s'offrir le plus beau des cadeaux.

Lorsque le club du troisième âge de son village a organisé un voyage à l'île Rodrigues, Daisy n'a pas hésité une seconde : « On m'a dit que ce serait Rs 36 000 pour mon mari et moi. Tout de suite, je suis rentrée à la maison, j'ai pris l'argent et j'ai dit : "Je viens vous payer". On m'a regardée avec de grands yeux en me demandant comment j'avais autant d'argent. J'ai répondu avec fierté : "Je travaille !" »

Aujourd'hui, l'aventure continue. Grâce à l'encadrement de la Fondation Odyseeo et du programme Varuna, Daisy s'est initiée à l'apiculture à Case-Noyale. Ses premiers pots de miel de mangrove sont déjà en vente et la « cheffe de meute », qui a attrapé le virus du voyage et de l'autonomie, sait déjà où ira l'argent des prochaines ruches. « C'est pour aller me promener aux Seychelles ! » confie-t-elle, des étoiles pleines les yeux.

Et si ce n'est pas les Seychelles ? « Si pa Seysel, larenion ! » lance-t-elle dans un dernier éclat de rire. À l'aube de ses 60 ans, Daisy prouve qu'il n'y a pas d'âge pour s'émanciper et s'offrir le monde par la force de ses propres mains.



Fabiola Lagrosse : « La mangrove a nourri mes enfants... »



À 28 ans, Fabiola Lagrosse incarne cette jeune génération de mères mauriciennes qui réinventent leur destin. Maman célibataire de trois enfants au Morne, elle a trouvé dans le projet de restauration d'Odysseo bien plus qu'un simple gagne-pain : une révélation et un tremplin vers l'entrepreneuriat.

Initialement formée au tourisme et au management, Fabiola s'était d'abord orientée vers le milieu médical pour réaliser le vœu le plus cher de sa mère. Elle devient aide-soignante dans le secteur privé. Mais avec trois enfants en bas âge, concilier les horaires imprévisibles des hôpitaux et sa vie de maman solo devient un casse-tête impossible. Elle doit démissionner pour chercher un équilibre vital entre la nécessité de subvenir aux besoins des siens et son devoir de mère.

Lorsque la Fondation Odysseo lance son projet de restauration des mangroves au Morne, dans le cadre du programme Varuna Biodiversité, Fabiola saisit sa chance. « Ce travail ne pouvait pas mieux

tomber. Il me permettait de travailler pendant trois heures sur le littoral, puis de rentrer rapidement pour m'occuper des enfants », confie-t-elle.

Sur le terrain, les pieds dans la vase, elle apprend très vite les secrets de la forêt côtière. « Au début, je ne savais même pas que les graines de mangroves germaient directement sur l'arbre ! » s'amuse-t-elle. Du lundi au samedi, calée sur le rythme des marées basses, elle enfonce les propagules dans le sol aux côtés d'autres femmes de la région.

Plus qu'un gagne-pain, le chantier devient un refuge, une seconde famille. Autour des « anciennes » du groupe, cette citadine d'origine s'initie aux gestes ancestraux : passer le tamis pour attraper les petits poissons et les fruits de mer à marée basse, ou mijoter un authentique étouffé de poisson à l'ancienne. En plus de nourrir sa famille au quotidien, ce travail lui permet de sécuriser le budget scolaire de ses enfants.

Le chantier de replantation est

aujourd'hui terminé, mais Fabiola n'est plus la même femme. Si elle cumule actuellement de petits boulots de jardinage chez des particuliers, elle voit désormais beaucoup plus grand. Dans la foulée du projet d'Odysseo, elle a bénéficié d'une formation complète en apiculture. Malgré une sainte terreur des abeilles au départ, elle a surmonté ses appréhensions. Aujourd'hui, elle sait repérer la reine dans la ruche au premier coup d'œil. « J'ai aussi appris à mes dépens qu'il ne faut surtout pas mettre de parfum quand on s'approche des ruches ! » rit-elle en repensant à ses premières piqûres.

Cette découverte du monde des abeilles a fait germer en elle un rêve audacieux : devenir une entrepreneuse spécialisée dans les soins cosmétiques à base de miel de mangrove. Pourquoi la cosmétique ? « J'adore tout ce qui touche aux soins du corps, au maquillage... » avoue-t-elle dans un grand éclat de rire. Derrière la légèreté de ce rire, on devine la trajectoire d'une femme résolue, prête à voler de ses propres ailes.



Six femmes, qui ont contribué à la replantation des mangroves au Morne, ont été formées à l'apiculture



Les communautés bénéficient économiquement de la préservation de leur environnement.



Les analyses révèlent une forte variabilité du stockage de carbone selon les sites étudiés.

plateau de Saya de Malha, cette « Amazonie de l'océan Indien » située dans notre zone économique exclusive et qui abrite l'un des plus grands réservoirs de carbone sous-marin au monde.

« Restaurer les mangroves, c'est retisser un lien ancestral entre les Mauriciens et la mer, conclut-il. Nous voulons démontrer qu'une approche inclusive et ancrée dans la communauté peut transformer la conservation en un véritable levier de développement humain. »



Une pépinière d'herbiers marins a été créée.

ADN environnemental et nurseries d'herbiers : la science au chevet de nos lagons

Après deux ans d'actions à Case-Noyale et au Morne, la Fondation Odysseo dresse son bilan. Au-delà de la replantation des mangroves, le projet a engagé une véritable avancée scientifique sous feau pour cartographier et restaurer la biodiversité marine.

Le principal défi technique a été la création de nurseries d'herbiers marins, ces forêts invisibles essentielles au stockage du carbone. Deux sites sont aujourd'hui opérationnels : l'un à l'Océanarium d'Odysseo à Port-Louis, l'autre dans le barachois de l'hôtel Four Seasons. « L'objectif à court terme est de comprendre leur cycle de vie et de réussir à les cultiver en milieu contrôlé, explique Léa De Oliveira, Programme Manager chez Odysseo. À moyen terme, il s'agira de les replanter massivement dans le lagon afin de restaurer ces zones essentielles. »

Le projet a aussi permis de confirmer scientifiquement la richesse marine mauricienne. Grâce aux analyses de l'ADN environnemental (ADNe), réalisées à partir de prélèvements d'eau autour du Morne, de Case-Noyale et de Coteau-Raffin, la fondation a pu mieux comprendre la biodiversité locale. « Nous avons détecté la présence de plusieurs espèces menacées. Cela prouve que le lagon du Morne constitue un réservoir de biodiversité d'importance internationale. » Plus frappant encore,



Léa De Oliveira, Programme Manager chez Odysseo.

les analyses révèlent une concentration exceptionnelle d'alevins près des herbiers et des mangroves, confirmant leur rôle crucial de nurserie pour les stocks de pêche.

Au-delà de la recherche, Odysseo a fait de l'éducation une priorité pour déconstruire les idées reçues. En deux ans, l'équipe a visité cinq écoles et sensibilisé plus de 1500 personnes dans la région du Morne. « Parfois, les communautés pensent que les

mangroves sont sales ou qu'elles attirent les moustiques, constate Léa De Oliveira. Mais lorsqu'on leur explique qu'elles purifient l'eau, limitent l'érosion et abritent les poissons, leur regard change. Elles deviennent les premiers ambassadeurs de leur protection. »

Enfin, Léa De Oliveira rappelle l'enjeu fondamental du projet : « En tant que société, notre devoir est de restaurer la capacité de la nature à se développer. »



Halili Letea (Tanzania) ; Experts call for stronger policy coordination to maximise green investments ; The Citizen, June 5, 2026.

Tag : FAO, GEF, Paris Agreement, UNEP.

To access to the article : <https://www.thecitizen.co.tz/tanzania/news/national/experts-call-for-stronger-policy-coordination-to-maximise-green-investments-5482350>



Mr Vinicius Barbosa Saies de Azeredo of Brazil's Ministry of Finance (left), the Philippines Department of Environment and Natural Resources director of the Foreign-Assisted and Special Projects Service, Dr Al Oga Orolfo (second left), Ms Isabel Morris of the Government of Grenada (second right), and Global Environment Facility (GEF) official (right) during a discussion on National Steering Committees at the Eighth GEF Assembly in Samarkand, Uzbekistan, on Tuesday, June 2, 2026. PHOTO | HALILI LETEA

Uzbekistan. Tanzania could improve coordination, accountability and the impact of environmental investments by adopting a stronger national steering mechanism under the Global Environment Facility (GEF), experts said during discussions at the ongoing Eighth GEF Assembly in Samarkand.

Speaking during a learning session on Whole-of-Government Approaches, environmental leaders shared experiences on how GEF National Steering Committees (NSCs) have helped align environmental projects with national development priorities while reducing duplication and improving the use of resources.

Opening the discussion on Tuesday, June 2, 2026, GEF Programming Division Manager, Dr Fred Boltz, said environmental projects often fail to achieve lasting impact when government policies and investments are not aligned.

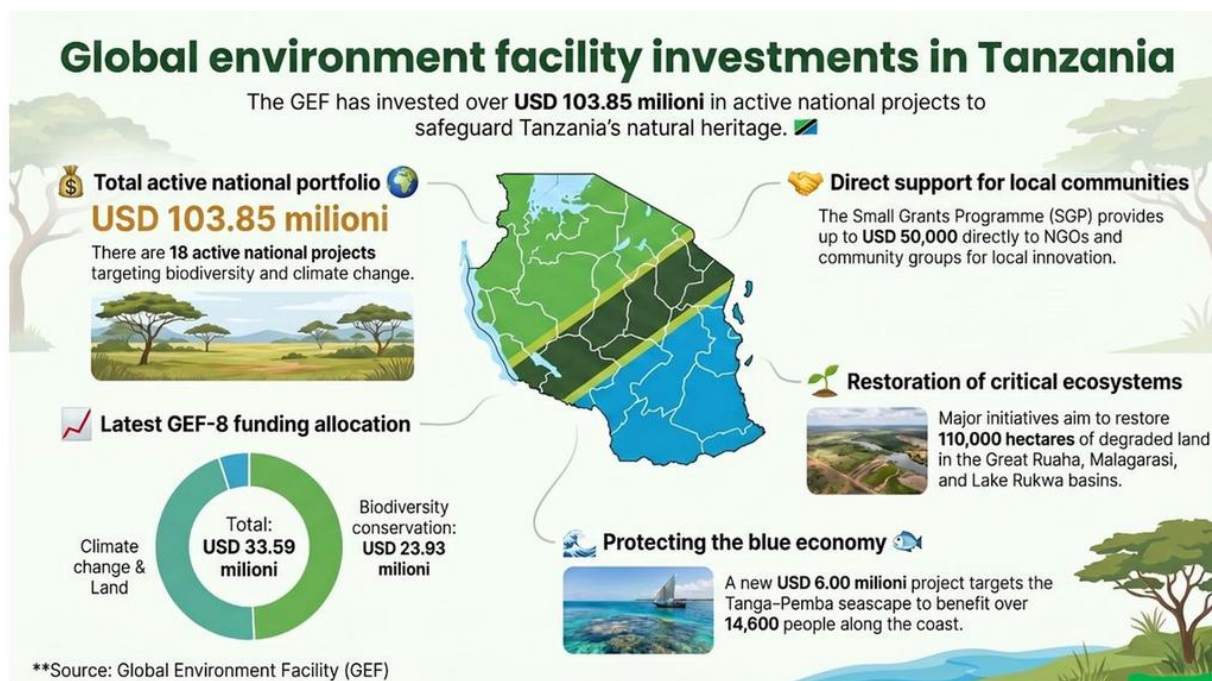
“Achieving lasting environmental outcomes depends on how effectively countries align policies, institutional priorities and investments,” Dr Boltz told participants.

Speakers noted that National Steering Committees bring together ministries, civil society organisations, the private sector, and development partners to support coordinated decision-making and oversight of GEF-funded projects.

“Without clear alignment, environmental gains may be undermined by competing or contradictory priorities,” stressed Dr Boltz, adding that policy coherence is essential for sustainable environmental outcomes.

The Philippine Department of Environment and Natural Resources director of the Foreign-Assisted and Special Projects Service, Dr Al Oga Orolfo, likened policy coordination to “a bucket with holes.”

“We are all putting effort into the bucket to protect our environment and generate global environmental benefits. But if our actions and policies are not well aligned, there will be holes in the bucket,” he said.



According to Dr Orolfo, the Philippines formally established a GEF National Steering Committee to coordinate project selection, monitor implementation, and ensure projects reflect national priorities.

The committee comprises government agencies, civil society organisations and local government representatives.

“We realised that communicating project outcomes is just as important as delivering results. Communities, partners, and decision-makers need to understand the benefits if projects are to remain sustainable,” he said.

Brazilian Planning and Budget Analyst at the Ministry of Finance, Mr Vinicius Barbosa Saies de Azeredo, said coordination among ministries has become increasingly important as environmental issues now extend beyond traditional conservation sectors.

“Environmental challenges today involve agriculture, indigenous peoples, energy, and finance. Coordination mechanisms must evolve to reflect that reality,” he said.

He added that transparent criteria for project selection help build trust among institutions competing for limited environmental financing.

Meanwhile, Grenada’s Permanent Secretary, Ms Isabel Morris, said her country established an interim steering committee after recognising that environmental programmes required stronger oversight and coordination.

“We realised we needed a structure that could help ensure projects addressed our real national priorities rather than adopting generic solutions,” she said.

“We are no longer turning projects into problems. We are turning our problems into projects,” she added.

Tanzania’s growing GEF portfolio

The discussion is particularly relevant for Tanzania, which has one of the largest GEF portfolios in East Africa.

According to GEF data, Tanzania currently has 18 active national projects financed through the GEF Trust Fund, with total funding exceeding \$103 million (about Sh269.35 billion).

The projects focus on biodiversity conservation, climate change adaptation and mitigation, landscape restoration, sustainable forest management, water resource protection, and chemicals and waste management.

Among the major ongoing initiatives are the \$11.2 million Integrated Ecosystem Management, Landscape Restoration and Biodiversity Conservation Project implemented by the United Nations Environment Programme (UNEP), climate adaptation programmes in the Miombo woodlands and Zanzibar drylands implemented by the Food and Agriculture Organisation (FAO), and Tanzania's Climate Enhanced Transparency Framework Project, which aims to strengthen climate reporting under the Paris Agreement.

GEF activities in Tanzania are coordinated through the Vice President's Office (Division of Environment), which serves as the country's GEF Operational Focal Point.

As GEF prepares for its ninth replenishment cycle (GEF-9), discussions in Samarkand suggest that stronger national coordination mechanisms could help Tanzania maximise environmental benefits, improve policy coherence, and ensure future investments deliver greater economic, social, and environmental returns for communities across the country.



Milliam Murigi (Kenya) ; Heat and Thirst: The Silent Climate Crisis Destroying Kidneys Across Africa ; Science Africa, June 6, 2026.

Tag : WHO.

Pour accéder à l'article : <https://news.scienceafrica.co.ke/heat-and-thirst-the-silent-climate-crisis-destroying-kidneys-across-africa/>

Over the last decade, kidney diseases have increased significantly across the world, emerging as one of the fastest-growing non-communicable diseases (NCDs) globally.

According to World Health Organisation (WHO), globally, Chronic Kidney Disease (CKD) cases rose from about 276 million in 2016 to about 674 million in 2026.

Nearly 174 million people affected by the disease reside in sub-Saharan according to a recent report.

Though the burden of kidney disease is rising in parallel with diabetes, hypertension and population ageing, doctors have started to document a disturbing trend.

An increasing number of young people with no traditional risk factors for chronic kidney disease are now being diagnosed with the condition.

Ahmed Hassan, a 32-year-old Sudanese farmer, is one of the young people suffering from this disease since last year. For him, the danger began as exhaustion.

Like many farmers in the country which experiences temperature of up to 40 degrees Celsius, he ignored the dizziness, muscle cramps and persistent fatigue that came after long hours under the scorching sun.

"I thought it was normal tiredness from farm work," he reportedly told local health workers during one of the hospital visits.

Months later, his condition worsened. His legs began to swell, he struggled to urinate and developed constant nausea. At a local hospital, doctors delivered devastating news: his kidneys were failing.

What shocked doctors most was that Hassan had none of the traditional risk factors associated with chronic kidney disease (CKD). He did not have diabetes or hypertension and was otherwise young and physically active.

Instead, physicians linked his illness to repeated dehydration and prolonged exposure to extreme heat a condition now increasingly recognized globally as chronic kidney disease of non-traditional causes (CKDnt).

"Traditionally, chronic kidney disease has largely been linked to established medical conditions such as diabetes, hypertension and other cardiovascular disorders, with most cases occurring in older populations where long-term illness gradually impairs kidney function," says Dr. Jack Kileba, a medical doctor working with Bayer healthcare.

The disease is becoming one of the clearest examples of how climate change is quietly reshaping human health. According to Dr. Kileba, kidney complications are becoming more common as heatwaves grow longer and more intense.

"When there is increasing heat, people perspire and lose a lot of water from the body. This causes hypovolemia, or low blood volume. Reduced blood supply to the kidneys can trigger acute kidney injury and repeated injury eventually leads to chronic kidney disease," he said.

The kidneys depend on a stable flow of blood and fluids to filter toxins from the body. But when extreme heat causes repeated dehydration, the organs become stressed and damaged over time.

Researchers say the problem is particularly severe among people whose livelihoods depend on working outdoors such as farmers, construction workers, boda boda riders, miners and casual labourers. The reason is, for many low-income workers across Africa, taking breaks from the heat is often a luxury they cannot afford.

“We are realizing this is occupational. Most of the affected are outdoor workers, although research is still in its early stages and evidence is still emerging,” added Dr.Kileba.

In Sudan, the crisis has intensified under the combined weight of conflict, displacement and climate shocks. Humanitarian organizations operating in Darfur and Khartoum have reported increasing cases of dehydration-related illnesses among displaced populations living in overcrowded camps with limited access to safe drinking water.

But Sudan is not alone. Across the world, researchers are documenting similar patterns in countries experiencing rising temperatures. In Central America, the condition has devastated agricultural communities, earning the nickname “the epidemic of the sugarcane workers.” In India and parts of Sri Lanka, doctors have also reported increasing cases among farmers exposed to prolonged heat stress.

Now, health experts fear the rest of Africa could be next. Kenya’s climate projections paint a troubling picture. According to government climate adaptation plans, average temperatures are expected to continue rising over the coming decades, increasing the frequency and severity of heatwaves. That could expose millions of outdoor workers to dangerous levels of heat stress.

“If we do not succeed in mitigating climate change and introducing preventive measures, then unfortunately the number of kidney disease cases will increase,” warned Dr. Kileba.

According to him, the threat goes beyond kidney disease alone. Extreme heat also strains the cardiovascular system, increasing the risk of hypertension and heart disease. Air pollution linked to climate change worsens respiratory illnesses, while changing environmental conditions are also associated with some cancers and infectious diseases.

Yet kidney disease remains among the least discussed climate-related health emergencies. Unlike floods or droughts that produce visible destruction, kidney damage often develops slowly and silently. Many patients only discover the illness after irreversible damage has already occurred.

For families, the consequences can be devastating. Treatment for advanced kidney disease is expensive and often inaccessible. Dialysis requires specialized machines, regular hospital visits and reliable electricity resources that remain scarce in many African countries. For poorer

households, a diagnosis can quickly become a financial catastrophe. Communities also need greater awareness about the early warning signs of heat-related illness.

“Prevention remains the most effective solution. Governments need to establish heat warning systems, increase access to clean drinking water and enforce safer working conditions for outdoor labourers. Simple interventions such as shaded rest areas, scheduled cooling breaks and hydration education could save lives,” adds Dr. Kileba.

“We must build systems that help communities’ adapt. People need to know when temperatures are dangerously high and what precautions to take.”

But adaptation alone will not be enough. Dr. Kileba says that since climate change is a global crisis, it requires coordinated international action to reduce greenhouse gas emissions and slow global warming. Without urgent intervention, rising temperatures could trigger a new generation of climate-linked diseases across vulnerable populations.



Halili Letea (Tanzania) ; Tanzania calls for more adaptation finance as GEF assembly ends in Uzbekistan ; The Citizen, June 6, 2026.

Tag : GEF.

To access to the article : <https://www.thecitizen.co.tz/tanzania/news/national/tanzania-calls-for-more-adaptation-finance-as-gef-assembly-ends-in-uzbekistan-5487066>



Uzbekistan. Tanzania has called for increased climate adaptation financing and stronger support for vulnerable developing countries as the 8th Global Environment Facility (GEF) Assembly concluded in Samarkand, Uzbekistan, with global leaders warning that time is running out to meet environmental targets by 2030.

The week-long gathering started on June 01, 2026, and brought together 2,378 representatives from 168 countries to discuss solutions to climate change, biodiversity loss and pollution, collectively known as the triple planetary crisis.

Speaking on behalf of the United Republic of Tanzania, the Minister of State in the Second Vice President's Office of the Revolutionary Government of Zanzibar, Hamza Hassan Juma, said climate adaptation remains a matter of survival for developing countries, particularly those in Africa.

“For developing countries, climate adaptation is not a choice but a matter of survival,” he said, while welcoming the launch of the ninth replenishment cycle of the GEF, which secured approximately \$3.9 billion (Sh9.9 trillion) in new pledges from donor countries.

Mr Juma said Tanzania appreciates recent reforms introduced by the GEF, including simplified project procedures and faster access to funding, which have helped countries implement environmental projects more efficiently.

“As one of the beneficiary countries of the GEF, Tanzania welcomes such improvements to enhance flexibility, easy access to funds, and timely execution of projects,” he said.

Tanzania has been allocated \$33.5 million (Sh87.1 billion) under the GEF-8 cycle and an additional \$20 million (Sh52 billion) from the Least Developed Countries Fund (LDCF). According to Mr Juma, the country has already secured approvals for its entire allocation.

The minister noted that the Assembly was taking place at a critical moment as the world approaches 2030, the deadline for several global environmental and sustainable development commitments.

He urged the international community to intensify efforts to reverse biodiversity loss, strengthen climate resilience and accelerate environmental recovery.

A major focus of discussions throughout the Assembly was the growing gap between adaptation needs and available financing.

Tanzania cited findings from the Adaptation Gap Report 2025 showing that developing countries require an estimated \$365 billion annually to implement climate adaptation measures, while current financial flows remain far below that level.

“Tanzania emphasizes that adaptation should remain a cross-cutting priority across all GEF-9 interventions,” Mr Juma said.

He also called for greater investment in technology transfer, innovation, ecosystem-based approaches and locally led adaptation initiatives.

The country further appealed for additional resources to support vulnerable nations that contribute the least to global greenhouse gas emissions but suffer the most severe climate impacts.

Beyond public financing, delegates discussed the growing role of private sector investment in addressing environmental challenges.

Valerie Hickey, Director for Environment at the World Bank Group, said, “the GEF can play a critical role in helping governments establish regulations and policy frameworks that reduce investment risks and attract private capital.”

She advocated what she described as a “Goldilocks blend” of concessional and commercial finance, where public funding helps absorb risks while maintaining commercially viable investments capable of generating measurable environmental benefits.

The Assembly also highlighted the need for governments to align environmental, economic and development policies to achieve lasting results.

In his closing remarks, Interim GEF Chief Executive Officer and Chairperson Claude Gascon said the world already possesses the knowledge, evidence and solutions needed to address environmental challenges.

“What we need now is the collective determination to act with greater speed, greater coherence, and greater ambition than ever before,” he said.

Mr Gascon stressed that environmental protection should no longer be treated as a separate policy area but as the foundation of economic resilience, food security, public health and sustainable development.

He called for continued public development assistance, stronger policy coherence among governments, greater participation by the private sector and a whole-of-society approach involving communities, women, youth, scientists, farmers and civil society organizations.

“The last sprint to 2030 has begun. Let us act with urgency and with purpose,” he said.

As delegates departed Samarkand, the message emerging from the Assembly was clear: achieving global climate and environmental goals will require not only more funding, but also stronger partnerships, better policies and faster implementation.

For Tanzania and many other developing countries, securing adequate adaptation finance remains one of the most urgent priorities in the coming years.



Joseph Checky Abuje (Kenya); Kenya, Uganda join forces with ECSA-HC to bolster Ebola preparedness at Busia border; Africa Science News, June 7, 2026.

Tag : WHO.

To access to the article : <https://africasciencenews.org/kenya-uganda-join-forces-with-ecsa-hc-to-bolster-ebola-preparedness-at-busia-border/>



Kenya and Uganda have launched a joint assessment mission at the Busia One Stop Border Post, partnering with the East, Central and Southern Africa Health Community (ECSA-HC) to evaluate gaps in Ebola preparedness, screening systems, and Standard Operating Procedures compliance.

The team-up comes as Busia remains one of East Africa's busiest trade corridors, where any disruption carries serious weight for regional cross-border operations.

The assessment was led by Senior Medical Epidemiologists from ECSA-HC Dr Mohamed Ali Mohamed, alongside regional emergency preparedness specialists, country health teams, immigration officers, and frontline port health authorities from both nations(Uganda and Kenya) were ascertaining deployment of specialized screening assessment tools originally developed by the World Health Organization (WHO), which enabled the joint team to analyze operational gaps, standardize screening protocols, and roll out immediate corrective measures to prevent any viral threat from crossing undetected.

The collaboration underscores a defining principle in global health security indicating that infectious diseases do not respect geopolitical boundaries.

Through ECSA-HC, member states leverage WHO-designed diagnostic frameworks to audit passenger screening in real time, address vulnerabilities as they emerge, and enforce life-saving health protocols at shared entry points.

Beyond Kenya and Uganda, ECSA-HC's membership spans ten countries across the region, including Tanzania, Zambia, Zimbabwe, Malawi, Mozambique, Mauritius, Lesotho, and Eswatini.

La Presse

Sarah Ben Omrane (Tunisie) ; Jendouba: un nouveau souffle pour la gestion durable des ressources en eau et des sols; La Presse, 7 juin 2026.

Tag : BMZ, GIZ, Union Européenne.

Pour accéder à l'article : <https://www.lapresse.tn/2026/06/07/jendouba-un-nouveau-souffle-pour-la-gestion-durable-des-ressources-en-eau-et-des-sols/>



Dans un contexte marqué par les effets croissants du changement climatique sur l'agriculture tunisienne, le projet « Renforcement de la résilience climatique à travers la gouvernance des ressources naturelles » (ReGnR) a franchi une étape décisive. Réunis à Tabarka, élus locaux, organisations agricoles, ONG et partenaires techniques ont découvert un mécanisme d'appui inédit, conçu pour placer les acteurs de terrain au cœur de la transition vers une agriculture plus durable dans le gouvernorat de Jendouba.

C'est le pari du projet ReGnR : plutôt que d'imposer des solutions venues d'en haut, mobiliser les structures de proximité — groupements de développement agricole (GDA), sociétés mutualistes de services agricoles (Smsa), ONG et PME locales — pour accompagner directement les agriculteurs sur le terrain. Ces intermédiaires jouent un rôle clé d'interface entre les exploitants et les institutions régionales, au premier rang desquelles le Commissariat régional au développement agricole (Crda) de Jendouba, l'Odesypano et l'Ingc.

Au cœur du dispositif : la valorisation de l'eau verte, cette eau de pluie naturellement stockée dans le sol, trop souvent négligée alors qu'elle constitue un levier essentiel pour une agriculture pluviale résiliente.

Quatre axes d'intervention concrets

Le mécanisme s'articule autour de quatre domaines d'action complémentaires. L'agroforesterie, d'abord, avec la mise en place d'ouvrages de conservation des eaux et des sols à l'échelle du paysage. L'agriculture de conservation, ensuite, pour optimiser la gestion de l'eau dans les grandes cultures. Le compostage, pour améliorer la fertilité des sols par des apports organiques. Enfin, l'aménagement durable des sols au sein d'institutions sociales du gouvernement.

Les délégations ciblées — Ghardimaou, Fernena, Balta-Bouaouane, Aïn Drahem et Boussalem — concentrent des zones agricoles particulièrement vulnérables aux aléas climatiques.

Formation et montée en compétences

Les structures retenues bénéficieront d'un programme de formation sur mesure, portant sur les enjeux du changement climatique, la gestion des ressources naturelles et le développement d'initiatives adaptées aux réalités locales. Une démarche qui entend transformer ces intermédiaires en véritables moteurs de changement au sein de leurs territoires.

Un projet ancré dans la coopération internationale

Mandaté par le ministère fédéral allemand de la Coopération économique et du Développement (BMZ) et cofinancé par l'Union européenne, le projet ReGnR est mis en œuvre par la GIZ en partenariat avec le ministère de l'Agriculture, des Ressources hydriques et de la Pêche. Présent depuis deux ans à Jendouba, il capitalise sur les dynamiques locales pour inscrire ses actions dans la durée — une condition sine qua non pour que les pratiques vertueuses perdurent bien au-delà de la vie du projet.



Jenna Ramoo (Ile Maurice) ; El Niño s'éveille, Maurice doit se préparer ; Défi Média, 7 juin 2026.

Tag : FMI, NOAA, OMM.

Pour accéder au média : <https://defimedia.info/el-nino-seveille-maurice-doit-se-preparer>



Dans le Pacifique, une anomalie climatique majeure prend de l'ampleur. Pour l'océanographe Murughen Sadien, ce n'est pas une question de savoir si elle touchera notre île, mais comment.

El Niño s'éveille, Maurice doit se préparer

Dans le Pacifique, une anomalie climatique majeure prend de l'ampleur. Pour l'océanographe Murughen Sadien, ce n'est pas une question de savoir si elle touchera notre île, mais comment.

Jenna Ramsoo

Il y a des phénomènes que l'on suit de loin, comme on regarde un orage se former à l'horizon. El Niño a longtemps été de ceux-là pour les Mauriciens, une affaire de Pacifique, lointaine, abstraite, réservée aux bulletins météo des grandes chaînes internationales. Mais cette année, le météorologue qui scrute ses écrans à Maurice regarde dans la même direction que son homologue de Lima ou de Jakarta. El Niño revient. Et cette fois, il revient dans un monde qui a changé.

Depuis le début de l'année



Principaux impacts climatiques associés à El Niño à travers le monde.

2026, les instruments de mesure déployés dans les profondeurs du Pacifique équatorial enregistrent quelque chose d'inhabituel : une accumulation massive de chaleur sous la surface de l'océan, concentrée à l'ouest du bassin. Cette bulle d'eau chaude remonte

aujourd'hui vers la surface et se déplace vers le centre et l'est du Pacifique. Les vents alizés – ces grands souffles réguliers qui maintiennent l'équilibre climatique du globe – montrent des signes d'essoufflement importants. La machine se grippe.

El Niño est en train de naître. Pour comprendre pourquoi ce qui se passe à des milliers de kilomètres de nos côtes nous concerne directement, il faut d'abord saisir la mécanique de ce phénomène. Murughen Sadien, océanographe physicien

à l'Université de Technologie de Maurice et chercheur spécialisé dans les phénomènes climatiques extrêmes, en donne l'image essentielle : « En temps normal, les vents alizés soufflent d'est en ouest et poussent les eaux chaudes de surface vers l'Asie

LE DIMANCHE/L'HEBDO • DU 7 AU 13 JUIN 2026

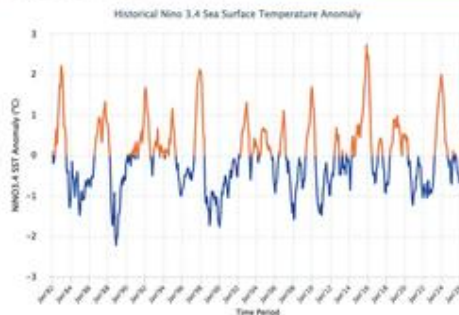
25



IMAGE GÉNÉRIQUE PAR IA

BIO EXPRESS

Murughen Sadien est océanographe physicien et ingénieur en techniques aérospatiales. Il enseigne à l'Université de Technologie de Maurice (UTM) et mène ses recherches doctorales au sein de l'Earth and Ocean Laboratory sur la modélisation des phénomènes extrêmes et l'impact du changement climatique sur les petits États insulaires.



Ce graphique illustre les variations de température à la surface de l'océan Pacifique. En rouge, les poussées de chaleur correspondent aux épisodes El Niño. En bleu, les vagues de froid signalent La Niña. (Source : NOAA Climate Prediction Center).

et l'Australie. Ce mouvement permet aux eaux froides de profondeurs de remonter le long des côtes de l'Amérique du Sud. Mais lors d'un épisode El Niño, ces vents faiblissent ou s'inversent. Les eaux chaudes refluent alors vers le centre et l'est du Pacifique, bouleversant toute l'atmosphère de la planète. »

C'est le début d'un immense effet domino. Ce dérèglement localisé dans le Pacifique tropical finit par perturber la circulation atmosphérique à l'échelle du globe : des sécheresses s'installent là où il pleuvait, des pluies torrentielles frappent des zones habituellement arides, les températures grimpent partout.

El Niño n'est que la moitié d'un système plus vaste, baptisé ENSO (El Niño-Southern Oscillation). Son alter ego, La Niña, provoque l'effet inverse : un refroidissement anormal de ces mêmes eaux du Pacifique, avec ses propres répercussions sur la météo mondiale. Ensemble, ils forment un balancier climatique naturel que la Terre connaît depuis des

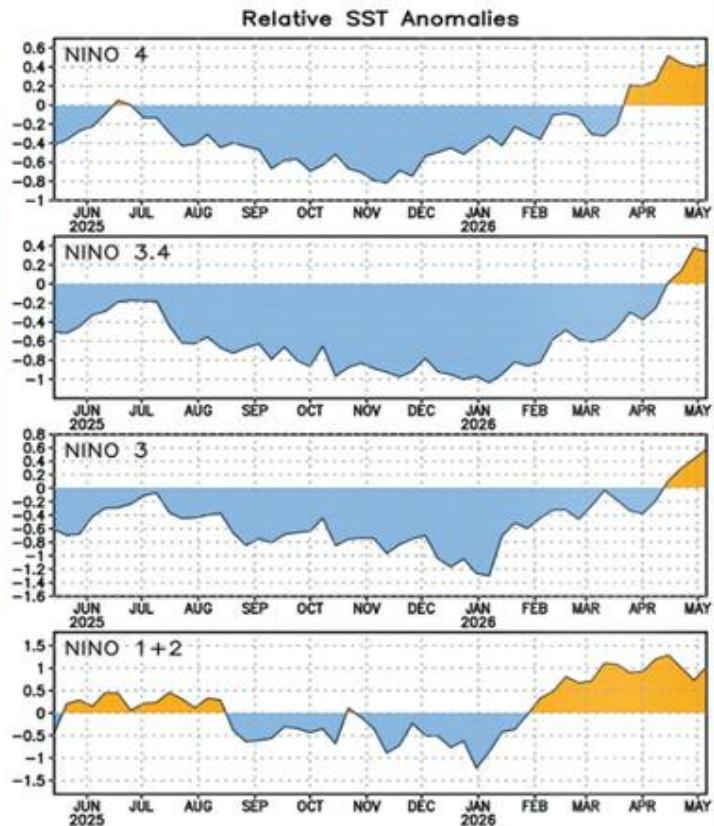
millénaires, oscillant entre phases chaudes et froides selon un cycle qui revient généralement tous les deux à sept ans.

Mais ce qui inquiète les scientifiques aujourd'hui n'est pas le retour du phénomène en lui-même. C'est le monde dans lequel il débarque.

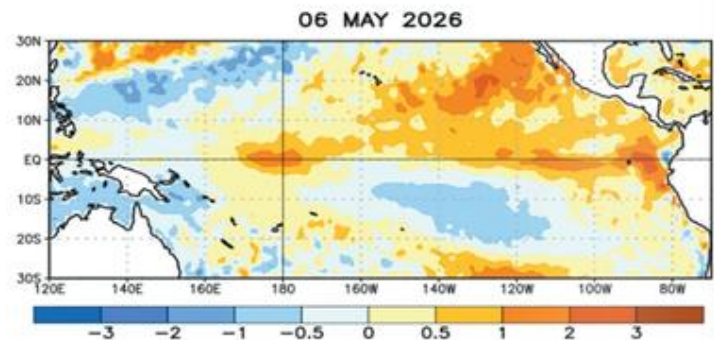
Trois signaux d'alarme

Pourquoi cet épisode mobilise-t-il les chercheurs à une échelle inhabituelle ? Murughen Sadien l'explique en détaillant trois signaux qui se sont allumés simultanément sur les tableaux de bord des climatologues.

Le premier est la quantité exceptionnelle de chaleur accumulée dans les profondeurs du Pacifique tropical. Sous la surface, une masse d'eau anormalement chaude s'est constituée depuis plusieurs mois à l'ouest du bassin. Elle se déplace désormais vers l'est, poussée par des ondes sous-marines appelées ondes de Kelvin – des vagues géantes et invisibles qui



La hausse continue des températures depuis le début de l'année 2026 confirme le réchauffement progressif de l'océan. (Source : NOAA Climate Prediction Center)



Anomalies de température de surface de la mer dans le Pacifique tropical au 6 mai 2026. Les zones orange et rouges indiquent des températures supérieures à la normale. (Source : NOAA Climate Prediction Center).

voyagent sous la surface de l'océan sur des milliers de kilomètres, transportant avec elles une énergie thermique colossale.

C'est ce carburant souterrain qui alimentera le phénomène dans les mois à venir. Les cartes satellitaires du début du mois de mai 2026 montrent des eaux anormalement chaudes progressant le long de l'équateur : la preuve que cette chaleur sous-marine est en train de remonter en surface.

Le deuxième signal est la rapidité du réchauffement. « La vitesse à laquelle les températures

de surface ont grimpé ces derniers mois est affolante », dit Murughen Sadien. « Elle rappelle les prémices des épisodes les plus destructeurs de notre histoire. » Les trois épisodes de référence sont bien connus des climatologues : 1982-1983, 1997-1998 et 2015-2016. Ce sont les « monstres » du siècle passé, ceux dont la trajectoire initiale ressemblait précisément à ce que les instruments enregistrent aujourd'hui.

Le troisième signal est peut-être le plus préoccupant de tous : tout cela se produit dans le contexte d'un réchauffement

climatique mondial qui a déjà profondément modifié le décor. « Les océans sont aujourd'hui globalement plus chauds qu'ils ne l'étaient lors des précédents épisodes d'El Niño », souligne Murughen Sadien. C'est cette triple conjonction – chaleur sous-marine record, réchauffement rapide, océans mondiaux déjà surchauffés – qui explique pourquoi l'Organisation météorologique mondiale et la NOAA (National Oceanic and Atmospheric Administration) suivent cet épisode avec une attention particulière.

Un incendie sur terrain brûlant

Les probabilités publiées par la NOAA sont sans ambiguïté : 82 % de chances qu'El Niño s'installe entre mai et juillet 2026, un chiffre qui monte à plus de 95 % pour la seconde moitié de l'année, et qui frôle la certitude pour la période septembre-novembre. Son pic est attendu entre la fin 2026 et le début 2027. En temps normal, un épisode dure entre neuf et douze mois, même si les plus puissants, comme ceux de 1997-1998 et 2015-2016, ont parfois prolongé leur séjour bien au-delà.

Mais c'est moins la certitude de son arrivée que la nature de son terrain d'atterrissage qui mobilise les experts. Murughen Sadien est précis sur ce point : « Le changement climatique n'a pas créé El Niño. C'est un phénomène naturel qui existe depuis des millénaires. Mais aujourd'hui, la Terre et les océans sont déjà surchauffés par l'activité humaine. El Niño arrive donc sur un terrain déjà brûlant. »

Image qu'il choisit est parlante : El Niño est un incendie. Le réchauffement climatique, lui, a transformé la planète en une boîte d'allumettes géante. Ensemble, ils forment un effet de double peine : le phénomène naturel se superpose à une chaleur de fond déjà anormalement élevée, dopant la violence des canicules, l'intensité des sécheresses, la brutalité des pluies torrentielles, et la destruction des écosystèmes marins.

Certes, les chercheurs ne disposent pas encore de preuves suffisantes pour affirmer que tous les épisodes El Niño deviendront systématiquement plus longs ou plus intenses. La machine climatique est complexe, et la recherche avance pas à pas. Mais un consensus net se dégage sur un point précis : les épisodes extrêmes comme ceux de 1982, 1997 ou 2015 risquent de devenir beaucoup plus fréquents au cours de ce siècle.

Et, surtout, même un épisode d'intensité moyenne produira désormais des effets amplifiés, parce que le socle de chaleur sur lequel il se pose est déjà anormalement élevé. « En modifiant profondément le décor dans lequel El Niño prend vie, le changement climatique pousse ce titan naturel à briser ses propres records », résume Murughen Sadien.

« Super El Niño » ?

Faut-il pour autant parler de « Super El Niño » ? Le terme circule dans les médias internationaux. Il n'en n'est officiel pour les scientifiques, mais il frappe les esprits, car il correspond aux épisodes précédents intenses, capables de remodeler la météo

mondiale pendant plus d'un an. Murughen Sadien invite pourtant à la prudence : « Les modèles climatiques sont très bons pour prédire si le phénomène va se produire, mais leur fiabilité baisse lorsqu'il s'agit d'en deviner la force exacte plusieurs mois à l'avance. »

Pour mesurer l'intensité d'un épisode, les chercheurs surveillent en permanence une zone précise du Pacifique, appelée Niño 3.4. Il s'agit d'une fenêtre d'observation équatoriale qui fait office de thermomètre de référence pour le climat mondial. Un épisode est qualifié de fort lorsque la température dans cette zone dépasse la normale de plus de 1,5 °C de façon constante sur plusieurs mois consécutifs. Ce seuil critique n'a pas encore été franchi. Le label « Super El Niño » reste donc prématuré.

En parallèle, les climatologues croisent d'autres indicateurs : le comportement des vents alizés – s'ils continuent de faiblir, l'eau chaude s'étale davantage et le phénomène s'emballa – et les variations de pression atmosphérique entre l'est et l'ouest du Pacifique, ce jeu de balance entre l'océan et le ciel qui conditionne toute la dynamique du phénomène. « C'est en croisant l'ensemble de ces signaux que l'on pourra savoir si le phénomène sera destructeur ou non », explique Murughen Sadien. Si tous les indicateurs continuent de pointer dans la même direction, l'épisode 2026-2027 pourrait rejoindre la liste des plus mémorables. Mais le mystère reste entier sur sa puissance finale.

L'histoire mauricienne

Maurice n'est pas novice face à El Niño. Notre île en a subi les contrechocs à plusieurs reprises, et les traces dans les données climatiques sont lisibles et documentées.

L'épisode 1982-1983 a été le premier grand avertissement moderne. Comme les suivants, il a perturbé les régimes de pluie sur l'île et contribué à dérégler une saison cyclonique déjà imprévisible dans notre région.

L'épisode 1997-1998 reste le plus marquant de notre histoire climatique récente. Les chercheurs qui ont analysé les données historiques à l'aide de l'indice SPI – un outil scientifique qui mesure les déficits de précipitations cumulés sur le long terme – ont établi que la période 1995-1999 correspond à l'une des sécheresses les plus longues et les plus sévères jamais enregistrées à Maurice. Une anomalie durable, qui a mis sous pression les réserves d'eau de l'île pendant plusieurs années consécutives, révélant de façon brutale la vulnérabilité de Maurice aux grands dérèglements planétaires.

NOAA CPC ENSO Strength Probabilities (issued May 2026)

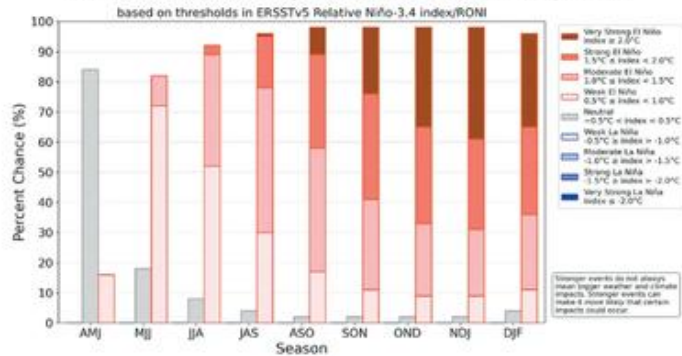


Figure 8. ENSO strength probabilities for the Niño 3.4 relative sea surface temperature index (5°N-5°S, 170°W-120°W) minus tropical mean (20°N-20°S). The relative index is re-scaled to match the variance of the traditional index. Figure updated 14 May 2026. Higher resolution image/table: https://cpc.ncep.noaa.gov/products/analysis_monitoring/ensoni/strengths.php

Les prévisions indiquent une augmentation progressive des probabilités d'un El Niño fort à très fort entre fin 2026 et début 2027. (Source : NOAA Climate Prediction Center (2026).

El Niño 2026 en chiffres

- **82 %** : Probabilité de développement d'El Niño entre mai et juillet 2026.
- **95 % À 98 %** : Probabilité que le phénomène persiste de manière stable durant la seconde moitié de 2026.
- **FIN 2026 / DÉBUT 2027** : Fenêtre temporelle estimée du pic d'intensité maximale mondiale.
- **9 À 12 MOIS** : Durée de vie standard d'un épisode El Niño, bien que les versions extrêmes puissent durer plus longtemps.
- **60 %** : Risque de voir un dipôle positif se former dans l'océan Indien en simultané, créant un effet « double peine » pour notre région.
- **1995-1999** : La période de sécheresse historique de référence à Maurice, directement corrélée à l'un des plus puissants El Niño du siècle dernier.

L'épisode 2015-2016, aussi puissant que son prédécesseur de 1997, a frappé une planète déjà plus chaude. Dans le sud-ouest de l'océan Indien, les températures des eaux de surface ont atteint des niveaux records. Pour nos récifs coralliens, déjà fragilisés par des décennies de pression humaine, cette surchauffe prolongée a constitué un stress thermique majeur : un blanchissement qui touche directement la biodiversité marine, la pêche artisanale et l'attractivité touristique de nos lagons.

Le schéma général se répète, résume Murughen Sadien : « À Maurice, l'impact d'El Niño se traduit généralement par un cocktail redoutable : des pluies déboussolées, des périodes de sécheresse inhabituelles, un air plus lourd et surchauffé, et un océan plus chaud. » Mais il nuance aussitôt : aucun événement météo à Maurice ne peut être imputé au seul El Niño. Ce que nous vivons est toujours le résultat d'une interaction entre plusieurs forces. Et c'est

ici qu'entre en scène un acteur souvent ignoré du grand public.

Le dipôle, arbitre méconnu de notre météo

Pendant qu'El Niño s'emballa dans le Pacifique, l'océan Indien possède son propre thermostat interne : le dipôle de l'océan Indien, ou IOD. On peut l'imaginer comme une balance thermique tendue entre deux extrémités de l'océan. En phase positive, les eaux à l'ouest – du côté de l'Afrique de l'Est – surchauffent, tandis que celles à l'est, près de l'Indonésie, se refroidissent. En phase négative, c'est l'inverse : l'est de l'océan devient anormalement chaud tandis que l'ouest se refroidit, avec des conséquences météorologiques radicalement différentes pour notre région.

El Niño et le dipôle positif ont une fâcheuse tendance à se renforcer mutuellement. Le mécanisme est précis : en déplaçant les zones de précipitations vers l'Amérique, El Niño assèche l'Indonésie et modifie la circulation de l'air

au-dessus de l'océan Indien, refroidissant les eaux à l'est du bassin et réchauffant celles à l'ouest. En d'autres mots, les conditions exactes d'un dipôle positif. Les données historiques confirment cette affinité : environ 60 % des épisodes de dipôle positif se produisent en même temps qu'un El Niño.

Cependant, ce duo n'est pas automatique, les deux phénomènes pouvant agir séparément. Mais lorsqu'ils frappent simultanément, leurs effets s'additionnent et s'amplifient considérablement. Pour notre région, cela se traduit par des sécheresses encore plus sévères en Indonésie et en Australie, des pluies diluviennes en Afrique de l'Est, et des dérèglements météorologiques bien plus marqués dans tout l'océan Indien.

« La façon dont ce grand jeu de balance va s'accorder ou s'affronter avec l'arrivée d'El Niño sera déterminante pour la météo qui nous attend entre la fin de 2026 et le début de 2027 », avance Murughen Sadien. À l'heure actuelle, les scientifiques ont les yeux rivés sur l'océan Indien pour voir si un dipôle positif va emboîter le pas à l'El Niño attendu. Si ce duo se forme, les conséquences climatiques pour notre région risquent d'être bien plus lourdes.

Ce qui nous attend

Pour la période à venir, le scénario le plus probable pour Maurice reste une tendance générale à la sécheresse, avec des réserves d'eau sous pression, une agriculture fragilisée, une pêche perturbée, et des lagons menacés par la hausse des températures marines (voir en page 28). Mais Murughen Sadien met en garde contre une lecture trop linéaire :

LE DIMANCHE/L'HEBDO • DU 7 AU 13 JUIN 2026

27

El Niño et le Dipôle de l'océan Indien (IOD) : comment deux phénomènes interagissent et influencent notre climat

El Niño dans le Pacifique et le Dipôle de l'océan Indien (IOD) sont deux phénomènes climatiques naturels qui peuvent interagir. Lorsqu'ils se produisent en même temps, leurs effets peuvent se renforcer et avoir un impact important sur les précipitations, les températures et les conditions océaniques dans de nombreuses régions du monde.

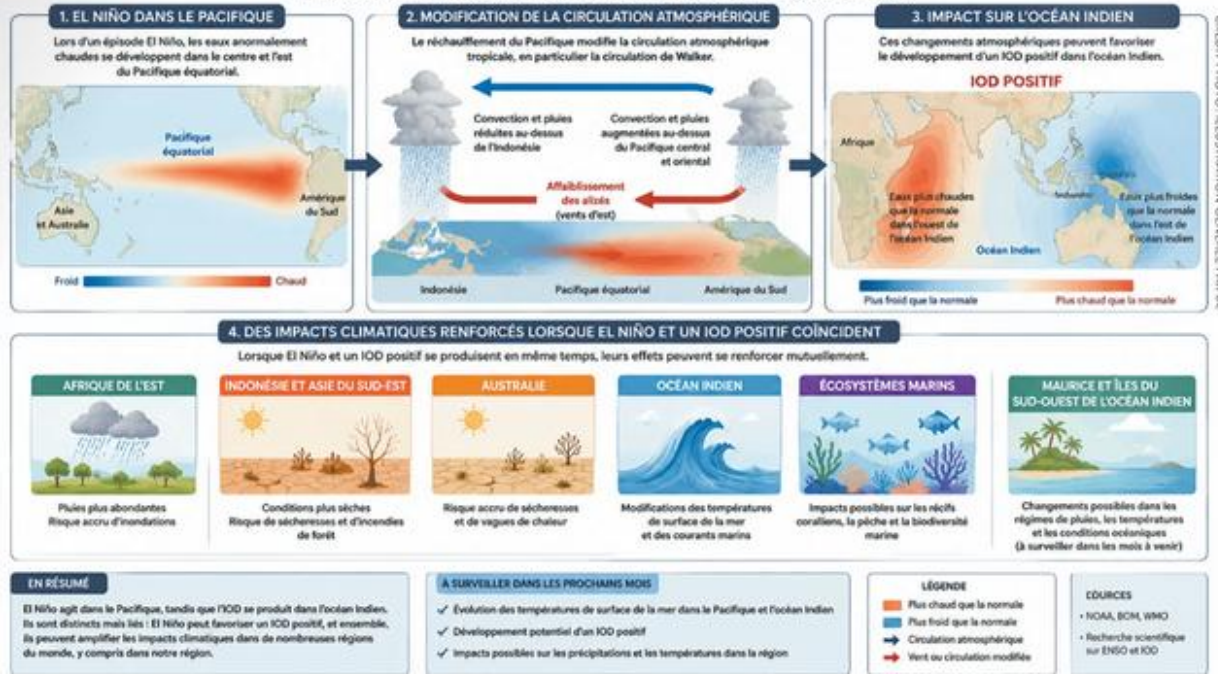


Schéma simplifié illustrant les interactions entre El Niño dans le Pacifique et le dipôle de l'océan Indien.

« Une saison globalement sèche ne veut pas dire qu'il ne pleuvra jamais. Des orages violents, des perturbations locales ou des cyclones peuvent tout à fait frapper l'île sur de courtes périodes et provoquer des inondations. »

Sur la question des cyclones, El Niño a tendance à bousculer leurs trajectoires dans notre zone. Mais le nombre exact de tempêtes et leur intensité dépendent surtout des conditions propres à notre océan et de l'atmosphère locale. C'est un paramètre que les modèles actuels ne permettent pas encore de prédire avec précision à cette échéance. Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'une saison marquée par El Niño ne signifie pas une saison sans cyclones : elle signifie une saison dont le comportement sera plus imprévisible que d'habitude.

Ce qui inquiète le plus l'océanographe n'est d'ailleurs pas un phénomène isolé, mais leur convergence : « Un El Niño potentiellement fort, un océan Indien déjà brûlant, l'apparition possible d'un dipôle positif et la fragilité de nos écosystèmes face aux extrêmes. »

Face à cette accumulation de signaux, Murughen Sadien adresse un message mesuré aux autorités et à la population mauricienne : « Restons vigilants, mais sans paniquer. Nous ne

sommes plus aveugles face à la météo, nous disposons d'outils de surveillance bien plus performants qu'autrefois. Cet épisode est un signal d'alarme pour surveiller de très près nos réserves d'eau douce, affûter nos systèmes d'alerte et préparer les secteurs à risque comme l'agriculture et la pêche. »

Pour le grand public, son conseil tient en une ligne : s'informer uniquement auprès des sources officielles, et garder à l'esprit que les prévisions climatiques ne sont pas des certitudes, mais des probabilités qui s'affinent semaine après semaine. « Les prévisions actuelles ne sont pas des boules de cristal. La situation va évoluer dans les prochains mois. C'est là qu'il faudra redoubler d'attention », dit-il.

El Niño est temporaire. La crise climatique globale dans laquelle ces épisodes s'inscrivent désormais, elle, ne l'est pas. Pour Murughen Sadien, cet épisode de 2026 devrait être lu comme un signal autant que comme une épreuve : « Voyons-le comme une opportunité d'apprendre à mieux protéger notre île pour l'avenir. »

Dans le Pacifique, les ondes de Kelvin continuent leur progression silencieuse vers l'est. Les prochains mois diront si elles alimenteront un « monstre ». Mais d'ores et déjà, une certitude s'impose : le temps de regarder l'orage de loin est révolu.

Éléments de décodage

L'ENSO (Le grand moteur climatique mondial)

- **Ce que c'est** : Le grand cycle naturel qui alterne les phases chaudes (El Niño) et froides (La Niña) dans le Pacifique, influençant le climat mondial tous les deux à sept ans.
- **Pourquoi cela compte pour Maurice** : Même né à des milliers de kilomètres, ce phénomène modifie les grands courants atmosphériques qui influencent les pluies, les températures et les cyclones dans notre région.

Le dipôle de l'océan Indien (L'arbitre régional)

- **Ce que c'est** : Un déséquilibre de température entre l'ouest et l'est de l'océan Indien, comparable à un thermostat régional.
- **Pourquoi cela compte pour Maurice** : Lorsqu'un dipôle positif se combine à El Niño, les effets peuvent se renforcer mutuellement et accentuer les risques de sécheresse dans notre région.

Les ondes de Kelvin (Le carburant sous-marin du Pacifique)

- **Ce que c'est** : Des ondes invisibles qui traversent le Pacifique le long

de l'équateur, transportant sous la surface d'immenses masses d'eau chaude.

- **Pourquoi on les surveille à Maurice** : Elles servent de système d'alerte avancée. Leur puissance permet aux scientifiques d'anticiper plusieurs mois à l'avance l'intensité potentielle d'El Niño.

L'indice SPI (Le baromètre de la sécheresse)

- **Ce que c'est** : Un outil utilisé pour mesurer le déficit de pluie par rapport aux normales historiques.
- **Pourquoi cela compte pour Maurice** : Il permet de détecter les sécheresses avant même que les réservoirs ne tombent à des niveaux critiques.

Le blanchissement des coraux (Le signal d'alarme des lagons)

- **Ce que c'est** : Quand l'eau devient trop chaude, les coraux expulsent les microalgues qui les nourrissent et leur donnent leur couleur.
- **Pourquoi cela compte pour Maurice** : Des coraux affaiblis signifient moins de poissons, des lagons plus fragiles et une protection naturelle réduite contre les vagues et l'érosion côtière.



ILLUSTRATION GÉNÉRIQUE PAR LA

Sous nos lagons, le thermomètre s'affole

El Niño arrive. Pour le scientifique côtier Rajiv Bheeroo, Maurice ne pourra pas dire qu'elle n'était pas prévue ; nos récifs coralliens sonnent l'alarme depuis des années.

Jenna Ramoo

Il faut plonger le visage dans l'eau pour comprendre ce qui se joue vraiment. Sous la surface de nos lagons, à quelques mètres à peine des plages qui font la renommée de l'île, un écosystème entier est en train de basculer. Les coraux, ces architectes invisibles qui construisent depuis des millénaires les fondations de notre économie bleue, sont sous pression. Et ce qui arrive du Pacifique cette année risque de porter le coup de grâce à des récifs déjà fragilisés par des décennies d'agressions cumulées.

Le Dr Rajiv Bheeroo, scientifique côtier, scrute cet univers sous-marin depuis des

années. Les chiffres qu'il avance sont sans appel : en 20 ans, la couverture de coraux durs à Maurice a chuté de 40 %. Ce n'est ni une projection, ni un scénario catastrophe, mais ce que montrent les données du Centre de recherche sur les pêches d'Albion. Et El Niño n'a pas encore frappé.

Le mécanisme est connu : quand l'eau devient trop chaude, le corail expulse les microalgues qui le nourrissent. Il blanchit, s'épuise, se fragmente. Dans le vide laissé par les coraux morts, des algues envahissantes s'installent – un processus que les biologistes appellent eutrophisation –, étouffant les derniers écosystèmes intacts et chassant les poissons qui y



Une réelle menace pèse sur le thon et la pêche artisanale à Maurice.

trouaient refuge.

L'histoire mauricienne illustre

mécanisme. En 1998, plus de 10 % des lagons de l'île avaient blanchi. Les parcs marins de

Balaclava et de Blue-Bay avaient été durement touchés, avec des taux de mortalité corallienne

LE DIMANCHE/L'HEBDO • DU 7 AU 13 JUIN 2026

29

Les 4 secteurs en première ligne à Maurice

Secteur affecté	Risque de la nature (Climat)	Risque causé par l'homme	Impact concret
Les coraux	Canicules marines et acidification de l'eau.	Pollution et dégâts causés par les ancres des bateaux.	Plus de 50 % des récifs coralliens risquent de mourir.
Les côtes	Montée accélérée des eaux (+6,6 mm par an) et érosion.	Constructions de bâtiments trop près de l'eau.	Recul sévère des plages et inondations des routes et habitations littorales.
La pêche	Changement des courants et fuite des poissons.	Surpêche près de nos côtes.	Chute libre de la pêche artisanale et menace sur notre sécurité alimentaire.
Le tourisme	Cyclones plus intenses et plages qui disparaissent.	Bétonisation excessive du bord de mer.	Perte d'attractivité de l'île, menaçant directement 20 % de la richesse du pays (PIB).

atteignant localement 12 %. Dix-huit ans plus tard, l'épisode 2015-2016 a été encore plus dévastateur : entre 40 et 50 % des coraux vivants des lagons peu profonds ont blanchi. Sur des récifs déjà affaiblis par deux décennies de pollution, de développement côtier mal maîtrisé et de rechargement de plages aux effets désastreux, ce deuxième choc thermique a laissé des cicatrices durables.

« Maurice a connu deux alertes majeures », rappelle le Dr Bheeroo. « La question n'est plus de savoir si un troisième épisode va frapper, c'est de savoir dans quel état nos récifs seront capables de le traverser. »

Ce qui distingue l'épisode qui se profile de ses prédécesseurs, c'est l'état de départ. En 2026, le phénomène s'installe sur une planète qui vient d'enchaîner trois années consécutives de records absolus de chaleur. El Niño ne vient pas réchauffer un océan tempéré : il surchauffe un océan déjà fiévreux.

Pour nos coraux, cette différence est capitale. Le seuil de blanchissement dépend de l'écart entre la température habituelle et la température réelle. Dans un océan dont la ligne de base (baseline) a grimpé, ce seuil est atteint plus vite, plus souvent, et avec moins d'intensité du phénomène déclencheur. « La mer autour de Maurice est anormalement chaude depuis déjà trois ans », souligne le Dr Bheeroo. « L'été 2026-2027 s'annonce historiquement lourd pour nos récifs. »

L'Organisation météorologique mondiale situe entre 80 et 90 % la probabilité d'un El Niño modéré à fort d'ici novembre 2026. Son pic est attendu entre la fin de l'année et début 2027, en plein cœur de notre été austral, quand les températures marines sont déjà naturellement à leur maximum.

Les pêcheurs en première ligne

Sur les plages de Grand-Gaube, de Mahébourg ou de Rivière-Noire, les pêcheurs artisanaux le savent mieux que quiconque : quand le lagon



Des cyclones moins nombreux... mais plus imprévisibles sont anticipés.

« D'ici décembre, notre agriculture et notre réseau d'eau potable vont se retrouver sous une pression extrême »

souffre, leurs filets se vident. El Niño frappe leur activité sur plusieurs fronts simultanément.

Le premier est direct : quand les coraux meurent, les poissons disparaissent avec eux. L'eau chaude favorise par ailleurs la prolifération d'algues néfastes qui appauvrissent l'océan en oxygène. Pour un pêcheur qui travaille à quelques centaines de mètres du rivage, cette disparition est immédiate et brutale.

Le deuxième impact touche la pêche hauturière. En haute mer, le réchauffement des eaux redistribue les routes migratoires du thon. Les listao et les thons jaunes – piliers de l'économie halieutique

mauricienne – fuient les eaux trop chaudes pour plonger dans les profondeurs ou migrer vers des zones plus fraîches, hors de portée des dispositifs de concentration de poissons et des captures thoniers-senners. Les captures s'effondrent en quelques semaines, un phénomène déjà observé aux Seychelles lors des précédents épisodes. Et les effets se prolongent bien au-delà : en freinant le développement du phytoplancton, El Niño appauvrit les populations de jeunes poissons dont les pêcheurs paieront le prix un à deux ans plus tard.

Le troisième facteur est météorologique. El Niño ne

multiplie pas les cyclones, il réduit statistiquement leur nombre dans notre zone. Mais les tempêtes qui parviennent malgré tout à se développer naissent beaucoup plus près de chez nous, dans le centre de l'océan Indien, avec des trajectoires imprévisibles.

« L'histoire nous montre qu'un El Niño fort engendre souvent des systèmes d'une rare violence à proximité de nos îles », rappelle le Dr Bheeroo. Les exemples ne manquent pas : Claudette en 1979, Firinga en 1989, Hollanda en 1994, Dina en 2002, Belal en janvier 2024 – tous survenus lors de phases El Niño, tous accompagnés de marées de tempête, de vagues extrêmes et d'une érosion côtière sévère.

À cela s'ajoute un risque moins spectaculaire mais tout aussi menaçant : le passage de puissants anticyclones au sud de l'île va lever des houles très énergiques, augmentant significativement le risque de



BIO EXPRESS

Titulaire d'un MSc en biologie marine et docteur spécialisé en dynamique côtière de Maurice, le Dr Rajiv Bheeroo possède une expertise pluridisciplinaire de pointe. Son parcours international l'a mené des États-Unis à l'Australie pour la modélisation côtière, en Inde pour la géo-informatique et la télédétection, à Shanghai pour les technologies GNSS/GPS et à Singapour pour l'instrumentation océanographique. Aujourd'hui, il pilote des projets complexes exigeant une approche holistique des sites. Ses analyses intègrent l'océanographie physique, l'écologie marine, la microbiologie et la sédimentologie pour optimiser les aménagements littoraux. Expert reconnu, il élabore des rapports d'évaluation environnementale (EIA/SEA) et des plans de gestion (EMP) tout en assurant le suivi scientifique d'impacts climatiques majeurs tels que les phénomènes El Niño et La Niña.

submersions côtières sur les littoraux sud et ouest, même en l'absence de cyclone.

Ce qui rend la situation particulièrement préoccupante, c'est que ces menaces ne s'additionnent pas, elles se multiplient. La mort des coraux n'est pas seulement un drame écologique, c'est la disparition d'un bouclier naturel contre les vagues. Un récif vivant dissipe une part considérable de l'énergie des houles avant qu'elles n'atteignent la côte. Un récif mort laisse passer cette énergie intacte, accélérant l'érosion des plages, menaçant les routes littorales, exposant les habitations.

LE DIMANCHE/L'HEBDO • DU 7 AU 13 JUIN 2026

La montée des eaux s'établit déjà à 6,6 mm par an autour de Maurice, un chiffre qui, combiné à la disparition des récifs protecteurs, transforme chaque grosse houle en menace directe pour les zones habitées du littoral. Et sans plages ni lagons en bonne santé, c'est l'attractivité touristique de l'île – environ 20 % du PIB – qui s'érode avec elles.

« Il ne faut pas regarder ces crises séparément », insiste le Dr Bheeroo. « La hausse de température de l'eau combinée à une violente tempête fera beaucoup plus de dégâts que chaque événement pris séparément. C'est ce qu'on appelle les risques combinés. »

Des réservoirs à sec

Mais la menace ne se limite pas à ce qui se passe sous l'eau. El Niño arrive à Maurice dans un contexte de fragilité déjà installée, et les chiffres de 2026 sont éloquentes. La saison des pluies, achevée en avril, a été catastrophique : le ciel n'a donné que 65 % de son niveau habituel. Le mois de février, traditionnellement le plus généreux de l'année, n'a livré que 27 % des précipitations attendues. La chaleur a froîlé les 36 °C sur le littoral ouest. Résultat : Mare-aux-Vacoas affichait un niveau critique de 48 % à la sortie de la saison des pluies. Fin mai 2026, le niveau global des réservoirs était tombé à 66,4 %, contre plus de 87 % à la même période en 2025.

El Niño va aggraver cette situation selon deux scénarios qui dépendent largement du comportement du dipôle de l'océan Indien – ce déséquilibre thermique entre les deux rives de l'océan qui peut soit amplifier la sécheresse, soit déclencher des pluies torrentielles soudaines. Le scénario le plus probable pour notre hiver est une poursuite du déficit pluviométrique : les prévisions officielles annoncent que Maurice ne recevra que 80 % des précipitations habituelles



Fin mai 2026, le niveau global des réservoirs était tombé à 66,4 %, contre plus de 87 % à la même période en 2025.

« Le grand défi est d'adapter nos infrastructures à cette nouvelle normalité imposée par un océan Indien de plus en plus chaud »

entre juin et septembre. En 2026, l'air globalement plus chaud accélère l'évaporation, vidant les nappes phréatiques plus vite qu'en 1997 ou en 2015.

Mais attention au second scénario, moins probable mais réel : lors des transitions de saisons, une atmosphère surchauffée et saturée d'humidité peut basculer brutalement, déclenchant des averses flash dévastatrices en quelques heures, sans que les réservoirs en bénéficient vraiment.

Le problème est aggravé par une infrastructure vieillissante dont les failles deviennent intenable en période de pénurie : une part considérable de l'eau produite par la Central Water Authority se perd dans des canalisations percées avant même d'atteindre les robinets. « D'ici décembre, notre

agriculture et notre réseau d'eau potable vont se retrouver sous une pression extrême », prévient le Dr Bheeroo.

Résister : ce qui se fait, ce qui manque

Face à cette accumulation de menaces, la résistance s'organise, mais à une vitesse qui inquiète les scientifiques. Des initiatives communautaires financées par le Fonds d'adaptation déploient des techniques de transplantation corallienne à Belle-Mare, Bel-Ombre, Le Morne et Grand-Gaube. L'Institut océanographique de Maurice cultive et sélectionne des souches de coraux pour leur résistance exceptionnelle à la chaleur : des espèces capables de survivre à des températures que leurs cousins sauvages

ne supportent plus. Les outils de prévision météorologique se sont affinés, permettant d'anticiper les sécheresses avec une précision inédite.

Mais le Dr Bheeroo est direct sur les limites de ces efforts. Maurice réagit aux crises plutôt qu'elle ne les anticipe. Face au manque de pluie, les autorités s'appuient essentiellement sur des solutions d'urgence – coupures d'eau sévères, interdictions d'arroser – plutôt que sur des infrastructures modernisées. Les fuites dans le réseau de la CWA continuent de gaspiller une eau que l'île ne peut plus se permettre de perdre. Les constructions trop proches du littoral aggravent l'érosion côtière. Et le budget consacré à l'adaptation climatique reste loin des 3,6 % du PIB recommandés par le FMI.

Les pistes existent pourtant. Une étude de la Banque mondiale recommande de revoir les lois sur l'eau, de mieux cartographier les ressources souterraines et de développer le dessalement solaire et le recyclage des eaux usées. Pour l'agriculture, l'irrigation au goutte-à-goutte subventionnée, le paillage des sols et des variétés végétales résistantes à la chaleur sont des leviers connus et accessibles.

Pour les lagons, la suspension temporaire des activités touristiques et de l'ancrage des bateaux dans les zones corallières les plus fragiles pendant les pics de stress thermique permettrait aux récifs de traverser la crise avec un peu moins de pression. La replantation accélérée de mangroves sur le littoral – bouclier naturel contre les vagues et la montée des eaux – constitue une autre priorité que les scientifiques réclament depuis des années.

« Le grand défi est d'adapter nos infrastructures à cette nouvelle normalité imposée par un océan Indien de plus en plus chaud », résume le Dr Bheeroo.

L'été qui vient

Si notre hiver austral reste tempéré par les courants frais venus des mers du Sud, le véritable test aura lieu entre décembre et avril 2027. C'est à ce moment que les effets cumulés d'El Niño, d'un océan Indien déjà surchauffé et d'une infrastructure fragilisée se feront sentir simultanément. En 1997-1998, Maurice avait traversé une année très sèche avant de basculer dans un été étouffant. En 2015-2016, la sécheresse s'était installée dans la durée. D'ailleurs, en 2016, le sud de l'île n'avait reçu que 1432 mm de pluie sur l'année entière, avec des coupures d'eau qui avaient duré des mois.

En 2026-2027, le scénario anticipé est une synthèse aggravée des deux : une fin d'hiver qui épuise les réservoirs avant même l'arrivée de la chaleur, suivie d'un été avec des températures records, un stress thermique inédit pour les cultures de canne à sucre, et une atmosphère tellement chargée d'humidité que le moindre système météorologique pourrait déclencher des pluies torrentielles en quelques heures.

Sous nos lagons, les coraux ont survécu à deux grands chocs thermiques en moins de 30 ans. Ils s'apprentent à en affronter un troisième dans un océan plus chaud qu'ils n'en ont jamais connu. Ce que Rajiv Bheeroo observe depuis ses années de terrain, c'est que les récifs n'attendent pas ; ils comptent les degrés. Et le compteur tourne.

Une crise en deux temps

S'appuyant sur le bulletin saisonnier des services météo de Maurice (MMS), le Dr Rajiv Bheeroo affirme que les effets d'El Niño se font déjà sentir chez nous, et le scénario va se jouer en deux phases.

Phase 1 : Un hiver austral anormalement sec et doux

Les prévisions officielles pour cet hiver 2026 annoncent que nous n'aurons que 80 % des pluies habituelles. De plus, le froid de l'hiver sera largement atténué par des épisodes de

chaleur persistants. Cela aggrave le manque d'eau dont souffre l'île depuis le début de l'année.

Phase 2 : Gare aux grosses houles et aux vents forts

Même s'il ne pleut pas, le climat reste instable. Le passage de puissants anticyclones au sud de l'île va lever des vagues très énergiques. Le risque de submersions côtières (la mer qui monte sur les routes et les plages) est très élevé, en particulier sur les littoraux sud et ouest.



Ismaël Angoh (Côte d’Ivoire) ; Port-Bouët : la survie après les bulldozers ; Radio de la Paix, 8 juin 2026.

Tag : Banque mondiale, WACA

Pour accéder au reportage : <https://vocaroo.com/1fZCconCxexp>

Pour écouter la 2ème partie : <https://voca.ro/13nRxSlxetpp>

À Grand-Lahou, le combat contre l’érosion côtière franchit une nouvelle étape.

À l’occasion de la Journée mondiale des océans, une nouvelle embouchure et trois quais de service ont été officiellement livrés aux populations, le lundi 8 juin 2026.

Des ouvrages réalisés à un coût de près de 48 milliards de francs CFA dans le cadre du projet WACA avec l’appui de plusieurs partenaires techniques et financiers comme la Banque mondiale, le Royaume d’Espagne et les Pays-Bas.



Boris Ngounou (Cameroun) ; « Nous avons constaté un écart inexpliqué de 289 millions de dollars par an dans les échanges de bois du Cameroun » ; Environnementales, 9 juin 2026.

Tag : GAFI, UNODC.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2026/06/09/nous-avons-constate-un-ecart-inexplique-de-289-millions-de-dollars-par-an-dans-les-echanges-de-bois-du-cameroun/>



Dans un rapport qui estime à 289 millions de dollars par an les pertes liées aux flux financiers illicites dans le commerce du bois au Cameroun entre 2013 et 2023, la Financial Transparency Coalition (FTC) met en lumière les failles de la gouvernance forestière. Dans cet entretien exclusif accordé à Environnementales, son Directeur exécutif, Matti Kohonen, explique pourquoi les pertes réelles dépassent largement les estimations officielles, comment les sociétés écrans et les coentreprises dissimulent les véritables bénéficiaires du commerce du bois, et pourquoi le futur règlement européen contre la déforestation risque de montrer ses limites sans transparence sur les propriétaires des concessions forestières.

Pourquoi le Cameroun affiche-t-il des pertes financières bien supérieures aux estimations officielles précédentes ?

Nous avons constaté des pertes plus élevées que l'estimation précédente de 59 millions de dollars US liée à la déforestation illicite, principalement parce que nous avons utilisé une méthodologie différente pour estimer ces pertes. Dans notre rapport, nous avons utilisé une méthodologie d'évaluation des fausses déclarations commerciales, appelée la méthode du pays partenaire (Partner Country Method, PCM), développée par notre membre Global Financial Integrity (GFI) et le Bureau des Nations Unies contre la drogue et le crime (UNODC). Nous avons examiné la différence entre les exportations et les importations de produits ligneux du Cameroun (code SH 44) de 2013 à 2023 – la dernière année pour laquelle nous avons pu trouver des données dans la base de données COMTRADE de l'ONU. La différence entre les prix d'exportation et d'importation a ensuite été calculée. Nous avons pris en compte les différences explicables dans ces prix, notamment la différence dans la manière dont les prix d'importation et d'exportation sont rapportés. La plupart des exportations sont déclarées en Free on Board (FOB), tandis que la plupart des importations dans les pays de destination sont déclarées sur une base coût, assurance et fret (CIF). Certains pays rapportent les deux prix, et nous avons constaté que la différence moyenne entre les deux, lorsqu'ils sont tous deux rapportés, est d'environ 8 %. Même après ajustement de cette divergence, nous avons constaté un écart inexpliqué moyen de 289 millions de dollars américains par an sur la période 2013-2023, comme le montre également la feuille de données jointe (incluse dans ce courriel). Les estimations précédentes de 59 millions de dollars US par an étaient basées sur une estimation de la corruption liée au secteur forestier, plutôt que sur une estimation des fausses déclarations commerciales. De plus, ce chiffre précédent, bien que cité en 2021 dans une publication gouvernementale, semble remonter à 2013.

https://minfi.gov.cm/wp-content/uploads/2021/01/rapport_finanl_enr_cameroun.pdf

Quels sont aujourd'hui les principaux mécanismes utilisés pour dissimuler les véritables bénéficiaires du commerce du bois au Cameroun ?

Les principales méthodes pour dissimuler les bénéficiaires effectives concernant l'utilisation de structures d'entreprise où il est impossible, pour les autorités comme pour le public (journalistes, ONG), de connaître les bénéficiaires effectifs (les personnes physiques qui possèdent et bénéficient des entreprises). En enquêtant sur les entreprises ayant reçu des amendes pour exploitation forestière illégale au Cameroun, nous n'avons trouvé aucune donnée publique disponible concernant leurs bénéficiaires effectifs dans les bases de données exploitées par Moody's (appelée Orbis), malgré des recherches approfondies. Le Cameroun a créé un registre des bénéficiaires effectifs dans le cadre de sa conformité aux recommandations de lutte contre le blanchiment d'argent du Groupe d'action financière (GAFI), mais ce registre n'est pas public dans la plupart des domaines, et il n'y a pas d'exception pour le secteur forestier. Certaines données publiques existent sous l'Initiative pour la transparence dans les

industries extractives (ITIE) concernant les secteurs minier, pétrolier et gazier, mais la foresterie n'est pas considérée dans le champ des industries extractives. Même si une entreprise déclare ses bénéficiaires effectifs au Cameroun, elle peut ne déclarer qu'une société écran située à l'étranger. Il peut être impossible d'accéder aux détails d'enregistrement des bénéficiaires effectifs de cette société écran, même en cas de demande administrative depuis le Cameroun. La plupart des pays n'offrent pas d'accès public aux données sur les bénéficiaires effectifs, donc l'accès public à ces informations n'est pas possible, à l'exception d'un petit nombre de pays qui disposent de registres publics (dont le Royaume-Uni, le Ghana, le Nigeria). Par ailleurs, l'utilisation courante de coentreprises (joint ventures) cachées dans le secteur forestier est possible. Cela signifie que les bénéficiaires effectifs se cachent derrière des accords de coentreprise non divulgués publiquement. Ces coentreprises peuvent impliquer à la fois le financement et la propriété, car elles exercent un contrôle sur les opérations de l'entreprise et devraient être listées comme bénéficiaires effectifs.

Le règlement européen contre la déforestation peut-il réellement fonctionner sans transparence sur les propriétaires des concessions forestières ?

Selon nous, la réglementation européenne sur la déforestation (EUDR) ne peut pas fonctionner efficacement sans connaître les bénéficiaires effectifs des concessions forestières. Connaître les entreprises derrière les concessions est une bonne première étape qui existe déjà, et sur nos plans que nous avons publiés on peut trouver les entreprises des concessions, et nous le rapportons dans la cartographie des concessions forestières dans le pays. Cependant, nous devons aussi connaître les personnes derrière ces entreprises. L'EUDR exige de savoir si les produits agricoles relevant de son champ d'application sont produits sur des terres récemment déboisées. Bien que cela soit vérifiable à partir des données satellitaires sur la déforestation, il n'est pas possible de savoir qui possède ces concessions et à qui ils vendent. Nous disposons souvent du nom de l'entreprise dans les concessions forestières les plus courantes, tant dans les Unités de Gestion Forestière (UGF) (Forest Management Units en anglais) que dans les Ventes de Coupe (Sales of Standing Volume en anglais), mais nous ne savons pas plus sur ces concessions.

Toutes les concessions du pays que nous avons pu cartographier sont ici. <https://bcovaro.users.earthengine.app/view/use-land-cameroon>

Quelles mesures urgentes le gouvernement camerounais devrait-il adopter pour réduire les flux financiers illicites dans le secteur forestier ?

Pour réduire les flux financiers illicites dans le secteur forestier, nous devons garantir la transparence publique des bénéficiaires effectifs des concessions forestières responsables de la majeure partie de l'exploitation forestière dans le pays, les UGF et les Ventes de Coupe. Ainsi, nous saurons si les entreprises sont détenues par les mêmes personnes qui remportent les concessions forestières et si elles créent de nouvelles entreprises lorsqu'une société est

sanctionnée et ne peut plus participer aux enchères ou appels d’offres pour de nouvelles concessions. Nous devons également mieux savoir si le bois provient d’entreprises ayant violé les lois forestières, car bien que nous puissions cartographier l’exploitation forestière par ces entreprises, nous ne comprenons pas leur chaîne d’approvisionnement plus large, étant donné que l’entreprise qui exporte le bois est souvent différente de celle qui possède la concession forestière. Nous devons aussi intensifier les contrôles sur la tarification commerciale, réaliser davantage d’audits sur les prix commerciaux et les prix de transfert des entreprises forestières qui exportent à des prix anormalement bas, et enquêter plus en profondeur sur les entreprises exportatrices de bois lors des audits fiscaux. Cela pourrait impliquer des enquêtes conjointes avec les pays d’exportation. Par ailleurs, les autorités étrangères dans les pays de destination devraient utiliser les données camerounaises sur les sanctions liées au bois pour mettre fin à l’importation de bois illicite sanctionné sur leurs marchés. La législation existe, mais en raison de l’opacité de la propriété et des chaînes d’approvisionnement, il est facile de continuer à importer du bois illicite vers tous les marchés clés de destination : Europe, Royaume-Uni, Chine et Vietnam.



Amadou Garé (Niger) ; Lutte contre la désertification au Niger : La technique de la fixation des dunes ; Le canard déchaîné, 9 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://lecanarddechaineniger.com/2026/06/09/lutte-contre-la-desertification-la-technique-de-la-fixation-des-dunes/>



Le Niger, pays sahélien dont les 2/3 sont désertiques, fait face à une dangereuse avancée du désert qui met en péril les pratiques de bases à savoir l'Agriculture, l'élevage, tout en participant à l'assèchement des cours d'eau. Pour lutter contre ce fléau qui met en péril l'existence humaine, plusieurs techniques ont été élaborées et mises en œuvre depuis des années avec des rendements forts appréciables. L'un de ses rendements est la fixation des dunes. Une technique qui permet de freiner l'ensablement des champs, des pâturages et des cours d'eau.

En quoi consiste la fixation des dunes ?

Selon le Réseau des Chambres d'Agriculture du Niger (RECA), « la fixation des dunes consiste à freiner le mouvement du sable en érigeant des palissades de 1 à 1,5 m de hauteur. Ces palissades sont des branches d'arbres (*Prosopis juliflora*, *Balanites aegyptiaca* ou de divers *Acacia*), de feuilles de palmiers et de tiges de *Leptadenia pyrotechnica*. Les obstacles doivent être parallèles entre elles et perpendiculaires à la direction des vents dominants. Si les vents

viennent dans toutes les directions, il faut faire alors des palissades croisées. Les palissades doivent être entretenues jusqu'à ce que la végétation soit rétablie. Pour aider à la fixation, on peut déposer un léger branchage ou tout autre débris simplement sur le sable. Pour bien jouer son rôle, la palissade doit être perméable au vent (30 à 40 pour cent), afin de freiner sa vitesse. Elle doit former une accumulation de sable sans provoquer un phénomène tourbillon. Sa hauteur ne doit pas dépasser 1,5 m car la plupart (95 pour cent) du sable en mouvement se trouve dans les 30 premiers centimètres au-dessus de la surface du sol ».

L'objectif de la fixation des dunes est de permettre un développement de la végétation naturelle ou plantée sur ces dunes. Une action qui aura un double bénéfice à savoir, le développement de l'agriculture, et la disponibilité du pâturage pour les animaux.

Les différentes techniques utilisées

Le RECA explique que la technique de fixation de dunes se fait à travers plusieurs méthodes. La première est la fixation mécanique des dunes. Elle consiste à freiner le mouvement du sable en érigeant des palissades de 1 à 1,5 m de hauteur avec des branches d'arbres (*Prosopis juliflora*, *Balanites aegyptiaca* ou de divers *Acacia*), de feuilles de palmiers et de tiges de *Leptadenia pyrotechnica*. Pour être efficaces, les obstacles doivent être parallèles entre elles et perpendiculaires à la direction des vents dominants. Si les vents viennent dans toutes les directions, il faut faire alors des palissades croisées. Les palissades doivent être entretenues jusqu'à ce que la végétation soit rétablie. Pour aider à la fixation, on peut déposer un léger branchage ou tout autre débris simplement sur le sable. Pour bien jouer son rôle, la palissade doit être perméable au vent (30 à 40 pour cent), afin de freiner sa vitesse. Elle doit former une accumulation de sable sans provoquer un phénomène tourbillon. Sa hauteur ne doit pas dépasser 1,5 m car la plupart (95 pour cent) du sable en mouvement se trouve dans les 30 premiers centimètres au-dessus de la surface du sol.

Le second procédé est la fixation par la plantation de haie vive. Cette technique consiste à effectuer des plantations en ligne d'arbres ou d'herbes sur les dunes. Les dunes étant un milieu difficile pour les plantes, la plantation doit nécessairement tenir compte du choix des espèces pouvant s'adapter à ce milieu. D'où le choix des espèces d'arbres et d'herbes à planter notamment entre autres, l'*Euphorbia balsamifera* et le *Leptadenia pyrotechnica*.



Le RECA souligne que « l'Euphorbe est traditionnellement utilisée par les producteurs du Sahel comme haie vive pour délimiter les champs. Elle est aussi efficace pour la fixation des dunes mobiles. L'Euphorbe est adaptée aux conditions climatiques du désert. Elle a la capacité de se développer dans un sol pauvre et dans un milieu soumis à des variations importantes de température entre le jour et la nuit. Elle résiste à la sécheresse, aux vents violents, secs et chauds. Elle grandit, se ramifie rapidement et peut se régénérer facilement par bouture. Elle n'a donc pas besoin d'être arrosée. *Leptadenia pyrotechnica* est aussi utilisé, mais surtout au Mali ».

Quel bilan pour la fixation des dunes au Niger ?

Un rapport de l'Initiative Économie de la Dégradation des terres (ELD) écrit dans le cadre du projet « Inverser la dégradation des terres en Afrique par l'adoption à grande échelle de l'agroforesterie » a fait le bilan de la fixation des dunes au Niger sur la base de l'étude de la localité de Tilakaina (région de Tillabery, sud-est du Niger). Ce rapport intitulé « Rentabilité de la fixation des dunes au Niger / Évaluation des opérations de fixation des dunes dans le Niger Est (terroir villageois de Kilakina) », produit en 2019 par TIDJANI Adamou Didier, Malam Assane, Maigari, Moustapha Aboubacar, Moustapha, Souley Yero, Kadidiatou, a mis en exergue L'étude est localisée à Kilakina dans le département de Gouré (Niger Est), la fixation des dunes est sous la double contrainte de la pression anthropique et du changement climatique. Malgré tout, selon le rapport, « les expériences passées sur la fixation des dunes ont démontré que la dégradation des terres ne constitue pas une fatalité, puisqu'il existe des techniques de restauration efficace. Les calculs coût-bénéfices en lien avec la fixation des dunes ont montré la forte rentabilité de l'investissement ».

Dans la pratique, les populations ne sont pas à l'initiative de la mise en œuvre de cette technique. Ainsi selon ce rapport, « on observe que les communautés n'autofinancent pas ces types d'action de fixation mécanique et biologique des dunes malgré les avantages

socioéconomiques et environnementaux directs ou indirects multiples qui en découlent. Cette réticence pour la prise en charge entière de la fixation des dunes pour la protection des terres par les communautés elles-mêmes semble se justifier par le statut communautaire des terres à récupérer, qui empêche la mise en œuvre de toute initiative individuelle de restauration des terres ». « En effet, dit le rapport, les retombées directes à court terme tirées directement de la dune sont moindres, le gros des avantages issus de la fixation des dunes provenant de la préservation des avantages individuels tirés de la cuvette et des autres moyens de production. Il semble donc y avoir une situation classique de « tragédie des communs » qui empêche la fixation des dunes par les populations elles-mêmes ».

Des constats qui n'empêchent pas de relever l'efficacité de la méthode qui est pratiquée dans les toutes les zones dans lesquelles l'avancée du désert met en péril la pratique agricole et l'élevage.



Rivonala Razafison (Madagascar) ; Signature de l'Accord de partenariat économique : Méfiance des défenseurs des droits des paysans ; Mongabay, 10 Juin 2026.

Tag : OMC, Union européenne.

Pour accéder à la page : <https://fr.mongabay.com/2026/06/signature-de-laccord-de-partenariat-economique-mefiance-des-defenseurs-des-droits-des-paysans/>



Des meules de riz sur de vastes rizières dans le Sud-Ouest du bassin lacustre d'Alaotra, sur les Hautes Terres orientales de Madagascar. Image fournie par Rivonala Razafison.

- **Un nouvel Accord de partenariat économique (APE) a été signé ce mercredi 10 juin, à BalACLava, à Maurice entre les Comores, l'île Maurice, les Seychelles et Madagascar et l'Union européenne.**
- **Cet accord n'est pas du goût des défenseurs des droits des paysans, qui appellent la population malgache à une grande vigilance.**

ANTANANARIVO, Madagascar — Ce mercredi 10 juin, les Comores, l'île Maurice, les Seychelles et Madagascar ont signé à BalACLava, à Maurice, un nouvel Accord de partenariat économique (APE) avec l'Union européenne (UE).

L'officialisation de l'accord, qualifié de « moderne et global », qui marquera la fin des négociations intenses entamées en octobre 2019, suscite déjà la méfiance des défenseurs des

droits des paysans, appelant la population malgache à une grande vigilance. Les APE sont des accords commerciaux axés sur le développement, compatibles avec les règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), et prenant en compte le fait que l'une des deux parties est un pays ou une région en voie de développement.

Ils sont réciproques, mais asymétriques, c'est-à-dire que leurs conditions ne sont pas les mêmes pour les deux parties.

L'accord, signé ce mercredi, vise à stimuler le commerce, à encourager les investissements, à créer des opportunités pour les entreprises et à contribuer à une croissance durable et inclusive dans l'océan Indien.

Madagascar exporte en Europe du textile (30 %), des produits agricoles (29,5 %), des produits industriels (25 %) et des produits de la pêche (15 %).

Les inquiétudes des défenseurs des droits des paysans portent sur la sécurité et la souveraineté alimentaires dans l'océan Indien, et à Madagascar en particulier. Car il s'agit de la protection du patrimoine naturel, entre autres.

Les contestataires dénoncent la non implication des Organisations de la société civile et des organisations paysannes, dans les négociations ayant eu lieu, ces dernières années.

Selon les défenseurs des droits des paysans, les nouvelles mesures édictées par Bruxelles, dans le cadre du nouvel accord, auront « un impact négatif, potentiellement dévastateur, sur le droit des populations à l'alimentation et sur le droit des paysans-producteurs d'utiliser, de sélectionner, de protéger et d'échanger les semences de leur choix », en raison des droits de propriété intellectuelle requis par l'accord.

Les défenseurs des droits des paysans se méfient des agissements des grandes entreprises et des puissances financières exerçant une pression sur les Etats, pour qu'ils instaurent un régime interdisant la reproduction des semences commerciales par les paysans.

Par effet d'entraînement, une telle mesure affectera gravement la sécurité et la souveraineté alimentaires des pays concernés.

« Nous demandons que les représentants de Madagascar s'abstiennent de signer toute disposition concernant les semences, l'alimentation ou les droits de propriété intellectuelle, sans la consultation préalable des OP et des OSC au minimum », disent les défenseurs des droits des paysans dans un communiqué en date du 5 juin 2026.

D'après leur exigence exprimée dans le même document, les semences locales doivent demeurer un patrimoine et un bien communs à ne pas transformer en propriété privée appartenant à des individus ou à des entreprises.

Ils mettent l'accent sur la préservation du droit des agriculteurs à s'en tenir librement aux semences de leur choix, comme le stipulent à cet effet des traités internationaux.

Ils défendent alors la liberté des agriculteurs de continuer à perpétuer leurs pratiques et à développer leur savoir-faire traditionnel en matière de semences, sans être contraints d'acheter des semences industrielles.

Les autorités gouvernementales, les décideurs et les partenaires internationaux sont priés de préserver le droit des Malgaches à l'alimentation et à la souveraineté alimentaire, en rejetant les nouvelles mesures adoptées par Bruxelles.

Le petit guide pour mieux comprendre les APE explique que les pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique, signataires des APE, doivent graduellement ouvrir 80 % de leurs marchés aux importations de l'UE, ce qui peut être fait sur de longues périodes de transition de 10 à 25 ans.

Le document indique aussi que l'exclusion des produits et les différentes sauvegardes garantissent que les produits de l'UE ne concurrencent pas les produits fabriqués localement.

Il précise que « les provisions communes des APE sur les mesures sanitaires et phytosanitaires, les obstacles techniques au commerce et les douanes contribueront également à l'établissement d'un environnement prévisible et normalisé des affaires ».

La signature du nouvel APE intervient l'année, où Madagascar s'est engagé à œuvrer pour la prospérité axée sur la nature et à mettre le capital naturel au cœur de toutes les décisions.

El Watan

Le quotidien indépendant

Samira Imadalou(Algérie) ; Le projet est initié dans le cadre du programme TaqatHy+ : Lancement d'un audit énergétique à travers six secteurs ; El Watan, 10 juin 2026.

Tag : BMZ, GIZ, Union européenne.

Pour accéder à l'article : <https://elwatan.dz/le-projet-est-initie-dans-le-cadre-du-programme-taqathy-lancement-dun-audit-energetique-a-travers-six-secteurs/>



Le projet «Audit énergétique, identification et comparaison de solutions», relevant du programme TaqatHy+ de la GIZ Algeria, a été officiellement lancé la semaine dernière dans le cadre d'un atelier organisé à cet effet.

Ce qui marque le démarrage officiel d'une mission qui vise à réaliser un audit énergétique approfondi dans plusieurs régions climatiques du pays. Un communiqué de la GIZ Algeria annonçant le lancement de ce projet le 4 juin courant explique que l'audit couvrira six secteurs. Il s'agit des bâtiments publics, le secteur résidentiel, l'industrie, le transport, l'éclairage public et l'agriculture.

Ce qui permettra de renforcer la connaissance des consommations énergétiques à l'échelle territoriale et identifier des leviers d'amélioration adaptés aux spécificités de chaque région. «Au-delà du diagnostic énergétique, le projet vise à développer un référentiel national d'intensités énergétiques sectorielles et à élaborer des recommandations concrètes permettant d'orienter les futures politiques publiques d'efficacité énergétique», souligne GIZ Algeria.

Et de préciser que les résultats attendus contribueront ainsi à une meilleure planification des actions de maîtrise de l'énergie et à l'identification de solutions performantes, adaptées aux réalités locales. La mission sera menée par Dorsch Impact GmbH, un cabinet de conseil et d'ingénierie allemand, spécialisé dans la coopération internationale et le développement durable, filiale du groupe d'ingénierie international Dorsch Global. Elle intervient dans un contexte marqué par la poursuite des engagements de l'Algérie en matière de transition énergétique, de maîtrise de l'énergie et de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

L'atelier organisé à l'occasion de ce lancement a permis aux participants de justement découvrir les objectifs, le périmètre et les différentes phases de la mission et de discuter de l'approche méthodologique proposée pour la collecte et l'analyse des données. Les participants ont par ailleurs échangé sur les zones d'intervention prioritaires et les modalités de coordination entre les différentes institutions concernées et d'initier la mobilisation des données nécessaires à la phase de diagnostic.

Optimiser l'efficacité énergétique

Notons que la rencontre a réuni un large éventail d'acteurs institutionnels et techniques. Ainsi, le ministère de l'Energie et des Energies renouvelables (MEER), le ministère de l'Habitat, de l'Urbanisme et de la Ville (MHUV), l'Agence nationale pour la promotion de la rationalisation de l'utilisation de l'énergie (Aprue), la Commission de régulation de l'électricité et du gaz (CREG), Sonelgaz et ses filiales étaient au rendez-vous du démarrage de ce projet.

Et ce, en sus d'organismes publics, de bureaux d'études et d'experts du secteur de l'énergie. Autant d'acteurs appelés à collaborer pour la réalisation de cet audit. Pour rappel, TaqatHy+, lancé en avril 2025, est cofinancé par l'Union européenne (UE) en Algérie et l'Allemagne, à travers le Federal Ministry for Economic Cooperation and Development (BMZ), à hauteur de 28 millions d'euros.

Il est mis en œuvre par la GIZ Algeria et piloté par le MEER. Le programme s'inscrit dans le prolongement du projet TaqatHy avec l'objectif d'utiliser les énergies renouvelables, de développer l'hydrogène vert et d'optimiser l'efficacité énergétique dans plusieurs secteurs.

The
Guardian

Beatrice Philemon (Tanzania) ; How blue economy transforms Pemba's fishermen livelihoods ; The Guardian, June 11, 2026.

Tag : -.

To access to the article : <https://ippmedia.co.tz/the-guardian/business/read/how-blue-economy-transforms-pembas-fishermen-livelihoods-2026-06-11-150429>



Mohamed Hamad, an artisanal fisherman and chairman of the fishermen's committee in Wete District (wearing a blue cap and jacket), sells fish on behalf of his group at the landing site.

Mohamed Hamad, an artisanal fisherman and father of 11, Bokwe Shehia resident in Wete District wakes up early every day to walk a mile to the fish landing site, where he sells fish on behalf of his fishermen group - Dhamira Njema.

Fifteen years ago, he struggled to pay school fees for his two children, who are now in university, while other children were still in secondary school. He also faced difficulties accessing funds to feed his family and to obtain healthcare services.

Hamad is among the artisanal fishers on Pemba Island who received a total of 1027 modern fiber boats, fish finder devices, and other fishing equipment from the ministry of blue economy and fisheries between 2022 and 2024.

Currently, Hamad is a member of the Dhamira Njema Group, which comprises fourteen members, all of whom are actively involved in fishing activities.

Hamad, who is also the chairman of the fishermen's committees in Wete District, expressed gratitude to the ministry for recognizing the fishermen and providing them with a fibre boat and other equipment, which has helped the group to engage in deep-sea fishing activities.

Hamad says, through the money he gets from selling fish at their group's fish auction market, he has been able to pay school fees for his two children at university level. One child is currently studying at a teacher training college in Unguja, while the other is studying at a fisheries college in Pemba.

"Now if my child gets sick, I can take him to both government and private hospitals to receive medical care on time. My family now gets three meals a day, and I no longer struggle to find food, unlike in previous years," he noted.

Before this intervention, I could not afford to eat three meals a day. Life was very difficult. I was unable to take my children to the hospital when they were sick.

Sometimes I only manage to eat one meal a day—usually just a mandazi and a cup of tea in the morning. At times, my family and I go to sleep at night without any food.

"Now, things have changed. In the morning, my family and I can have tea, fish, and mandazi. For lunch, we eat rice and fish, and in the evening, we have tea, fish, or ulojjo. We can now eat comfortably. I thank the government for caring for fishers and supporting them with modern fishing equipment," Hamad says.

Additionally, his income has increased from 30 percent to 60 percent. Previously, he used to earn between 10,000/- and 15,000/- per day. Now he can earn 60,000/-s per day because of the modern boat.

Additionally, the group's members are now able to catch more fish and earn income for their families and themselves.

"The group's income has increased, and we have earned more than 10m/- from fishing activities. Out of this amount, 6m/- were used to pay members their earnings, and 1.8m/- were used to

buy fuel for the boat. Every day, we use 60 litres of fuel for fishing, and we have also employed six other fishermen,” he said. So far, the group has saved 3.8m/- in its bank account.

Although sometimes they do not get fish, Hamad and his peers continue with their fishing activities with great hope. This is because they received a fibre boat from the Ministry of Blue Economy and Fisheries in 2024.

They can now send their children to school, their lives have improved, they are building modern houses, they are recognized by the government, and they can afford healthcare services, something that was not the case in the past.

Additionally, artisanal fishers from Bokwe, Selemu, Utaani, Kizimbani, Kipangani, Limbani, Jadida, and Msemani Shehias are happier because they now own fishing vessels equipped with modern gear. Some fishers in Pemba and Unguja have built modern houses as a result of improved incomes from fishing activities.

Additionally, fishers now have a stronger and more unified voice. They have established their own fishermen's committees and created a fishers' platform to address issues affecting them.

In addition, they are actively conserving ocean and coastal environments by restoring mangrove trees in areas where mangroves have been degraded or cut down.

The artisanal fishers called on the government, if possible, to provide them with boats fitted with sails and engines, and with a fibre hull on the outside, in order to reduce high fuel consumption and costs.

Makame shaali, fisheries Coordinator at the ministry of blue economy and fisheries, says that the fisheries sector contributes 4.5 percent to Zanzibar's GDP and directly employs 63,000 fishers, of which 14 percent are women, with an additional 100,000 people employed along the value chain.

Additionally, Zanzibar has 7,919 fishing vessels, of which 96 percent are wooden. Of these, 61 percent are sail- or paddle-powered, 39 percent use outboard engines, and 0.1 percent have inboard engines (Frame Survey 2020).

The area also hosts large modern foreign fishing vessels equipped with longliners and trainers in deep sea waters.

Shaali says the catch per fisher per day ranges between 2 and 3 kilograms. Commonly targeted species include tuna, reef fish, small pelagic fish, and Mollusca. Makame Shaah stated that, as of 2023, the total catch has reached 80,085 tons of fish.

“As the Ministry of Blue Economy, we are very pleased to see what artisanal fishers have achieved through their fishing activities. Many have improved their livelihoods, paid school fees for their children, built modern houses, and expanded their businesses,” he says.

He urged artisanal fishers to protect marine ecosystems and their resources by preventing the loss of coral reefs and habitats, safeguarding fish populations, reducing pollution, promoting sustainable fishing practices, and stopping the use of illegal fishing methods that are rampant in Zanzibar and harmful to coral reefs and other marine life.

Although fishermen have received modern boats for their fishing activities and improved their livelihoods, Zanzibar is also seeking investors from various countries around the world to invest in deep-sea fishing projects, fish processing facilities, fish feed production for aquaculture industries, fingerling production facilities, quality seaweed seed technology (tissue culture), and anchovy processing facilities.

The ministry will continue to educate the public and artisanal fishers on environmental conservation to prevent plastic pollution in the ocean. It will also encourage people to keep plastic waste out of oceans, rivers, and lakes to protect marine ecosystems.

Currently, overfishing and overexploitation, the impacts of climate change, illegal fishing practices, habitat destruction, inefficient data management systems, and ocean pollution are the main challenges hindering Zanzibar's fisheries sector.

Yusuph Wafundo, an artisanal fisherman from Fundo Island, Wete District Council in Pemba, expressed his thanks to the government for providing them with a fish finder device, which helps them identify the type of fish, determine the number of fish in the area where they want to fish, and track fish movements before fishing.

“As fishermen from Dhamira Njema Group, we are proud to be recognized by the government and to be provided with modern fishing equipment, including fiberglass boats and engines, fishing nets, fish-finding devices to locate areas with fish before fishing, horsepower engines, ropes, and other equipment. We now own modern boats. This is a great pride for us.” he said

They are also educating their children, they are able to eat without any difficulties, and they have savings as fishermen. “We are paying for health services. Before receiving modern boats, we used traditional dugout canoes that could not go to deep waters to catch fish. But now we are able to go far and catch more fish,” he said

Dr. Salim Hamza, Officer-In-Charge at the Ministry of blue economy and fisheries-Pemba Island added that, so far, the Zanzibar Government has distributed a total of 1027 modern fiber boats in Pemba and Unguja Islands, with the boats being distributed from 2022 to 2024.

Out of these, 527 boats were offered to artisanal fishers, while 500 boats were provided to women engaged in seaweed farming in Unguja. In addition, 340 boats were distributed in Pemba.

As a government, we are committed to supporting artisanal fishers and women who depend on coastal and marine resources so that they can benefit from the blue economy, alleviate poverty

in their families, and thrive like other entrepreneurs. We will continue to collaborate with various stakeholders to empower women and fishers, enabling them to fully benefit from opportunities within the blue economy," he said.

He called on stakeholders involved in blue economy issues to educate artisanal fishers and women who rely on coastal and marine resources on how to benefit from the blue economy in their respective areas and to refrain from illegal fishing practices.

Additionally, in an effort to support women engaged in seaweed farming in Pemba, the government is constructing a state-of-the-art seaweed processing plant. The facility is expected to help women access reliable markets for their produce and reduce post-harvest losses caused by the lack of processing facilities.

The plant worth 7.2bn/- is located in Chamanangwe A , Wete District, North Pemba Region, and will start operation at the end of December this year.

"The construction work has been completed, and we are now awaiting the installation of the machines in the processing plant. Experts from Japan will carry out the installation," he said.

The plant has the capacity to produce 30,000 tons of carrageenan per year, and will create employment for 100 people in the processing factory.

Additionally, the plant will help 80 percent of women engaged in seaweed farming in Pemba, increase their income, reduce post-harvest losses, and create employment opportunities for their peers.

Eng. Omar Mohamed, the Blue Economy Ministry Coordination Officer, says that Zanzibar's Ministry of Blue Economy and Fisheries has launched a comprehensive program aimed at educating artisanal fishermen on sustainable fishing practices following the rise in overfishing, illegal and unsustainable fishing practices.

"We are now taking serious measures to educate fishermen on the importance of following guidelines, as overfishing and illegal fishing practices are rampant in Zanzibar. Fishermen from other regions are also coming here to engage in fishing activities," he said.

Mohamed cited unsustainable fishing practices that cause overfishing as drag nets, seine nets and other illegal fishing practices.

The program targets both the community and the government so that they can benefit from the sustainable use of marine resources.

"We decided to introduce this program after discovering that local fishermen have expressed concerns about the scarcity of fish, citing climate change and ongoing overfishing as factors limiting their catches. They are now seeking government support to access deeper waters for fishing," he said.



Jenifer Gilla (Tanzania); Tanzania Secures \$320 Million to restore climate-damaged infrastructure; Habitat Media, June 12, 2026.

Tag : World Bank.

To access to the article : <https://habitatmedia.co.tz/tanzania-secures-320-million-to-restore-climate-damaged-infrastructure/>



Dar es Salaam. Tanzania has secured \$320 million (Sh832 billion) during the 2024/25 and 2025/26 fiscal years to rehabilitate and strengthen critical infrastructure damaged by climate change, as the country continues to face increasing losses from extreme weather events.

The funding is part of the government's broader efforts to address the growing impacts of climate change, which continue to affect key sectors of the economy, including agriculture, water resources, health, transport and energy.

Presenting the government's 2026/27 budget proposals in Parliament on June 11, Finance Minister Khamis Mussa Omar said climate change considerations would continue to be integrated into national planning and budgeting processes.

He said Tanzania has experienced an increase in climate-related disasters in recent years, prompting the government to adopt measures aimed at enhancing the country's resilience and response capacity.

"To address climate-related disasters, the government has established the use of the World Bank's emergency response mechanism to help manage the impacts of climate-induced shocks," Omar told Parliament.

In addition to rehabilitating damaged infrastructure, the government is promoting the adoption of clean energy as part of efforts to reduce greenhouse gas emissions, protect forests and improve public health.

Omar said the government would continue providing incentives for the use of clean energy while investing in enabling infrastructure to expand access to clean cooking technologies, industrial energy solutions and cleaner transport systems.

According to the minister, the measures are intended to ensure reliable and sustainable access to energy, reduce energy costs, save time for households and businesses, and minimise environmental and health risks associated with traditional energy sources.

He added that wider adoption of clean energy is expected to reduce dependence on firewood and charcoal, helping to curb deforestation and support long-term environmental conservation efforts.

The government will also continue implementing the National Environmental Conservation and Management Master Plan (2022–2032) and the National Clean Cooking Energy Strategy (2024–2034), which aim to strengthen climate resilience, promote sustainable development and accelerate Tanzania's transition to cleaner energy sources.



Boris Ngounou (Cameroun) ; ONU : 287 scientifiques appellent à intégrer la faune sauvage dans les politiques climatiques ; Environnementales, 12 juin 2026.

Tag : CCNUCC.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2026/06/12/onu-287-scientifiques-appellent-a-integrer-la-faune-sauvage-dans-les-politiques-climatiques/>



Lors d'une conférence de presse organisé dans le cadre de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC), dite SB64, qui se tient actuellement à Bonn, en Allemagne, du 8 au 18 juin 2026, au World Conference Center Bonn (WCCB), des scientifiques venus de 6 continents ont publié un consensus inédit sur le rôle de la faune sauvage dans la lutte contre le changement climatique. Ils sont 287 experts à appeler les gouvernements à intégrer les animaux sauvages dans les politiques climatiques mondiales. Selon une étude citée dans le document, la restauration des fonctions écologiques des espèces

animales pourrait augmenter la séquestration du carbone jusqu'à 6,41 gigatonnes de CO₂ par an.

Pour la première fois, 287 scientifiques de premier plan, provenant de six continents — de l'Inde au Rwanda, du Chili à la Finlande — ont publié un consensus appelant les gouvernements à intégrer explicitement la faune sauvage et ses fonctions écologiques dans les politiques climatiques mondiales. L'initiative a été présentée lors de la 64e session des organes subsidiaires de la CCNUCC.

Selon les experts, les animaux sauvages jouent un rôle essentiel dans la régulation du climat à travers des processus naturels tels que la dispersion des graines, le pâturage, la prédation et les déplacements. Ces mécanismes contribuent directement au stockage du carbone, à la fertilité des sols et à la stabilité des écosystèmes, mais restent largement absents des cadres climatiques actuels.

Le consensus s'appuie notamment sur une étude publiée en 2023 dans *Nature Climate Change* et dirigée par Yale University, selon laquelle la restauration des populations animales et de leurs fonctions écologiques pourrait augmenter la séquestration de carbone de 6,41 gigatonnes par an. Les chercheurs estiment que cette contribution pourrait combler une part importante de l'écart entre les solutions actuelles fondées sur la nature et les objectifs de limitation du réchauffement à 1,5 °C.

Les signataires appellent donc à une reconnaissance formelle de la faune sauvage dans les politiques de la CCNUCC, en complément des cadres déjà existants comme la Convention sur la diversité biologique. Ils soulignent que les animaux doivent être considérés comme des « alliés du climat », au même titre que les forêts ou les océans, afin de renforcer l'efficacité des stratégies mondiales d'atténuation et d'adaptation climatique.



Milliam Murigi (Kenya) ; Push for Climate-Resilient Pastoralism as Drylands Face Growing Pressure ; Africa Science, June 14, 2026.

Tag : UNCCD.

To access to the article : <https://news.scienceafrica.co.ke/push-for-climate-resilient-pastoralism-as-drylands-face-growing-pressure/>



Kenya and its international partners are stepping up efforts to restore degraded rangelands and strengthen pastoral livelihoods amid growing threats from drought, climate change, and land degradation.

Speaking ahead of the World Day to Combat Desertification and Drought 2026, government officials, researchers, and development partners called for urgent investments in climate-resilient pastoralism, sustainable livestock systems, and community-led rangeland management.

“Restoring rangelands is not only an environmental necessity but also a pathway to improving livelihoods, reducing vulnerability to climate shocks, and securing a more resilient future for pastoral communities,” said Jonathan Mueke, Principal Secretary for Livestock Development.

According to his speech which was delivered on his behalf by Dr. Allan Azgele, Director of Veterinary Services at the Ministry of Agriculture and Livestock Development, Kenya’s livestock sector must grow without damaging fragile ecosystems.

“We must ensure that growth in the livestock sector does not come at the expense of the ecosystems upon which we depend,” he said.

Nearly 80 percent of Kenya’s land is classified as arid and semi-arid, supporting millions of pastoralists who rely on livestock for food and income. Across Africa, pastoral lands produce more than 75 percent of the continent’s milk and over half of its meat production.

But experts warned that recurring droughts, shrinking grazing corridors, population growth, and land fragmentation are placing increasing pressure on pastoral systems.

Dr Siboniso Moyo, Deputy Director General for Research and Development at ILRI, said pastoralist communities possess critical indigenous knowledge needed to manage drylands sustainably and adapt to climate variability.

“Pastoralists have been managing these landscapes for centuries, moving with the seasons and adapting to variability in ways that even modern technologies sometimes struggle to predict,” Dr Moyo said.

“Their accumulated knowledge is one of our most underutilized assets in the fight against land degradation and climate change.”

The meeting emphasized the need to shift from reactive humanitarian responses to long-term resilience building through participatory rangeland management, drought preparedness, and climate-smart livestock production.

Counties such as Baringo have already integrated participatory rangeland management into county development plans following pilot programmes that involve pastoralists, women, youth, and county governments jointly developing grazing and water management plans.

Stakeholders also highlighted the growing role of technology in supporting pastoral communities. Index-based livestock insurance programmes operating in Kenya and Ethiopia since 2010 use satellite data to trigger payouts automatically during severe droughts, helping families recover before losing entire herds.

Researchers are also using mobile phone platforms to collect real-time information on grazing conditions, livestock health, and market prices to improve drought response systems.

“We already have the evidence and the solutions,” Dr Moyo said. “What we need now is political will, long-term investment, and collective action.”

The government said it is implementing several policies aimed at supporting pastoral communities and restoring degraded ecosystems, including the Bottom-Up Economic Transformation Agenda, the National Livestock Policy, and the national drought management framework.

Kenya has also pledged to rehabilitate 2.5 million hectares of degraded landscapes and rangelands as part of broader environmental restoration efforts.

“Targeted and locally tailored interventions are needed to unlock the economic potential of pastoral communities and strengthen resilience against climate shocks,” added Mueke.

Marren Keller, from German Embassy said Germany would continue supporting Kenya’s dryland restoration and resilience programmes through long-standing bilateral cooperation.

“Once you leave Nairobi, you immediately see that most of Kenya is arid and semi-arid. These landscapes are essential for livelihoods, biodiversity conservation, climate regulation, and resilience to recurrent droughts,” Keller said.

Germany currently invests more than 215 million euros in Kenya’s agri-food sector, with nearly half of the funding targeting livelihoods and resilience.

Keller also announced a new four-year programme, jointly funded with the European Union, targeting climate-sensitive agriculture and pastoralism in Turkana, Marsabit, and Baringo counties.

Beyond Kenya, Keller said Germany is supporting global efforts to combat desertification through the United Nations Convention to Combat Desertification (UNCCD), whose secretariat is hosted in Bonn, Germany.

He noted that Germany is financing a global report on the economics of rangeland restoration aimed at demonstrating the economic value of dryland ecosystems and attracting investment into restoration efforts.

“Once people realize the value of these ecosystems, they are more willing to invest in and protect them,” she said.

The discussions come as countries prepare for the next United Nations Convention to Combat Desertification conference and the 2026 World Day to Combat Desertification and Drought, whose theme focuses on restoring and protecting rangelands.



Boris Ngounou (Cameroun) ; Mombasa accueille le sommet mondial de l'océan ; Environnementales, 16 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2026/06/16/mombasa-accueille-le-sommet-mondial-de-locean/>



La 11^e édition de la Conférence « Our Ocean » s'est ouverte ce 16 juin 2026 à Mombasa, au Kenya. Pendant trois jours, gouvernements, scientifiques, organisations de la société civile, acteurs du secteur privé et représentants de la jeunesse se réunissent pour accélérer les actions en faveur de la protection des océans et du développement d'une économie bleue durable.

Organisée pour la première fois sur le continent africain sous le thème « Our Ocean, Our Heritage, Our Future » (Notre Océan, Notre Héritage, Notre Avenir), la conférence met en lumière le rôle essentiel des océans dans les moyens de subsistance, la sécurité alimentaire, la régulation du climat et le développement économique. Le Kenya entend ainsi valoriser le leadership africain dans la gouvernance des ressources marines et côtières.

Les discussions portent notamment sur la lutte contre la pollution marine, la pêche illicite, non déclarée et non réglementée (INN), la protection de la biodiversité, la sécurité maritime, le financement de l'économie bleue et l'adaptation au changement climatique. Les participants sont appelés à annoncer de nouveaux engagements concrets afin de renforcer la résilience des écosystèmes marins et des communautés côtières.

Pour l'Afrique, cette rencontre constitue une occasion stratégique de faire entendre ses priorités dans les négociations internationales sur l'océan, tout en mobilisant des investissements en faveur de la conservation marine, de la pêche durable et du développement des économies côtières. Les organisateurs espèrent que cette édition permettra de transformer les promesses en actions mesurables au bénéfice des générations futures.



Mohamed Saliou Camara (Guinée) ; L'Afrique n'a pas un problème de pauvreté. Elle a un problème de mesure ; Bambou Guinée, 16 juin 2026.

Tag : Banque mondiale, PNUD, UNECA.

Pour accéder à l'article : <https://bambouguinee.com/2026/06/16/lafrique-na-pas-un-probleme-de-pauvrete-elle-a-un-probleme-de-mesure/>



Il existe sur ce continent, dans un pays, un taux de pauvreté qui varie de plus de 20 points de pourcentage selon l'indicateur choisi. Même pays, même population, mais avec des outils de mesure différents. Ce n'est pas parce que les statistiques sont inutiles, mais parce que différents indicateurs peuvent répondre à des questions différentes ou servir à l'élaboration de politiques, au suivi, ou aux deux. Or, trop souvent, on les considère comme synonymes.

Ce pays, c'est le Zimbabwe. On pourrait facilement hausser les épaules et dire : « Les statistiques, c'est compliqué. » Certes. Mais compliqué ne veut pas dire inutile, et actuellement, nombre d'indicateurs de bien-être en Afrique se situent dans une situation délicate, entre les deux.

C'est ce que démontre discrètement, méthodiquement et de façon accablante la dernière note statistique de la Commission économique pour l'Afrique sur le bien-être. Discrètement, car elle

est rédigée dans un langage familier aux utilisateurs de statistiques. Accablante, car une fois qu'on en a saisi le véritable sens, il est difficile de l'ignorer.

Six thermomètres. Six lectures différentes.

Voici la situation. Lorsque nous voulons savoir comment les Africains vivent réellement, et non pas seulement comment ils survivent sur le papier, nous nous référons à l'un des six principaux indicateurs : la pauvreté monétaire, l'indice de pauvreté multidimensionnelle (IPM, qui existe en version mondiale et en version nationale), l'indice de développement humain, le revenu par habitant et l'indice du bonheur.

Chacun pose une question légèrement différente.

La pauvreté monétaire se définit par la capacité à se nourrir. Plus précisément, par la capacité à survivre avec moins de 3 dollars par jour. Ce seuil, soit dit en passant, a été révisé en 2025. Auparavant, il était de 2,15 dollars, et encore avant, de 1,90 dollar. La pauvreté n'a pas changé du jour au lendemain ; c'est l'échelle de mesure qui a évolué. À vous d'en tirer vos propres conclusions.

L'Indice mondial de précarité (MPI) pose des questions plus complexes : vos enfants sont-ils scolarisés ? Votre foyer dispose-t-il d'eau potable ? Y a-t-il des personnes souffrant de malnutrition chronique dans votre foyer ? Il examine la précarité à travers dix indicateurs simultanés de santé, d'éducation et de niveau de vie, ce qui est là tout son intérêt.

L'IDH pose une question de développement plus large : votre espérance de vie, votre niveau d'éducation et votre niveau de vie. Le revenu par habitant, quant à lui, mesure le revenu généré par l'économie par personne et sous-entend, de manière implicite, que cette moyenne reflète fidèlement votre vie. Or, ce n'est souvent pas le cas, et pourtant, c'est le chiffre qui fait la une de la plupart des médias.

Et l'indice du bonheur, Dieu merci, vous demande simplement comment vous pensez que votre vie se déroule.

Aucune de ces approches n'est fausse. Toutes visent à comprendre nos capacités intrinsèques et collectives, nos aptitudes, notre satisfaction et notre appréciation du parcours de vie. Le problème, c'est que nous les considérons comme interchangeables. Or, elles ne le sont pas.

De plus, les données sont, franchement, anciennes et compromettent les comparaisons statistiques et politiques.

Avant même d'aborder la signification de ces chiffres, il convient de parler des chiffres dont nous disposons réellement, car les écarts sont suffisamment importants pour engendrer une anxiété sourde et persistante chez toute personne travaillant dans ce domaine.

Les données les plus récentes sur la pauvreté monétaire en Algérie et en République du Congo remontent à 2011. La Libye, l'Érythrée et la Somalie ne disposent d'aucune donnée pour l'ensemble de la période allant de 1980 à 2024. Il ne s'agit pas de données éparses, mais d'aucune donnée du tout, sur une période de 44 ans.

Pour l'IPM mondial, dix pays africains utilisent encore des données d'enquête datant de 2018. L'intervalle de temps entre les données récentes sur le continent s'étend sur sept ans, ce qui signifie que le dernier aperçu de la pauvreté dans certains pays date d'un contexte géopolitique complètement différent.

On ne peut pas concevoir une politique de développement à l'horizon 2026 à partir de chiffres de 2011. Ou plutôt, on peut, et certains le font, et c'est précisément là le cœur du problème.

L'intervalle moyen entre deux enquêtes sur la pauvreté monétaire dans les pays africains est de six ans. Six ans, c'est long. Les gouvernements changent. Des crises surviennent. Les pandémies, comme nous le savons désormais plus précisément, restructurent des économies entières. Beaucoup de choses peuvent arriver à une population en six ans, des choses qu'une simple donnée dans une base de données ne peut pas révéler. Les estimations peuvent-elles atténuer les effets des pandémies ?

Même pays. Histoire complètement différente.

Maintenant. Ce qui devrait vraiment nous préoccuper.

En Guinée, l'écart entre le taux de pauvreté monétaire et le ratio de pauvreté selon l'IPM est de 54,5 points de pourcentage. Cinquante-quatre virgule cinq. Ce n'est pas une simple erreur d'arrondi. C'est plus de vingt fois l'écart moyen continental perçu, qui est de 2,5 points de pourcentage. Cela signifie que selon l'indicateur choisi par un décideur politique, la situation en Guinée peut varier considérablement, et les politiques mises en œuvre en conséquence seront tout aussi différentes.

Imaginez la situation suivante : deux médecins examinant le même patient et dont les avis divergent. Non pas d'un ou deux points, mais de neuf, onze, voire vingt points de pourcentage quant à la gravité de son état. Même patient. Même année. Diagnostic différent. Le paradoxe des sciences sociales face à la résolution de problèmes ! C'est précisément ce qui se passe ici. Les deux indices de prévalence de la maladie (IPM) de la Sierra Leone, issus de la même enquête de 2019, diffèrent de 1,2 point de pourcentage. Soit, me direz-vous. Mais au Malawi, l'écart est de neuf points. Aux Seychelles, de onze. Et pour le Libéria et le Zimbabwe, l'écart entre les mesures dépasse les 20 points de pourcentage, dans des directions opposées. Nous savons pertinemment que les IPM nationaux sont censés être spécifiques à chaque pays, mais comment les utilisateurs peuvent-ils appréhender ces complexités compte tenu de la diversité des sources de ces différences ?

Et c'est là le schéma qui se répète. Ces mesures ne se contentent pas de raconter des histoires différentes ; elles racontent parfois des histoires opposées.

Lorsque les chiffres racontent des histoires contradictoires, on a tendance à choisir celle qui conforte nos propres désirs. Ce n'est pas une politique fondée sur des preuves, c'est un biais de confirmation assorti d'une contrainte budgétaire.

Pourquoi cela se produit-il sans cesse (et ce n'est pas un hasard)

Ces six indicateurs n'ont jamais été conçus pour être comparés. Ils ont été élaborés par différentes institutions, à des fins différentes, à partir de sources de données différentes et selon des calendriers différents.

La pauvreté monétaire et le revenu par habitant sont des indicateurs économiques. Ils permettent de constater des résultats, c'est-à-dire si la situation s'est améliorée ou détériorée par rapport à un seuil donné. Ils ne sont pas conçus pour expliquer les causes ni pour déterminer les domaines d'intervention.

L'IPM, et plus particulièrement l'IPM national, est un outil opérationnel. Il est conçu pour le ciblage et l'élaboration de politiques. Il permet d'identifier les populations où les privations se concentrent, afin de savoir où allouer les ressources. C'est une toute autre question.

L'IDH et l'Indice du bonheur sont plus utiles pour une comparaison stratégique à grande échelle. Ils offrent une vision d'ensemble. Ils permettent de situer un pays dans un contexte mondial, mais sont moins pertinents pour concevoir un programme de santé maternelle dans un district spécifique.

Utiliser la pauvreté monétaire pour concevoir des politiques sociales ou l'indice de bonheur pour évaluer un programme de réduction de la pauvreté constitue une erreur de catégorie. Ce serait comme utiliser un plan de la ville pour décider du menu du dîner. Le plan est précis, certes, mais il ne répond pas à la question posée.

Alors, concrètement, que faisons-nous avec ça ?

Le document se termine par un appel qui mérite plus qu'un simple signe de tête poli : les pays africains doivent cesser d'être de simples récepteurs passifs de classements établis de l'extérieur et devenir des interprètes actifs de leurs propres données de développement.

Relisez cette phrase lentement.

À l'heure actuelle, une part importante des données sur le bien-être en Afrique est produite, conçue méthodologiquement et présentée par des institutions externes : la Banque mondiale, le PNUD, l'Initiative d'Oxford sur la pauvreté et le développement humain (OPHI)... Il ne s'agit pas d'une accusation. Ces institutions produisent des données utiles. Mais il existe une différence entre les données sur l'Afrique et les données pour l'Afrique, détenues et

interprétées par les systèmes statistiques africains et les gouvernements africains. La question qui se pose est simple : les instituts nationaux de statistique africains disposent-ils des ressources et des pouvoirs suffisants pour ce faire ? Non seulement pour collecter des données, mais aussi pour les interpréter, les contextualiser et communiquer les données sur le développement selon leurs propres termes ? La note de synthèse souligne l'émergence de nouvelles sources de données : imagerie satellitaire, relevés d'appels de téléphonie mobile, données administratives des registres de protection sociale, autant d'opportunités pour combler les lacunes des enquêtes auprès des ménages, coûteuses et peu fréquentes. Ce sont de réelles opportunités. Elles soulèvent cependant d'importantes questions de confidentialité, de représentativité et de contrôle de l'infrastructure.

Mais la demande fondamentale est plus simple : les instituts nationaux de statistique africains doivent être dotés des ressources, des pouvoirs et d'un soutien politique nécessaires pour produire des données régulières et de haute qualité et pour pouvoir raconter eux-mêmes l'histoire de ces données.

Car l'alternative, c'est ce que nous avons aujourd'hui : un continent qui prend des décisions concernant la vie de 1,6 milliard de personnes (en supposant que ce chiffre reflète le point de vue d'une institution africaine) sur la base de données qui datent parfois d'une décennie, issues d'enquêtes conçues ailleurs et interprétées selon des cadres qui n'ont pas été élaborés en plaçant les priorités de développement africaines au centre.

Ce n'est pas un problème de données. C'est un problème de gouvernance déguisé en problème de données.

Et à un moment donné, les vêtements ne vont plus.

Ce blog s'appuie sur les conclusions de la note statistique de la CEA : « Statistiques sur le bien-être en Afrique : état des lieux et implications pour les discussions politiques » (ECA/ACS/02/2026), publiée en juin 2026.



Pauline Ongaji (Kenya) ; Climate Change, Pollution Fuel Africa's Growing Allergy Crisis, Health Experts Warn ; Big 3 Africa, June 16, 2026.

Tag : -.

To access to the article : <https://big3africa.org/2026/06/16/climate-change-pollution-fuel-africas-growing-allergy-crisis-health-experts-warn/>



Climate change, worsening air pollution and rapid urbanisation are driving a surge in allergic diseases across Africa, prompting health experts to call for urgent action to strengthen allergy care and build climate-resilient health systems.

As the continent marks World Allergy Week 2026 from June 21 to 27 under the theme “Allergy Care is Essential Care,” the African Alliance for Allergy and Clinical Immunology has warned that millions of Africans are increasingly exposed to environmental conditions that heighten the risk of asthma, eczema, allergic rhinitis and other allergic diseases.

Health specialists say changing weather patterns, rising temperatures, prolonged droughts, floods, dust storms and growing levels of air pollution are altering the distribution and intensity of allergens, creating new public health challenges across the continent.

“Allergic diseases are among the most common chronic conditions in the world and Africa is not exempt. What is different here is the system around the patient,” said Professor Mike Levin, founding president of AFRICALLI and head of paediatric allergy at the University of Cape Town.

Experts say climate change is an emerging health crisis. Rising temperatures can lengthen pollen seasons, while changing rainfall patterns influence the growth of moulds and other allergens. Increased air pollution from traffic, industries, open waste burning and wildfire smoke can also worsen respiratory illnesses and trigger severe asthma attacks.

Across Africa, healthcare professionals are reporting growing numbers of children and adults diagnosed with asthma, eczema, food allergies and allergic rhinitis. The increase coincides with rapid urban growth, environmental degradation and declining air quality in many cities.

In Kenya, asthma remains one of the most common chronic respiratory diseases, affecting thousands of children and adults. Yet many patients struggle to access inhalers consistently, while specialist allergy services remain concentrated in urban centres.

Health experts warn that climate-related events such as dust storms, prolonged dry spells and flooding could further aggravate respiratory conditions. Floods often create damp conditions that encourage mould growth in homes and schools, while droughts increase airborne dust particles that can trigger allergic reactions.

Food allergies are also becoming a growing concern, particularly among children. However, limited awareness among parents, schools and healthcare providers means many cases remain undiagnosed or are mistaken for other illnesses.

The burden extends beyond allergies. Immunologic disorders, including inherited immune deficiencies, frequently go undetected due to limited diagnostic capacity across the region.

According to AFRICALLI, allergic and immunologic diseases contribute to school absenteeism, reduced workplace productivity and avoidable hospital admissions. In severe cases, they can lead to life-threatening emergencies such as anaphylaxis.



In February, Cyclone Gezani devastated Toamasina, the second-largest city in Madagascar. Climate change is increasing the intensity and frequency of cyclones. | Courtesy Health Policy Watch

For vulnerable populations already facing climate-related health risks, the consequences can be significant. Children with poorly controlled asthma may be more susceptible to worsening air quality, while families affected by floods and poor housing conditions may face greater exposure to mould and other environmental allergens.

Kenya has emerged as a regional leader in allergy advocacy and specialist training through the efforts of the Allergy Society of Kenya (ASK) and local medical professionals.

Dr Evelyn Nganga, President of ASK and AFRICALLI Vice President for Communication and Member Engagement, said stronger investment in allergy services would improve health outcomes and help communities adapt to emerging climate-related health threats.

“When allergies are properly diagnosed and managed, people are safer medically and can live, learn and work with greater confidence. That is achievable if we treat allergy as essential care, invest in medical professionals and listen to patients,” she said.

Currently, many healthcare workers receive limited formal training in allergy diagnosis and management. Access to essential diagnostic tools such as spirometry and allergy testing remains limited in many parts of Africa.

To address the growing challenge, AFRICALLI is urging governments to integrate allergy and clinical immunology services into national health strategies while recognising the links between environmental change and public health.

The alliance is also calling for expanded specialist training, improved access to diagnostic tools and medicines, stronger food-labelling regulations and increased investment in African research.

Researchers say better data is needed to understand how climate change, biodiversity loss, pollution and urbanisation are influencing allergic diseases across different regions of Africa.

Historically, health systems have focused largely on infectious diseases such as malaria, tuberculosis and HIV/AIDS. However, experts warn that non-communicable diseases linked to environmental and climate pressures are becoming an increasingly significant burden.

As African countries invest billions in climate adaptation and resilience programmes, public health specialists argue that allergy care should be recognised as part of climate adaptation planning.

“Climate change is reshaping the health risks facing African communities,” health experts say. “Strengthening allergy care, improving air quality and reducing environmental pollution are part of the same response to a changing climate.”

AFRICALLI is calling for coordinated action among governments, health institutions, researchers, educators, environmental agencies and the media to ensure that allergy care becomes an accessible and essential component of Africa’s response to climate change.



Denise Kyalwahi (RDC) ; Goma-lac vert : la pollution du lac Kivu inquiète face à l'inefficacité des méthodes locales de traitement de l'eau ; Naturel CD, 16 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://naturelcd.net/2026/06/16/goma-lac-vert-la-pollution-du-lac-kivu-inquiete-face-a-linefficacite-des-methodes-locales-de-traitement-de-leau/>



Le lac Kivu demeure la principale source d'approvisionnement en eau pour une grande partie des habitants de Goma et du territoire voisin de Nyiragongo. Cependant, la dégradation progressive de la qualité de ses eaux suscite de vives inquiétudes quant aux risques sanitaires encourus par les populations qui en dépendent quotidiennement.

La question de la pollution du lac Kivu nécessite aujourd'hui une attention urgente afin de garantir la santé et la sécurité des communautés riveraines. Interrogé par naturelcd.net, un habitant du quartier Lac Vert a dénoncé la détérioration continue de cette ressource naturelle essentielle. Pour des raisons éthiques, son identité n'a pas été révélée. Selon lui, la pollution

est particulièrement préoccupante dans la zone de Lac Vert, où plusieurs activités humaines contribuent à la dégradation de l'écosystème du lac.



Il explique que de nombreuses personnes utilisent quotidiennement les rives du lac pour laver leurs vêtements, souvent sans infrastructures adaptées ni mesures de protection environnementale. À cela s'ajoutent les déchets ménagers et plastiques jetés dans l'eau, une situation qui compromet davantage la qualité de l'eau consommée par des milliers de familles. L'habitant déplore également l'usage incontrôlé du lac pour la baignade, estimant que cette pratique augmente les risques de contamination. Plus grave encore, il affirme que certains corps sans vie seraient parfois abandonnés dans le lac, une situation qu'il qualifie d'inacceptable et de dangereuse pour la santé publique.



Face à cette situation alarmante, il appelle les communautés locales à développer une véritable culture de protection de l'environnement et de responsabilité collective afin de préserver le lac Kivu, indispensable à la ville de Goma.

Il invite également les autorités compétentes à prendre des mesures concrètes, notamment par le nettoyage des zones polluées, l'évacuation des déchets accumulés et l'aménagement d'espaces spécifiques pour la lessive, la baignade et le puisage de l'eau.

Selon lui, la consommation continue d'une eau exposée à diverses formes de pollution représente un danger réel pour les populations. « Nous achetons des comprimés de traitement d'eau en pharmacie et les utilisons sans encadrement scientifique, mais cela ne semble pas résoudre le problème. L'eau reste polluée et nos enfants tombent souvent malades, souffrant régulièrement de douleurs abdominales », a-t-il témoigné.



Enfin, il appelle les organisations non gouvernementales œuvrant dans le secteur environnemental à faire de la lutte contre la pollution de l'eau une priorité afin de protéger à la fois les populations et les ressources naturelles.

Il convient de rappeler que naturelcd.net, en collaboration avec plusieurs organisations dont DEC Organisation et d'autres partenaires, poursuit ses actions de sensibilisation pour améliorer l'accès à l'eau potable à Goma et dans les zones environnantes. Ces structures encouragent également une mobilisation urgente autour de la protection de cette ressource vitale pour l'humanité et l'ensemble des êtres vivants.



Boris Ngounou (Cameroun) ; World's richest 0.01% linked to nearly US\$1 trillion in annual climate debt, Greenpeace says ; Environnementales, 16 juin 2026.

Tag : Greenpeace Africa, UNFCCC, UNFCCC.

To access to the article : <https://environnementales.com/2026/06/16/worlds-richest-0-01-linked-to-nearly-us1-trillion-in-annual-climate-debt-greenpeace-says/>



A new Greenpeace Africa report reveals that the investments and lifestyles of the world's ultra-wealthy are responsible for climate damages worth nearly US\$1 trillion annually, reigniting calls for stronger taxation of billionaires and major polluters to finance global climate action.

The world's richest 0.01% are associated with an estimated US\$992 billion in annual climate debt through their ownership of and investments in high-emitting activities, according to a new report released by Greenpeace Africa. The findings shed light on the outsized role of extreme

wealth in driving the climate crisis and underline the need for governments to adopt fairer climate finance mechanisms.

The report, titled *Understanding the Climate Debt of Extreme Wealth*, argues that current climate policies focus too heavily on emissions from production and consumption while largely ignoring emissions linked to capital ownership and carbon-intensive investment portfolios held by ultra-high-net-worth individuals.

According to the study, ownership-based emissions generated by investments account for a significantly larger climate impact than personal consumption alone. In 2022, the world's richest 0.01% accumulated an estimated climate debt of US\$992 billion through their investments, compared with US\$405 billion linked to their personal consumption patterns.

"The climate impact of extreme wealth is far greater than previously understood," said Clara Thompson, Climate and Tax Justice Lead Campaigner at Greenpeace International. "Governments often ask ordinary people to bear the burden of climate action while paying far less attention to those with the greatest climate debt and ability to cover the costs of climate breakdown."

The report estimates that an average member of the global top 0.01% wealth group generated ownership-based climate debt worth approximately US\$1.24 million in 2022. This figure is more than twice their estimated consumption-based climate debt of US\$506,783.

Researchers found that the average individual in the top 0.01% wealth bracket is associated with more than 130 times the ownership-based climate debt of the average person in the global top 10% wealth group.

The study also highlights the concentration of climate responsibility among a small group of wealthy individuals and countries. It estimates that the richest 1% accounted for around 41% of all ownership-based emissions globally in 2022, compared with 16.5% of consumption-based emissions attributed to the top 1% income earners.

Meanwhile, many countries facing the most severe climate impacts contribute only a small share of global wealth and bear limited responsibility for the emissions driving climate change.

As climate-related disasters such as floods, droughts and extreme weather events become increasingly frequent and severe, the report warns that the gap between climate finance needs and available funding continues to widen. Developing countries alone are estimated to require at least US\$1 trillion annually to address climate adaptation, mitigation and loss-and-damage challenges.

Greenpeace argues that taxing the climate damages associated with the ownership-based emissions of the world's richest 0.01% could generate substantial resources to help bridge this funding gap.

“Taxing billionaires for the real costs of their polluting investments and lifestyles is not radical,” said Koaile Monaheng, Fair Share Global Political Lead at Greenpeace Africa. “It is a fair and necessary step toward funding climate action, addressing ecosystem degradation and advancing climate justice for communities already paying the price for a crisis they did not cause.”

The environmental organization is urging governments to strengthen the application of the polluter-pays principle in both climate and fiscal policies. It also calls for ambitious commitments under the ongoing United Nations Framework Convention on International Tax Cooperation (UNFICITC), including legally binding rules on taxing rights, financial transparency and measures to curb tax abuse by wealthy individuals and multinational corporations.

As negotiations continue under both the United Nations Framework Convention on Climate Change (UNFCCC) and international tax governance processes, Greenpeace maintains that climate and tax reforms must work hand in hand to mobilize the resources needed for sustainable development and a just global transition to a low-carbon future.

The report concludes that addressing extreme wealth concentration is becoming an increasingly important component of global climate policy, particularly as governments search for innovative and equitable ways to finance climate action in vulnerable developing countries.



Pauline Ongaji (Kenya) ; Kenya Among Beneficiaries of KSh407 Million UK Ocean Fund to Protect Seas and Coastal Livelihoods ; Big 3 Africa, June 17, 2026.

Tag : -.

To access to the article : <https://big3africa.org/2026/06/17/kenya-among-beneficiaries-of-ksh407-million-uk-ocean-fund-to-protect-seas-and-coastal-livelihoods/>



Kenya is among the beneficiaries of a Ksh 407 million funding injection from the United Kingdom's Blue Planet Fund aimed at scaling ocean finance and insurance innovations across the Global South.

The funding, channelled through the Ocean Risk and Resilience Action Alliance (ORRAA), will support six pioneering initiatives that aim to facilitate investment in marine ecosystems, small-scale fisheries, and blue carbon markets. The announcement was made during the Our Ocean Conference held in Mombasa.

The new investment will be used to expand previously piloted projects that range from insurance schemes for fishers to carbon credit systems based on mangrove and seagrass ecosystems. According to ORRAA, the initiatives are designed to convert climate and ocean risks into resilience-building financial opportunities for vulnerable coastal populations.

The Ksh 407 million 2 package contributes to ORRAA’s broader ambition of mobilising at least \$500 million in ocean-focused finance and insurance mechanisms, with a target of supporting 250 million climate-vulnerable coastal people across the Global South by 2030. So far, the UK government has committed approximately Ksh 2.87 billion to ORRAA, supporting 36 projects across 19 countries and reaching more than 250,000 people.



Kenyan Coastal harbour | Courtesy Joyce Chimbi

Marine Minister Emma Hardy said the initiative reflects the real-world impact of climate finance on coastal livelihoods. “Behind every statistic is a fishing community better protected from storms, a mangrove forest pulling carbon from the atmosphere, a family no longer at risk of losing their home to rising seas,” she said. She added that ORRAA is advancing innovative tools such as marine biodiversity credits, including projects in Kenya.

ORRAA Executive Director Karen Sack said the latest funding would advance the development of investable solutions for climate-vulnerable coastal communities. She noted that the alliance is focused on scaling financial tools that protect both people and ocean ecosystems.

Kenya features prominently in the new wave of projects. The Association for Coastal Ecosystem Services (ACES) will advance the Vanga Seagrass Project, which is working toward becoming the first seagrass initiative certified under the Plan Vivo Nature Standard, creating a potential model for nature-based carbon and biodiversity credits in the country.

In addition, Rare will develop a weather index-based parametric insurance product in Kenya designed to protect small-scale fishers from climate-related income losses. The model builds on similar insurance systems already being implemented in the Philippines and is expected to improve financial resilience for coastal fishing communities.

Other initiatives under the funding include the expansion of the world's first impact bond for small-scale fishers in Indonesia, led by Rare; a blue carbon credit programme in Tanzania focused on community-led mangrove restoration; microinsurance schemes for fishing communities in Colombia led by MarViva; and a mangrove carbon credit project in the Dominican Republic led by CI-Atabey.

Afrique Durable

Hamidou Traore (Burkina Faso) ; Journée de l'Enfant africain 2026 : l'accès à l'eau, un combat vital pour des millions d'enfants ; Afrique durable, 17 juin 2026.

Tag : UNICEF.

Pour accéder à l'article : <https://afridurable.net/journee-de-lenfant-africain-2026-laces-a-leau-un-combat-vital-pour-des-millions-denfants/>



A l'occasion de la 36^e Journée de l'enfant africain, célébrée le 16 juin 2026, le gouvernement burkinabè et l'UNICEF ont lancé un appel fort en faveur d'un accès équitable à l'eau, à l'assainissement et à l'hygiène. Dans un contexte marqué par les défis sécuritaires et humanitaires, les deux institutions rappellent que l'eau potable demeure un droit fondamental dont sont encore privés de nombreux enfants.

Du souvenir de Soweto à la défense des droits de l'enfant

Le 16 juin reste une date symbolique pour l’Afrique. Elle renvoie au soulèvement des élèves de Soweto, en Afrique du Sud, en 1976, violemment réprimé alors que ces jeunes réclamaient une éducation plus juste sous le régime de l’apartheid. Pour honorer leur mémoire, l’Union africaine célèbre depuis 1991 la Journée de l’enfant africain. Cette commémoration est devenue un rendez-vous annuel consacré à la promotion et à la protection des droits des enfants sur le continent. Au Burkina Faso, cette journée se veut un moment de réflexion et de mobilisation autour des défis auxquels sont confrontés les plus jeunes.

L’eau et l’assainissement au cœur de l’édition 2026

Cette année, la célébration est placée sous le thème : « Accès équitable à l’eau, à l’assainissement et à l’hygiène : un droit fondamental pour chaque enfant ». Pour la ministre de la Famille et de la Solidarité, le lieutenant-colonel Passowendé Pélagie Kaboré, et la représentante de l’UNICEF au Burkina Faso, Dr Chantal Umutoni, ce thème rappelle une réalité incontournable : l’accès à l’eau potable et à des infrastructures sanitaires adaptées conditionne la santé, la dignité et l’avenir des enfants. « Aucun enfant ne devrait être privé d’eau potable. « Aucune école ne devrait fonctionner sans dispositifs d’hygiène adaptés », soulignent-elles dans une déclaration conjointe. Les deux responsables insistent également sur la situation des jeunes filles, souvent contraintes d’interrompre leur scolarité faute d’installations sanitaires adéquates.

Des défis amplifiés par la crise humanitaire

Au Burkina Faso, les besoins restent immenses. Le retour progressif des populations déplacées dans certaines localités s’accompagne de nombreux défis liés à la reconstruction des services sociaux de base. L’absence d’eau potable et de sanitaires sécurisés favorise la propagation des maladies, fragilise la fréquentation scolaire et porte atteinte à la dignité des enfants, particulièrement dans les zones les plus vulnérables.

Les enfants déplacés internes, les orphelins, les enfants vivant avec un handicap ou encore ceux confrontés à la précarité figurent parmi les plus exposés à ces difficultés.

Un engagement collectif pour un environnement sain

Face à cette situation, le gouvernement burkinabè, avec l’appui des partenaires techniques et financiers, des organisations de la société civile et des acteurs communautaires, poursuit la mise en œuvre de programmes destinés à améliorer l’accès à l’eau, à l’hygiène et à l’assainissement. Ces interventions combinent la réalisation d’infrastructures, la promotion des bonnes pratiques d’hygiène et le renforcement des capacités des communautés afin d’offrir aux enfants un cadre de vie plus sûr et plus sain.

Un appel à la mobilisation de tous les acteurs

Les autorités et l'UNICEF invitent chaque composante de la société à jouer pleinement son rôle. Les parents sont appelés à transmettre aux enfants les bonnes pratiques d'hygiène ainsi que les valeurs de responsabilité et de citoyenneté. Les collectivités territoriales sont encouragées à placer la protection de l'enfance au cœur de leurs priorités. Les entreprises et les personnes de bonne volonté sont invitées à soutenir les initiatives favorisant l'accès à l'eau et à l'assainissement. Quant aux adolescents et aux jeunes, ils sont exhortés à devenir de véritables ambassadeurs de l'hygiène, de la citoyenneté et de la préservation de l'environnement.

Faire de chaque enfant une priorité nationale

À l'occasion de cette 36e Journée de l'enfant africain, le gouvernement burkinabè et l'UNICEF réaffirment leur engagement à œuvrer pour que chaque enfant, où qu'il vive sur le territoire national, bénéficie d'un accès à l'eau potable, à un environnement sain et à une protection effective contre toutes les formes de violence. Au-delà de la commémoration, le message est clair : garantir l'accès à l'eau, à l'assainissement et à l'hygiène n'est pas seulement un enjeu de développement. C'est une condition essentielle pour préserver la vie, la dignité et l'avenir des enfants du Burkina Faso et de toute l'Afrique.



Pauline Ongaji (Kenya) ; Kenya Joins Global Coalition to Protect Climate-Resilient Coral Reefs ; Big 3 Africa, June 18, 2026.

Tag : COP 17, COP 31, The Nature Conservancy, WCS, WWF.

To access to the article : <https://big3africa.org/2026/06/18/kenya-joins-global-coalition-to-protect-climate-resilient-coral-reefs/>



Kenya has signed a landmark international pledge to protect the world's most climate-resilient coral reefs during the 11th Our Ocean Conference in Mombasa, joining a growing coalition of countries working to secure the future of threatened reef ecosystems.

Kenya, alongside Comoros, the Dominican Republic, Mexico and the United Kingdom, became the latest signatories to the High-Level Climate-Resilient Coral Reef Commitment, bringing the total number of participating governments to 20 and expanding a movement launched at the UN Ocean Conference in France last year.

The commitment seeks to protect reefs identified as having the greatest potential to survive climate change and support the recovery of coral ecosystems worldwide. Despite their ecological and economic importance, only 28 percent of identified climate-resilient reefs currently fall within protected or conserved areas.

Speaking at the conference, Kenya's Principal Secretary for Environment and Climate Change, Dr. Eng. Festus Ng'eno, emphasised the importance of coral reefs to the country's economy and coastal communities.



Kenya's Principal Secretary for Environment and Climate Change, Dr. Eng. Festus Ng'eno, Speaking at the Our Oceans Conference in Mombasa, Kenya. | Courtesy

"Our reefs are not postcards. They are lifelines, sustaining over 500,000 livelihoods along Kenya's coast alone," Ng'eno said.

He called for greater financial commitment to reef conservation, adding: "This Commitment cannot be a signal of good intentions; it must be a binding signal of political will. We need a financing revolution: reef conservation funded by a budget line, not a brochure, and treated as climate investment, not charity."

The expanded coalition now spans coral reef nations across all major reef regions and is backed by 35 partner organizations working to strengthen protection efforts.

Dr. Susan Lieberman, Vice President of International Policy at the Wildlife Conservation Society (WCS), said the growing support for the initiative reflects increasing recognition of the urgent need for science-based conservation action.

“With 20 coral reef countries now signing the high-level commitment, governments are embracing science-based action and making a statement that there is renewed hope for coral reefs,” she said.

Lieberman added that conservation partners would continue supporting governments in integrating reef protection into national biodiversity and climate strategies ahead of major international meetings, including the Convention on Biological Diversity COP17 and the UN Climate Change Conference COP31 later this year.



Dr. Susan Lieberman at the 15th conference of the parties (CoP) to the Convention on Migratory Species (CMS), in Campo Grande, Brazil, March 23, 2026. | Courtesy

Under the commitment, signatory countries pledge to identify and prioritize climate-resilient reefs in national policies and 30×30 conservation plans, reduce local threats such as water pollution and destructive fishing, strengthen reef monitoring systems, and ensure local communities play a central role in conservation efforts.

Marie-Céline Piednoir, Global Coordinator for the High-Level Coral Commitment, said the agreement sends a strong signal of intent but stressed that implementation will be critical.

“When a government signs the Coral Commitment, it sends a clear signal to the global community, to policymakers and to funders that this country is ready and willing to act for its reefs,” she said. “But a signature is only the starting point. Global ambition must ripple into local action, with coastal communities leading the protection of the reefs they depend on.”

The new signatories were announced alongside the launch of Our Reefs, Our Future, a global campaign led by WCS, WWF and The Nature Conservancy to promote the protection of climate-resilient reefs as critical assets for biodiversity, food security and coastal resilience.



Pauline Ongaji (Kenya) ; Kenya Unveils Commitments Worth Sh129 Billion As Mombasa Ocean Summit Ends ; Big 3 Africa, June 19, 2026.

Tag : World Bank, WRI.

To access to the article : <https://big3africa.org/2026/06/19/kenya-unveils-commitments-worth-sh129-billion-as-mombasa-ocean-summit-ends/>



Kenya has announced approximately 42 commitments valued at an estimated Sh129 billion as the first-ever African edition of the Our Ocean Conference concluded in Mombasa.

The commitments span a wide range of initiatives, including the expansion of marine protected areas, enhanced fisheries monitoring, and the mobilization of climate finance to support coastal communities and strengthen resilience to climate change.

The four-day summit brought together more than 5,000 participants from governments, businesses, academia and civil society across the globe, resulting in 320 new commitments valued at Sh825.6 billion to advance marine conservation, sustainable fisheries, climate resilience and blue economy development.

Among Kenya's most significant pledges was a Sh25.8 billion commitment to equip all industrial fishing vessels operating in its waters with electronic monitoring systems. The initiative is aimed at improving transparency and combating illegal, unreported and unregulated (IUU) fishing, a challenge estimated to cost African economies between Sh1.4 trillion and Sh1.7 trillion annually through lost revenue, depleted fish stocks and weakened coastal livelihoods.



Kenya's Cabinet Secretary for Mining and Blue Economy, Hassan Ali Joho. | Courtesy

"This conference is about turning words into commitments, commitments into action, and action into a legacy we can be proud of," said Kenya's Cabinet Secretary for Mining and Blue Economy, Hassan Ali Joho.

Beyond Kenya's commitments, major international partners announced substantial investments in ocean sustainability. The World Bank Group pledged Sh129 billion over the next

two years to help developing countries build sustainable and resilient blue economies, reflecting growing recognition of the link between ocean health and economic prosperity.

Canada committed Sh87.9 billion to its Small Craft Harbours Program to strengthen coastal infrastructure, fishing activities and local economies. Meanwhile, French Polynesia announced plans to expand protections within Tainui Atea, the world's largest marine protected area, through the creation of more than 27,000 square kilometres of regulated fishing zones, coastal protection areas and seamount conservation measures.

The conference marked a significant moment for Africa's growing influence in global ocean governance. Home to 38 coastal and island states and more than 13 million square kilometres of exclusive economic zones, the continent possesses vast marine resources but has historically relied on external financing and policy leadership for ocean conservation initiatives.

However, that trend is beginning to shift as data released by the World Resources Institute (WRI) showed that about 78 percent of commitments made in Africa since the launch of the Our Ocean Conference in 2014 have either been completed or are currently being implemented. The 2026 conference further highlighted a growing move towards African-led financing, innovation and implementation.



Wanjira Mathai, Managing Director for Africa and Global Partnerships at WRI | Courtesy

Wanjira Mathai, Managing Director for Africa and Global Partnerships at WRI, said investments in ocean conservation are progressively being viewed as investments in economic growth and opportunity.

“Africa is home to the world’s youngest and fastest-growing population, with more than 400 million people between the ages of 15 and 35, and for many young Africans, the ocean is not just an environmental issue, but a source of jobs, food security and economic opportunity,” she said.

Youth engagement emerged as one of the defining themes of the Mombasa summit. Held alongside the main conference, the Youth Leadership Summit brought together young scientists, entrepreneurs, innovators and activists from Kenya and beyond to showcase solutions addressing marine pollution, biodiversity loss and climate change.

Among the standout initiatives were youth-led mangrove restoration projects aimed at strengthening coastal resilience, protecting biodiversity and supporting local livelihoods while contributing to Kenya’s national environmental and climate targets.

L'Echo Tunisien

Najeh Kharrez (Tunisie) ; GreenAssist : un levier de compétitivité verte pour les TPME tunisiennes ; L'Echo tunisien, 19 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://lehotunisien.com/greenassist-un-levier-de-competitivite-verte-pour-les-tpme-tunisiennes/>



Le programme Greenov'i franchit une nouvelle étape avec le lancement de son troisième appel à manifestations d'intérêt, intitulé GreenAssist. Cette initiative s'inscrit dans le cadre du dispositif des « vouchers verts », conçu pour épauler les entreprises tunisiennes dans leur mue écologique.

Porté financièrement par l'Union européenne via la composante « Entrepreneuriat vert » du programme « Tunisie Verte et Durable », ce projet est déployé sur le terrain par Expertise France, aux côtés du Centre international des technologies de l'environnement de Tunis (CITET), du ministère de l'Environnement et de celui de l'Économie et de la Planification.

Concrètement, GreenAssist cible les très petites, petites et moyennes entreprises industrielles, ainsi que les artisans. Il leur propose un diagnostic environnemental poussé, destiné à passer au crible leurs méthodes de travail actuelles. Trois axes prioritaires sont scrutés : la gestion des déchets, la performance énergétique et la gestion économe de l'eau.

Le but est sans équivoque : donner aux structures concernées les clés pour mesurer finement leur empreinte écologique, repérer les gisements d’optimisation dans leurs chaînes de production, et concevoir des feuilles de route durables sur mesure. Au-delà de l’accompagnement individuel, le programme entend stimuler l’émergence de modèles productifs plus respectueux de l’environnement et ancrer durablement les préoccupations écologiques dans le paysage économique tunisien.

Sont éligibles les artisans et les TPME – y compris les groupements d’entreprises – évoluant dans les secteurs industriels, agricoles, artisanaux ou hôteliers. Pour postuler, il faut compter entre 1 et 199 salariés, afficher un chiffre d’affaires annuel inférieur à 20 millions de dinars, justifier d’au moins trois ans d’existence, et être à jour de ses obligations fiscales et sociales.



Boris Ngounou (Cameroun) ; Cameroun : Mbiako et Yoyo forment leurs sentinelles contre la pêche INN ; Environnementales, 23 juin 2026.

Tag : Union européenne.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2026/06/23/cameroun-mbiako-et-yoyo-forment-leurs-sentinelles-contre-la-peche-inn/>



Vingt représentants des communautés côtières de Mbiako et Yoyo prennent part, les 24 et 25 juin 2026, à une formation de l'Environmental Justice Foundation (EJF) destinée à renforcer la lutte contre la pêche illicite, non déclarée et non réglementée (INN). L'initiative, soutenue par l'Union européenne, ambitionne de faire des communautés locales des acteurs clés de la protection des ressources halieutiques et de la sécurité alimentaire.

Cette formation, qui se tiendra les 24 et 25 juin 2026, permettra aux 20 représentants du Comité Riverain de Gestion Participative (CRGP) d'acquérir les connaissances et les compétences nécessaires pour identifier et lutter contre la pêche illicite, non déclarée et non réglementée (INN), promouvoir des pratiques de pêche durables et renforcer la gestion communautaire des ressources halieutiques locales.

Des pêcheries saines sont essentielles à la sécurité alimentaire, à l'emploi et à la résilience économique des communautés côtières du Cameroun. Pourtant, les pratiques de pêche illégales et destructrices continuent de menacer les populations de poissons et les moyens de subsistance de ceux qui en dépendent.

En renforçant le leadership local et en sensibilisant aux réglementations en matière de pêche, cette initiative vise à donner aux communautés les moyens de jouer un rôle plus important dans la protection des ressources marines et à garantir que les pêcheries restent productives pour les générations à venir.

Selon Louis Fils Magmaen, pêcheur et président du Comité Riverain de Gestion Participative de Yoyo : « Nos communautés dépendent de pêcheries saines pour leur alimentation, leurs revenus et leur avenir. Nous constatons chaque jour les conséquences de la pêche illégale et de la baisse des prises. En renforçant les savoirs et le leadership locaux, nous pouvons contribuer à protéger nos pêcheries, soutenir les pêcheurs qui respectent les règles et garantir les moyens de subsistance de la prochaine génération ».

Steve Trent, PDG et fondateur de l'Environmental Justice Foundation, a déclaré : « Lorsque les communautés disposent des connaissances, des outils et de l'autorité nécessaires pour contribuer à la gestion de leurs pêcheries, elles deviennent les gardiens les plus efficaces de l'environnement marin. Renforcer le leadership local est essentiel pour lutter contre la pêche illégale, protéger les populations de poissons et garantir des moyens de subsistance durables. L'avenir des pêcheries camerounaises dépend de l'autonomisation des personnes qui en dépendent le plus. »

Cette formation s'inscrit dans le cadre d'efforts plus larges visant à renforcer une gouvernance transparente, inclusive et durable du secteur de la pêche au Cameroun. En aidant les communautés locales à jouer un rôle actif dans la gestion des ressources halieutiques, cette initiative vise à améliorer le respect de la réglementation en matière de pêche, à réduire la pêche illégale et à contribuer à la préservation des écosystèmes marins et des moyens de subsistance côtiers.



Denise Kyalwahi (RDC) ; Faune : Conflit entre les peuples autochtones Twa et les éco-gardes du Parc national de Kahuzi-Biega ; Naturel CD, 23 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://naturelcd.net/2026/06/23/conflit-entre-les-peuples-autochtones-twa-et-les-eco-gardes-du-parc-national-de-kahuzi-biega-comprendre-les-causes-les-consequences-et-les-pistes-de-solution/>



Les femmes des Batwa (Twa) peuple pygmée ...

Le conflit opposant les peuples autochtones Twa, communément appelés Pygmées, aux écogardes du Parc national de Kahuzi-Biega demeure une question sensible et complexe en République démocratique du Congo. Cette problématique met en opposition la protection de la biodiversité et les droits des communautés locales vivant historiquement autour du parc. Dans ce documentaire l'ingénieur Joël Bololi Itombo va prélever les causes et les conséquences

des conflits régnaient entre les peuples autochtones et les éco-gardes, proposera également une piste de sorties.

Dans une interview accordée à Radio Okapi, l'ingénieur BOLOLI ITOMBO Joël, spécialiste en gestion des aires protégées en Afrique, a analysé les principales causes de ce conflit, ses conséquences ainsi que les stratégies pouvant contribuer à une gestion durable du parc.

Selon l'intervenant, les communautés Twa évoquent principalement deux causes majeures sont à l'origine des tensions.

La première est l'expulsion historique des communautés autochtones lors de la création et de l'extension du Parc national de Kahuzi-Biega, sans compensation suffisante ni reconnaissance de leurs droits coutumiers sur leurs terres ancestrales.

La seconde concerne l'interdiction d'accès aux ressources naturelles dont dépendaient traditionnellement les populations autochtones pour leur survie, notamment la chasse traditionnelle, le miel, les plantes médicinales, le bois et le bambou.

L'ingénieur rappelle également une réflexion souvent reprise dans les études sur la conservation : « La pauvreté est le manque d'alternatives économiques ».



Groupe des Rangers, Parc National de Kahuzi ...

Du côté des écogardes, le principal facteur de tension demeure la présence de groupes armés et des activités illégales à l'intérieur du parc. Cette situation complique considérablement le travail de conservation et accentue les incompréhensions entre les populations locales et les autorités chargées de la protection de l'aire protégée.

À cela s'ajoute, selon l'expert, un sentiment d'injustice environnementale ainsi qu'un manque de dialogue entre les gestionnaires du parc et les communautés riveraines.

Les conséquences du conflit

L'ingénieur Joël distingue plusieurs conséquences touchant à la fois les populations Twa, les éco-gardes et la biodiversité du parc.

Les communautés autochtones ou les populations TWA subissent notamment :

- Les déplacements forcés et la perte des terres ancestrales ;
- L'aggravation de la pauvreté et de la marginalisation sociale ;
- Les accusations de violations des droits humains rapportées par certaines organisations.

Le conflit entraîne également des conséquences pour le parc et les éco-gardes, dont l'on remarque souvent :

- Une augmentation des tensions et de la méfiance envers les autorités de conservation ;
- Des difficultés dans la protection efficace de la biodiversité ;
- La dégradation de certaines zones du parc à cause de l'exploitation illégale des ressources naturelles ;
- L'implantation de fermes d'élevage de grand bétail dans certains corridors écologiques avec, selon l'intervenant, des implications politiques.



Silverback Gorilla se nourrit, coup de la faune, ...

La biodiversité n'est pas épargnée de ces atrocités. Le spécialiste souligne aussi plusieurs menaces directes sur l'environnement, plusieurs espèces menacées :

- La déforestation et l'exploitation minière illégale ;
- Les menaces pesant sur les gorilles de Grauer, les éléphants ainsi que d'autres espèces emblématiques du parc.

Le rôle des écogardes face aux groupes armés et aux braconniers

L'ingénieur BOLOLI ITOMBO Joël rappelle que les écogardes ont pour mission principale :

- De surveiller le parc et lutter contre le braconnage ;
- D'empêcher l'exploitation illégale des ressources naturelles ;
- De signaler ou combattre les intrusions avec l'appui des autorités compétentes.

Cependant, plusieurs rapports ont contribué à fragiliser la confiance entre certaines communautés pygmées et les écogardes.

Par ailleurs, ces derniers font eux-mêmes face à de nombreux défis, notamment :

- La présence permanente des groupes armés ;
- Le manque de moyens logistiques ;
- L'insécurité persistante ;
- Les difficultés d'accès à certaines zones du parc.



Les stratégies proposées pour une meilleure protection des aires protégées

En tant que spécialiste de la gestion des aires protégées, l'intervenant propose huit stratégies qu'il juge essentielles pour améliorer durablement la protection du Parc national de Kahuzi-Biega :

- Associer les communautés locales et les peuples autochtones à la gestion du parc ;
- Reconnaître et respecter les droits des peuples autochtones ;
- Développer des activités génératrices de revenus autour du parc, notamment l'agriculture durable, l'écotourisme, l'apiculture et l'artisanat ;
- Renforcer la formation des écogardes sur les droits humains et améliorer leur niveau tactique ;

- Mettre en place des mécanismes de dialogue et de règlement des plaintes ;
- Lutter efficacement contre les groupes armés, le braconnage et l'exploitation minière illégale ;
- Partager équitablement les bénéfices de la conservation avec les communautés riveraines ;
- Créer ou renforcer des zones tampons communautaires autour du parc.

Pour l'ingénieur BOLOLI ITOMBO Joël, la protection durable du Parc national de Kahuzi-Biega dépend autant de la préservation de sa biodiversité exceptionnelle que d'une meilleure intégration des peuples autochtones Twa dans les décisions liées à leurs terres et à leurs moyens de subsistance.

Cette approche participative apparaît aujourd'hui comme une condition essentielle pour réduire les tensions et garantir une coexistence harmonieuse entre conservation de la nature et droits des communautés locales.

Pan African Visions

Wallace Mawire (Zimbabwe) ; Society for AIDS in Africa Concerned Over Ebola Outbreak in DRC and Uganda; Pan African Visions, June 24, 2026.

Tag : MSF, WHO.

To access to the article : <https://panafricanvisions.com/2026/06/society-for-aids-in-africa-concerned-over-ebola-outbreak-in-drc-and-uganda/>



Dr. Richard Nchabi Kamwi President, Society for AIDS in Africa

The Society for AIDS in Africa (SAA) expresses its concern regarding the ongoing Ebola outbreak in the Democratic Republic of the Congo and Uganda and extends its solidarity to the affected communities, healthcare workers, public health professionals and researchers working tirelessly to contain the outbreak.

Dr. Richard Nchabi Kamwi, President of Society for AIDS in Africa said it welcomed the World Health Organization's (WHO) declaration of the outbreak as a Public Health Emergency of International Concern (PHEIC), a critical step in mobilising international coordination, funding and response mechanisms to support affected countries and prevent further spread.

The society said it commends the governments of the Democratic Republic of the Congo and Uganda, Africa CDC, the World Health Organization, Médecins Sans Frontières (MSF), humanitarian agencies and other international partners that are working around the clock to

strengthen surveillance, support contact tracing, isolate confirmed cases, provide clinical care and engage communities. Their efforts are essential in limiting transmission and protecting lives.

They also urged all countries across Africa to remain vigilant and strengthen preparedness measures. Infectious disease outbreaks do not respect national borders, and effective containment depends on strong surveillance systems, rapid information sharing, coordinated response efforts and sustained public trust.

SAA said while Africa CDC continues to provide critical leadership in supporting Member States and coordinating continental public health responses, epidemic preparedness cannot rest solely on regional institutions. African Heads of State must individually and collectively prioritise investments in health security and establish stronger systems for epidemic and pandemic preparedness.

They said this includes strengthening disease surveillance, laboratory networks, healthcare workforce capacity, emergency response systems, infection prevention and control measures, research and innovation, and local manufacturing of diagnostics, vaccines and therapeutics. These investments are not only health priorities but national development and security priorities.

They added that the lessons from HIV/AIDS, Ebola, COVID-19 and other infectious disease outbreaks have repeatedly demonstrated that preparedness saves lives, protects economies and strengthens resilience. Africa cannot afford to remain reactive. We must build sustainable systems capable of detecting, preventing and responding to public health threats before they become crises.

The Society for AIDS in Africa also called for greater collaboration among governments, regional bodies, international partners, researchers and communities to ensure that Africa is better prepared for future epidemics and pandemics.

“The time to invest in preparedness is before the next outbreak, not during it,” Kamwi said.



Denise Kyalwahi (RDC) ; Uvira : Face à la sécheresse, les agriculteurs de la plaine de la Ruzizi réclament des infrastructures pour sauver leurs récoltes ; Naturel CD, 24 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://naturelcd.net/2026/06/24/uvira-face-a-la-secheresse-les-agriculteurs-de-la-plaine-de-la-ruzizi-reclament-des-infrastructures-pour-sauver-leurs-recoltes/>



Dans l'est de la RDC, le manque criant d'infrastructures d'irrigation plonge les agriculteurs d'Uvira dans une impasse. Face à des saisons de plus en plus imprévisibles et à des sécheresses récurrentes, les producteurs du Sud-Kivu développent des stratégies de survie, mais réclament des investissements durables pour sécuriser la production et les revenus des ménages.

Le manque criant d'eau se traduit par une diminution des ressources souterraines, un ralentissement de la croissance des plantes et, in fine, une chute dramatique des rendements.

« En l'absence d'eau et d'humidité suffisante dans le sol, les plantes souffrent, leur croissance ralentit et elles peuvent même se flétrir », alerte David Kashindi, agriculteur local. Cette baisse de production est aggravée par des perturbations saisonnières qui bouleversent le calendrier agricole traditionnel. Pour les ménages, les conséquences sont directes : rareté des denrées sur les marchés, hausse des prix et insécurité alimentaire accrue, rapporte de Kivu Times



Un accès à l'eau difficile et coûteux

La crise n'est pas seulement climatique, elle est aussi structurelle. L'accès à l'eau est devenu un véritable parcours du combattant. Les points d'approvisionnement sont souvent éloignés des champs, et leur exploitation nécessite des moyens financiers importants, inaccessibles pour la majorité des producteurs.

« Certains doivent acheter de l'eau ou financer des systèmes de canalisation », constatent les acteurs du secteur. À ces difficultés s'ajoutent des problèmes d'insécurité humaine et environnementale qui compliquent davantage les activités agricoles. L'histoire récente de la région rappelle que la rareté de l'eau a déjà eu des conséquences dramatiques sur la paix sociale.

À Luberizi, le canal d'irrigation du barrage de Tenge-Tenge, détruit en 1972, avait plongé la région dans la misère. Sa réhabilitation en 2015 par la MONUSCO avait alors redonné espoir, permettant à d'anciens combattants de déposer les armes pour retourner à la terre .

« Grâce à cette réhabilitation, nos enfants vont pouvoir retourner à l'école qu'ils avaient abandonnée, faute de moyens ; nous allons reprendre le commerce », s'était réjoui un agriculteur à l'époque. Cet exemple illustre le rôle crucial de l'irrigation pour la stabilité et la prospérité locales.

Des solutions manuelles face à l'urgence

En attendant des solutions durables, les agriculteurs rivalisent d'ingéniosité pour sauver leurs cultures.

« L'irrigation constitue aujourd'hui l'une des méthodes les plus efficaces pour maintenir la production pendant la saison sèche », affirme Feza Lucie, membre de l'association APBD. Son organisation exploite plus de 10 000 bananiers dans la plaine de la Ruzizi, mais l'arrosage manuel à l'aide d'arrosoirs reste une tâche « longue et contraignante ». Faute de pompes, de réservoirs ou de machines adaptées, ce sont des heures de labeur qui sont nécessaires pour un résultat souvent insuffisant. D'autres producteurs utilisent la technique des fosses de rétention d'eau, creusant des trous pour stocker l'eau et alimenter progressivement les cultures. Cependant, le manque de ressources financières empêche la majorité d'entre eux d'adopter cette méthode.



Vers un appel à un « barrage moderne »

Face à l'impasse, les agriculteurs et les experts s'accordent sur la nécessité d'investissements massifs dans les infrastructures hydrauliques. Pour Philippe Bahunde, agronome à la coopérative

Mikono ya Wajenzi, les solutions durables reposent sur deux axes principaux : le renforcement de la capacité des canaux d'irrigation et l'amélioration de l'accès aux crédits agricoles, deux mécanismes encore « insuffisamment développés dans la plaine de la Ruzizi ».

Les producteurs plaident pour des projets d'envergure. Buloze Esengo, riziculteur de la cité de Sange, appelle à la construction d'un barrage moderne pour garantir un approvisionnement régulier en eau. Il est convaincu qu'un tel ouvrage, couplé à un réseau de canaux bien entretenu, permettrait de stabiliser la production et de limiter les perturbations liées aux aléas climatiques. Des initiatives comme le projet TRIDE, financé par le ministère néerlandais et mis en œuvre dans les bassins versants de Runingu et Luvubu, commencent à émerger. Ce projet vise à améliorer la production agricole à travers l'aménagement de périmètres irrigués et de routes de desserte .

L'appel des agriculteurs d'Uvira est un cri d'alarme : sans un soutien décisif pour les infrastructures hydrauliques, la plaine de la Ruzizi, grenier agricole du Sud-Kivu, pourrait voir sa production s'effondrer, compromettant durablement la sécurité alimentaire de toute une région.



Beatrice Philemon (Tanzania) ; Seaweed project transforms women's fortunes in Pemba ; The Guardian, June 25, 2026.

Tag : IUCN.

To access to the article : <https://ippmedia.co.tz/the-guardian/business/read/seaweed-project-transforms-womens-fortunes-in-pemba-2026-06-25-122823>



Nosin Losai, a board member of the Women Fund Tanzania Trust (WFT-T), observes products made by HapaKazi women's groups in Pemba, displayed on a table.

For years, women seaweed farmers in Pemba depended on borrowed fishing boats to reach their farms, often delaying their work or missing harvests altogether when boat owners refused to help.

Today, many of those women are running profitable businesses, paying school fees for their children and building financial independence, thanks to a project promoting sustainable livelihoods under Zanzibar's blue economy agenda.

The transformation has been driven by the Regenerative Seascape for People, Climate and Nature (ReSea) Project, implemented by the Ministry of Blue Economy and Fisheries in partnership with Mission Inclusion (MI), the International Union for Conservation of Nature

(IUCN), Women Fund Tanzania Trust (WFT-T), Ocean Hub Africa (OHA) and other development partners, with funding from Global Affairs Canada.

The project has provided women with training in seaweed farming, entrepreneurship, financial management and value addition, while also supplying modern fibre boats that have significantly improved access to seaweed farms.

Speaking on behalf of beneficiaries, Hapa Kazi Tu Women Group leader Biyamu Mbarouk from Micheweni said the training had enabled women to diversify their businesses by processing seaweed into value-added products, including soap, shampoo, body scrub, lotion, handwash, laundry soap and seaweed oil.

"We used to borrow boats from fishermen whenever we wanted to cultivate or harvest seaweed. Sometimes they agreed, but other times they refused, making it difficult for us to expand our businesses," she said.

She said the modern fibre boat has reduced transport challenges, improved productivity and allowed the group to manage its farming activities more efficiently.

Seaweed farming is the third largest export industry in Tanzania, employing over 25,000 farmers, 80 percent of whom are women.

In Zanzibar through the visionary leadership of President Dr Hussein Mwinyi, seaweed has become the third largest source of income and accounts for nearly 90 percent of its marine exports.

Despite this economic significance, there is no single dedicated seaweed law in Zanzibar — the sector is governed through a combination of fisheries legislation, aquaculture strategy, environmental law, biosecurity frameworks, and broader blue economy policies.

The women's group now owns eight acres of seaweed farms in the Likoni area of Chwale Sheiya in Wete District and sells its products across Pemba, while also reaching customers through social media platforms.

According to Mbarouk, the project has enabled members to earn between 75,000/- and 100,000/-, depending on business performance, helping them pay school fees, purchase uniforms, meet healthcare costs and provide food for their families.

"Although our products are of good quality and can compete in both domestic and international markets, we still face challenges with limited markets and poor packaging," she said.

She appealed to the government and development partners to support women entrepreneurs in accessing modern packaging materials to improve product quality and market competitiveness.

Beyond increasing incomes, the project has strengthened financial literacy among participants. Women who previously kept no business records now monitor production volumes, sales and profits, allowing them to manage their enterprises more effectively.

The group recently harvested one and a half tonnes of seaweed, generating 1.5m/- from processed products. Members agreed to distribute the proceeds after setting priorities during a group meeting, with each member receiving 75,000/- to support household needs, including children's education.

Mbarouk said the project has also given many women greater financial independence.

"My son's father has never supported his education. Today he is studying Economics at university, and I have managed to pay all his school fees through income from seaweed farming," she said.

The increased earnings have also enabled women to establish Village Community Banks (VICOBA), helping members save, access credit and invest in expanding their businesses. Annual profit-sharing has become an important source of household income, with some members receiving up to 500,000/- depending on their contributions.

Another beneficiary, Mtumwa Ally, said the training had transformed her life by equipping her with literacy and record-keeping skills.

"Previously, I could not write my name or keep business records. Now I can record our income and expenditure and prepare reports for the group," she said.

Community leaders say the project has also helped change social attitudes toward women's participation in economic activities.

Community leader Ally Mohamed said many men who previously viewed blue economy activities as exclusively for men have changed their attitudes after witnessing the economic benefits generated by women's groups.

"When a woman is economically empowered, the entire family and community benefit. Many husbands now encourage their wives to participate in income-generating activities because they have seen the positive results," he said.

Principal Secretary in the Ministry of Blue Economy and Fisheries, Captain Hamad Hamad, said the initiative supports the implementation of Zanzibar's Development Vision 2050 by promoting inclusive economic growth and removing barriers that limit women's participation in productive sectors.

He said aquaculture currently employs more than 15,500 people in Zanzibar, with women accounting for about 80 percent of the workforce. Seaweed remains the dominant aquaculture activity, with production reaching approximately 19,000 tonnes in 2024.

He added that expanding sustainable aquaculture, including seaweed, mud crab, sea cucumber and milkfish farming, is critical to strengthening livelihoods while protecting marine ecosystems.

The Zanzibar Blue Economy Policy (2022) is currently focusing on sustainable development based on the ability to sustain livelihoods from ocean resources. It provides a framework for the sustainable use of marine and coastal resources, with an emphasis on innovation, inclusivity, and environmental protection.

Through the Zanzibar Aquaculture Development Strategy (2025–2038), the government envisions aquaculture as a key pillar of Zanzibar's Blue Economy by 2038, emphasising the continuation of low-trophic small-scale production — primarily seaweed — while fostering the emergence of non-fed exports such as sea cucumbers and shellfish.

It introduces spatial planning at two levels: national zoning to identify designated aquaculture areas across ecozones, and more detailed planning and management for designated aquaculture zones

Women Fund Tanzania Trust Executive Director Rose Marandu said the project had demonstrated that investing in women's economic empowerment delivers benefits for entire communities.

"We are encouraged to see men supporting their wives to participate in blue economy activities. Communities now recognise that women's economic empowerment strengthens household incomes and improves family welfare," she said.

She said the ReSea Project has directly benefited 60 girls through activities including seaweed farming, sardine processing and crab farming in Pemba.

Gender Coordinator Grory Mbia said the project has also improved literacy among women, enabling several members of seaweed processing groups to read, write and maintain proper business records for the first time.

Project implementers say the experience in Pemba and Tanga has shown that combining skills training, economic empowerment and gender equality initiatives can increase household incomes, strengthen women's participation in decision-making and promote inclusive community development.

For many women in Pemba, however, the greatest achievement lies in the confidence that comes with earning an income independently.

The government implements seaweed export regulation through price negotiations between buyers from overseas processing companies who export the seaweed crop, and a portion of the

profit is collected from seaweed farmers during the sale. International buyers also pay a fee to the government during the sale.

What began as a struggle to borrow boats has evolved into a pathway towards economic resilience, improved education for children and a stronger role for women in Zanzibar's growing blue economy.

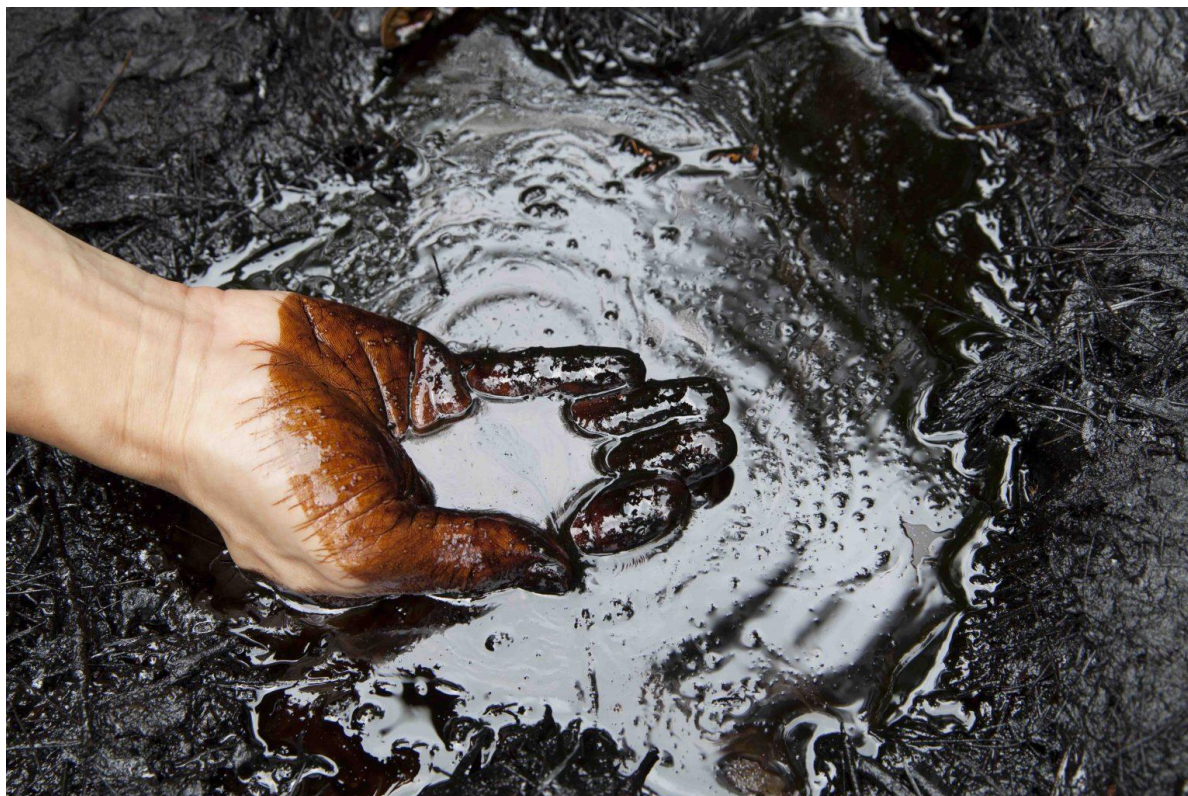
El Watan

Le quotidien indépendant

Samira Imadalou (Algérie) ; Le dispositif est prévu en trois phases : les exigences européennes face à la crise énergétique ; El Watan, 27 juin 2026.

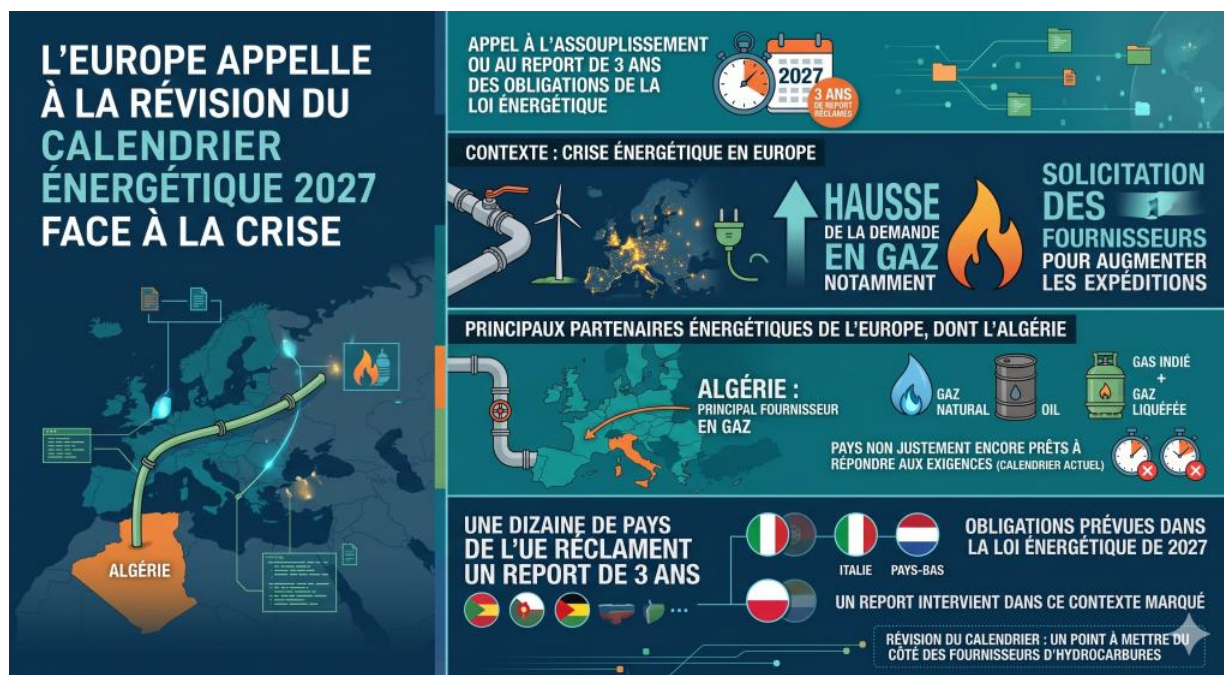
Tag : GIZ, Union européenne.

Pour accéder à l'article : https://elwatan.dz/le-dispositif-est-prevu-en-trois-phases-les-exigences-europeennes-face-a-la-crise-energetique/#google_vignette



Entré en vigueur en août 2024, le règlement européen (2024/1787) sur le méthane, qui consiste à quantifier, à déclarer et à faire vérifier par des tiers les émissions à la source, impose à partir du 1er janvier 2027 aux importateurs européens de prouver que les hydrocarbures achetés proviennent de producteurs soumis à des exigences équivalentes à celles de l'Union européenne(UE) ou respectant des standards de déclaration reconnus.

Les dispositifs de Monitoring, Reporting and Verification (MRV) deviendront une exigence centrale. Le texte impose en effet aux importateurs de se conformer aux mêmes exigences de suivi pour le gaz et le pétrole produits à l'étranger, sous peine de sanctions. A partir de 2028, le règlement en question prévoit l'entrée en vigueur des obligations de déclaration concernant l'intensité des émissions de méthane. Deux ans plus tard, en août 2030, place à l'application de seuils maximaux d'émission de méthane à respecter pour les contrats d'importation concernés. Autrement dit, l'introduction de valeurs limites sur les émissions de méthane dans le secteur de l'énergie conditionnera l'exportation vers le marché européen.



Les principaux partenaires énergétiques de l'Europe, dont l'Algérie, principale fournisseur en gaz, sont appelés à répondre à ces exigences. Mais ces pays ne sont pas justement encore prêts à le faire, d'où l'appel à une révision ou un assouplissement du calendrier de 2027. Un appel qui intervient dans un contexte marqué par une crise énergétique en Europe. Un point justement à mettre du côté des fournisseurs de l'UE en hydrocarbures sollicités par l'Europe pour augmenter les expéditions en gaz notamment. Une dizaine de pays de l'UE, dont l'Italie et les Pays-Bas, réclament d'ailleurs un report de trois ans des obligations prévues dans la loi.

Selon eux, les exigences européennes risquent de réduire le nombre de fournisseurs disponibles pour l'Europe à un moment où les marchés de l'énergie restent secoués par la guerre au Moyen-Orient. Ce débat intervient alors que le secrétaire général de l'ONU, Antonio Guterres, a appelé

cette semaine à redoubler d'efforts pour réduire les émissions de méthane. Il intervient aussi alors que les pays fournisseurs de l'Europe en hydrocarbures dont l'Algérie ne sont pas encore prêts pour répondre à ces exigences. La question est d'ailleurs au cœur des discussions entre l'UE et l'Algérie dans le cadre du dialogue stratégique sur l'énergie.



Mohamed Arkab, ministre d'Etat, ministre des Hydrocarbures et des Mines

La question a été pour rappel abordée lors de la sixième réunion du dialogue politique de haut niveau sur l'énergie entre l'UE et l'Algérie tenue à Alger le 12 février 2026 sous la coprésidence de Mohamed Arkab, ministre d'Etat, ministre des Hydrocarbures et des Mines, de Mourad Adjal, ministre de l'Energie et des Energies renouvelables et de Dan Jørgensen, Commissaire européen chargé de l'énergie et du logement, pour l'UE. A cette occasion, les deux parties avaient discuté de la coopération en matière de réduction des émissions fugitives de méthane et ont convenu de renforcer la coordination et la concertation afin d'assurer une mise en œuvre harmonisée du règlement européen sur le méthane, de manière à préserver et optimiser l'accès du gaz algérien au marché de l'UE, selon les conclusions de cette réunion. L'UE a même mis l'accent dans ce sillage sur «les retombées positives en termes d'atténuation du changement climatique, de disponibilité du méthane pour le marché local algérien ou d'augmentation des exportations», et ce, tout en saluant l'engagement de l'Algérie en faveur de la réduction des émissions de méthane, «qu'elle considère comme un facteur-clé pour la compétitivité et la durabilité à long terme de ses exportations de gaz».



La réduction des émissions fugitives de méthane figure, faut-il le noter, parmi les axes du partenariat énergétique entre l'Algérie et l'UE dans le cadre du programme TaqatHy+

Mais aussi son rôle en que fournisseur fiable et durable du gaz naturel. La réduction des émissions fugitives de méthane figure, faut-il le noter, parmi les axes du partenariat énergétique entre l'Algérie et l'UE dans le cadre du programme TaqatHy+, cofinancé par l'UE et l'Allemagne (à hauteur de 15 et 13 millions d'euros respectivement) et mis en œuvre par la GIZ. TaqatHy+ Des rencontres ont déjà eu lieu dans ce cadre. En juin 2025, un atelier technique s'était tenu à Alger dans le but d'échanger sur les préparations et les mécanismes de mise en œuvre du règlement européen sur le méthane et d'analyser son impact potentiel sur les exportations du gaz. L'atelier avait essentiellement porté sur la présentation du règlement de l'UE sur la réduction des émissions de méthane dans le secteur de l'énergie, les différentes méthodologies de l'UE et de l'Algérie sur les technologies de détection, de réduction des émissions de méthane, ainsi que les différents mécanismes de financement. Cet atelier avait été précédé par des réunions des groupes de travail sectoriel (GTS), des groupes d'experts «gaz» et «électricité, EnR, Efficacité énergétique».



Amadou Garé (Niger) ; Hydraulique : Le Niger adopte un nouveau Code de l'Eau ; Le canard déchaîné, 27 juin 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://lecanarddechaineniger.com/2026/06/27/hydraulique-le-niger-adopte-un-nouveau-code-de-leau/>



Le Conseil des ministres du 26 juin 2026 a adopté au titre du Ministère de l'Environnement, de l'Hydraulique et de l'Assainissement, le Projet d'ordonnance portant Code de l'eau au Niger. Une mesure qui abroge et remplace la loi n°2010-09 du 01er avril 2010 portant Code de l'eau au Niger.

Selon le gouvernement, l'adoption du projet d'ordonnance vise à « prendre en compte les insuffisances relevées dans la mise en œuvre de la loi précitée, afin d'assurer une gestion intégrée, équitable et durable des ressources en eau, de protéger l'environnement et de contribuer à l'atteinte des Objectifs de Développement Durable (ODD) ».

Dans le même ordre d'idées, le Conseil des Ministres a également entendu une communication relative aux travaux d'extension et de renforcement du système d'alimentation en eau potable

des Chefs-lieux des régions de Maradi, de Dosso et de Diffa ; au suivi et au contrôle desdits travaux ; ainsi qu'aux travaux de réalisation des infrastructures d'adduction d'eau potable dans les communes de Gaya, d'Illéla, de Tessaoua, de Kollo, de Say et de Diffa.

La gestion des ressources en eau au Niger repose sur le principe de la Gestion Intégrée des Ressources en Eau (GIRE), définie par le Code de l'Eau au Niger. Face aux défis climatiques, elle s'organise autour de l'équilibre entre les besoins en eau potable, l'irrigation agricole (qui consomme la majeure partie de la ressource) et la préservation de l'environnement.



Pauline Ongaji (Kenya) ; Lack of Clean Energy Deepens Health and Climate Crisis Across Sub-Saharan Africa ; Big 3 Africa, June 29, 2026.

Tag : IRENA, IEA, World Bank, WHO, UNSD.

To access to the article : <https://big3africa.org/2026/06/29/lack-of-clean-energy-deepens-health-and-climate-crisis-across-sub-saharan-africa/>



Hundreds of millions of people in Sub-Saharan Africa are still living without electricity or clean cooking solutions, exposing them to preventable diseases, environmental degradation and worsening climate vulnerability.

According to the newly released report Tracking SDG 7: The Energy Progress Report 2026 produced by the International Renewable Energy Agency (IRENA), the International Energy Agency (IEA), the World Bank, the World Health Organization (WHO) and the United Nations Statistics Division, says global progress towards Sustainable Development Goal 7 on universal access to affordable, reliable, sustainable and modern energy by 2030, remains uneven, with Sub-Saharan Africa falling furthest behind.

According to the report, the region now accounts for the overwhelming majority of people worldwide who still lack electricity, despite steady gains in recent years.

Rapid population growth, the report says, continues to outpace new electricity connections, leaving millions of households, particularly in rural communities, without reliable power.

The report also identifies access to clean cooking as one of Africa's greatest development challenges. Hundreds of millions of families continue to rely on firewood, charcoal and other polluting fuels for daily cooking, exposing women and children to dangerous indoor air pollution.

Health experts involved in the report warn that smoke from traditional cooking methods contributes to respiratory diseases, heart conditions, strokes and premature deaths. Young children and women, who spend the most time near household cooking fires, bear the greatest burden of these health impacts.



Beyond health, the report says dependence on biomass fuels is accelerating environmental degradation across many African countries. “Continued harvesting of wood for fuel contributes to forest loss, land degradation and biodiversity decline, while reducing ecosystems’ ability to absorb carbon dioxide.”

The report notes that widespread use of inefficient cooking fuels also increases greenhouse gas emissions and black carbon pollution, linking energy poverty directly to climate change.

At the same time, African communities remain among those most vulnerable to climate-related disasters, including prolonged droughts, floods and extreme heat, despite contributing only a small share of global emissions.

The report says expanding renewable energy offers one of the continent’s biggest opportunities. Africa possesses abundant solar, wind, hydro and geothermal resources capable of delivering affordable electricity to remote communities while supporting climate mitigation and sustainable economic growth.

The report highlights growing international momentum behind renewable energy deployment, including commitments by African governments to accelerate electricity access and expand clean energy infrastructure. However, it warns that investment levels remain far below what is required to achieve universal energy access by 2030.

The report is urging governments, development partners and private investors to significantly increase financing for renewable energy projects, off-grid electrification and clean cooking technologies.

They argue that accelerating investment would not only reduce greenhouse gas emissions but also improve public health, protect forests, create jobs and strengthen resilience against climate change.

Without a dramatic acceleration in action, the report concludes, Sub-Saharan Africa risks missing the 2030 Sustainable Development Goal on energy, leaving hundreds of millions trapped in energy poverty with far-reaching consequences for human health, environmental protection and climate resilience.

le soleil

Ndiol Maka Seck (Sénégal) ; Electrification rurale et action climatique : Le Sénégal recherche 396 milliards de FCfa pour l'accès universel ; Le Soleil, 30 juin 2026.

Tag : BOAD, CCNUCC, PNUD.

Pour accéder à l'article : <https://lesoleil.sn/actualites/economie/electrification-rurale-et-action-climatique-le-senegal-recherche-396-milliards-de-fcfa-pour-lacces-universel/>



L'énergie est devenue un enjeu majeur d'adaptation et de résilience face aux changements climatiques. Mais, pour réaliser l'accès universel en 2029, conformément à son ambition, le Sénégal a besoin de 396 milliards de FCfa. C'est ce qu'a révélé ce lundi 29 juin, Fidèle Djissibone Diémé, secrétaire général de l'Agence sénégalaise d'électrification rurale (Aser).

L'électrification rurale est un instrument majeur de mise en œuvre des Contributions déterminées au niveau national (Cdn) en favorisant l'adoption des solutions énergétiques propres, sobres en carbone et adaptées aux réalités locales. Cependant, le Sénégal, qui a l'ambition de réaliser l'accès universel à l'électricité en 2029, compte encore près de 6471 localités non encore électrifiées ; ce qui nécessite un financement d'environ 396 milliards de FCfa. Ces explications ont été données, hier, lundi 29 juin, par le secrétaire général de l'Agence

sénégalaise d'électrification rurale (Aser), Fidèle Djissibone Diémé, lors d'un atelier régional sur l'électrification rurale et la mise en œuvre des Cdn. Cette rencontre de trois jours (29 juin-1er juillet 2026), organisée avec l'appui du secrétariat de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (Ccnucc), réunit des délégations du Sénégal, du Togo, du Cameroun et du Burkina Faso. Il a aussi été noté la présence des partenaires techniques et financiers, tels que la Banque ouest africaine de développement (Boad) et le Programme des Nations unies pour le développement (Pnud). « À travers les échanges que nous aurons au cours de cette rencontre avec les différents participants, les institutions financières en particulier, nous pensons pouvoir lever le financement nécessaire pour réaliser l'accès universel à l'électricité en 2029. Ceci impactera nécessairement la transition écologique », a espéré M. Diémé. Selon lui, au Sénégal, le taux d'électrification en milieu rural tourne, aujourd'hui, autour de 69,84 % et celui au niveau national de 80 %.

« Cette rencontre intervient à un moment décisif. Les pays sont appelés à renforcer leur ambition, améliorer la planification, mobiliser les ressources nécessaires et accélérer la mise en œuvre d'actions porteuses de résultats, notamment dans les domaines de l'adaptation, de l'atténuation, de l'accès à l'énergie et de la résilience des communautés et du développement durable », a soutenu Fidèle Djissibone Diémé. Bouré Diouf, directeur de cabinet du ministre de l'Environnement et de la Transition écologique, estime que « le temps de l'action climatique n'est plus demain ; il est aujourd'hui ». À l'en croire, c'est dans cet esprit que s'inscrit cette rencontre.

« En favorisant l'échange d'expériences, l'apprentissage mutuel et l'accélération de la mise en œuvre de nos Contributions déterminées au niveau national, nous contribuons collectivement à bâtir des sociétés plus résilientes, plus inclusives et mieux préparées aux défis climatiques du 21e siècle », a-t-il souligné, mentionnant que l'énergie constitue actuellement l'un des piliers essentiels de cette transformation. « Sans énergie accessible, fiable, durable et abordable, il ne peut y avoir ni industrialisation, ni compétitivité économique, ni création d'emplois durables, encore moins d'amélioration significative des conditions de vie des populations », a fait savoir M. Diouf.